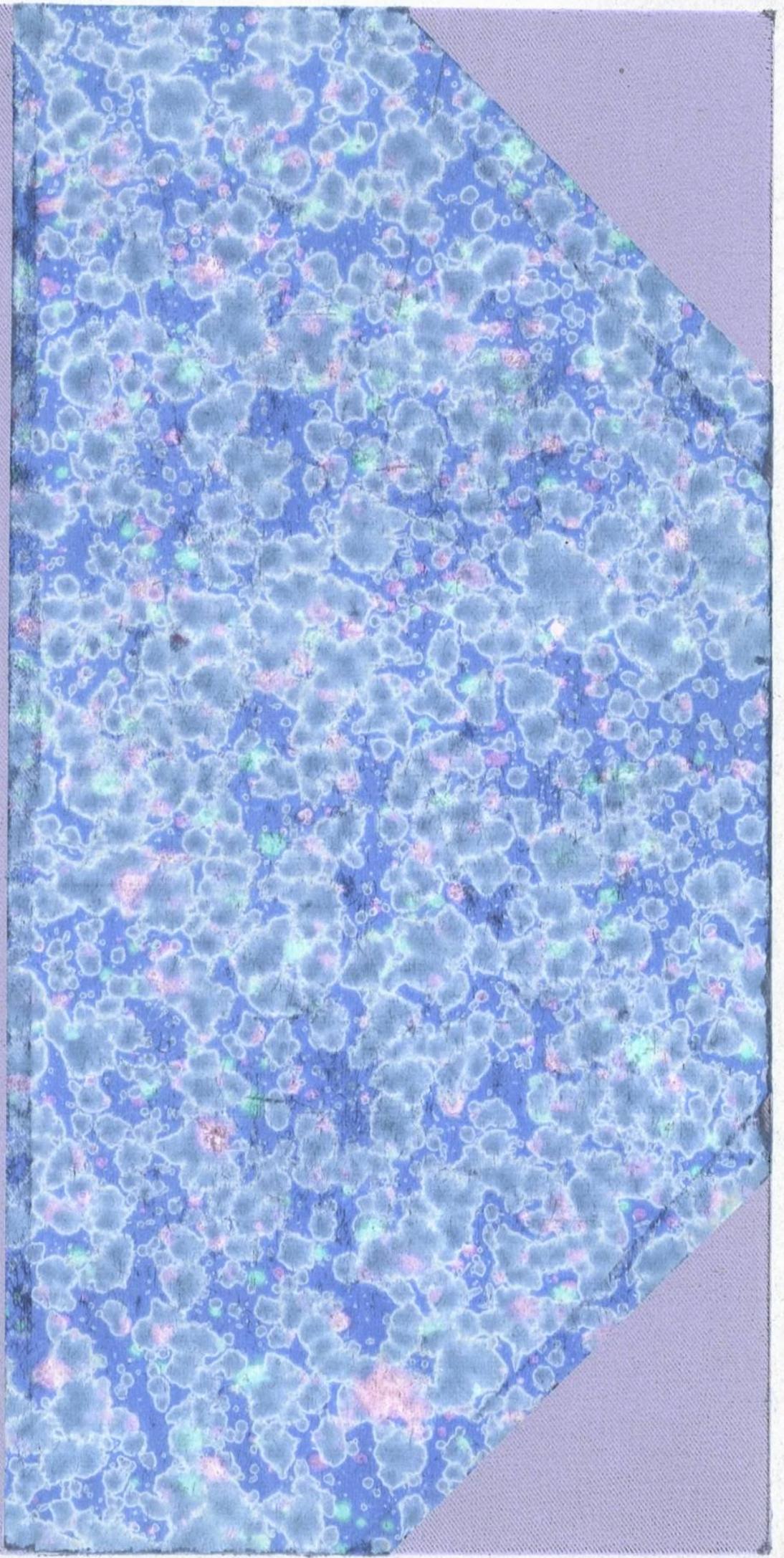
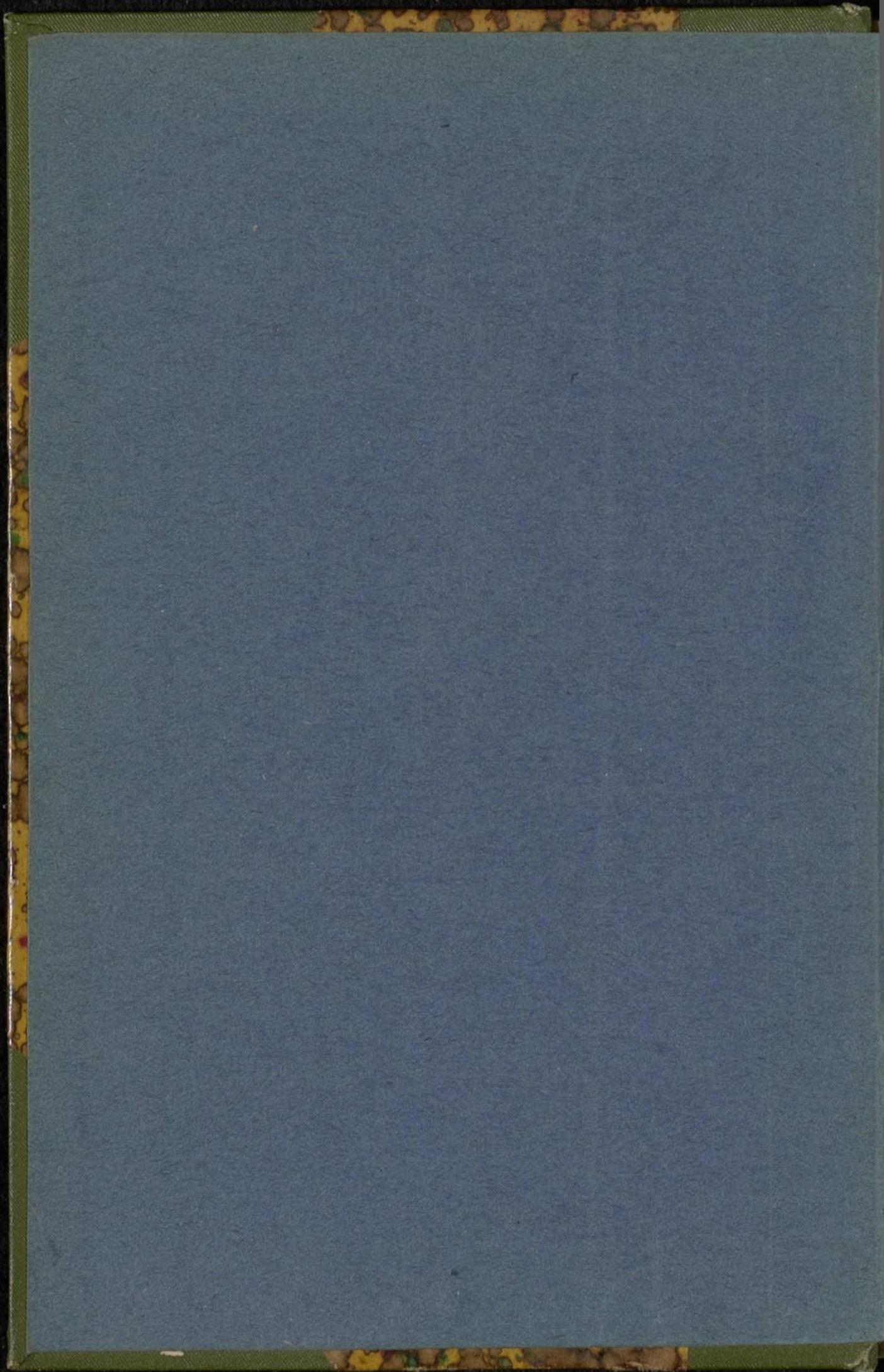
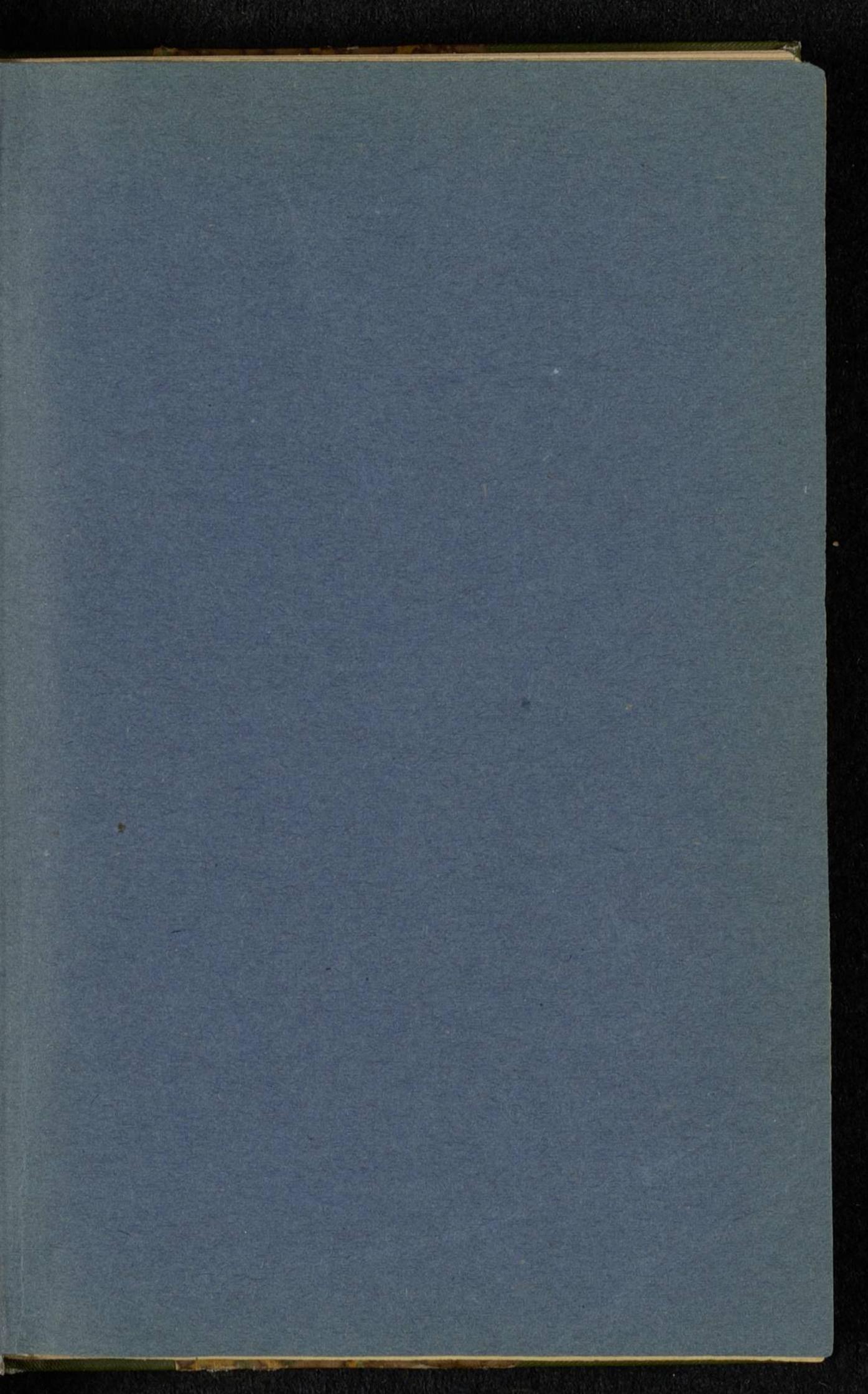
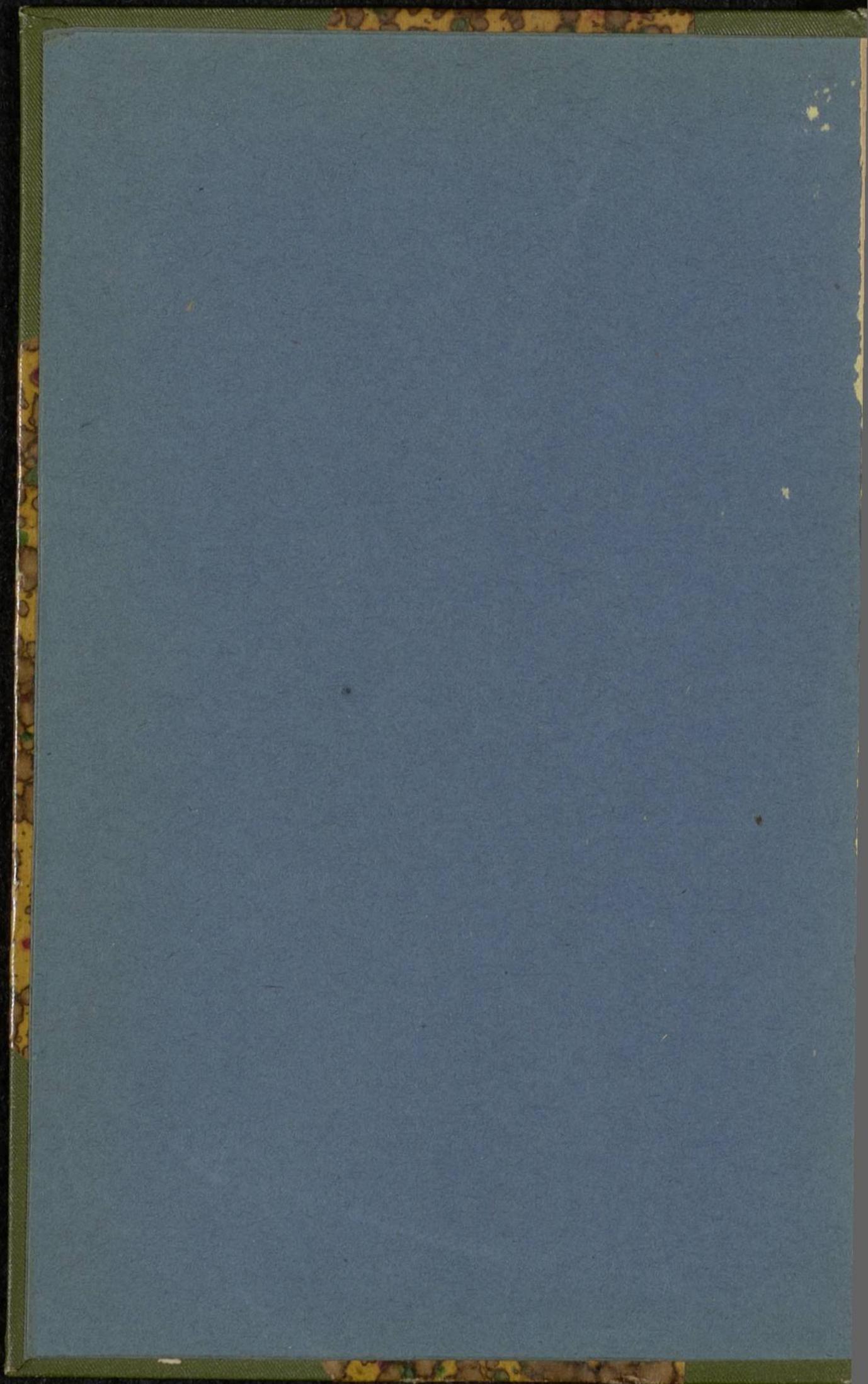


DEER
TE
BDE









EUGÈNE DEMOLDER

—

La Route
d'Émeraude

— ROMAN —



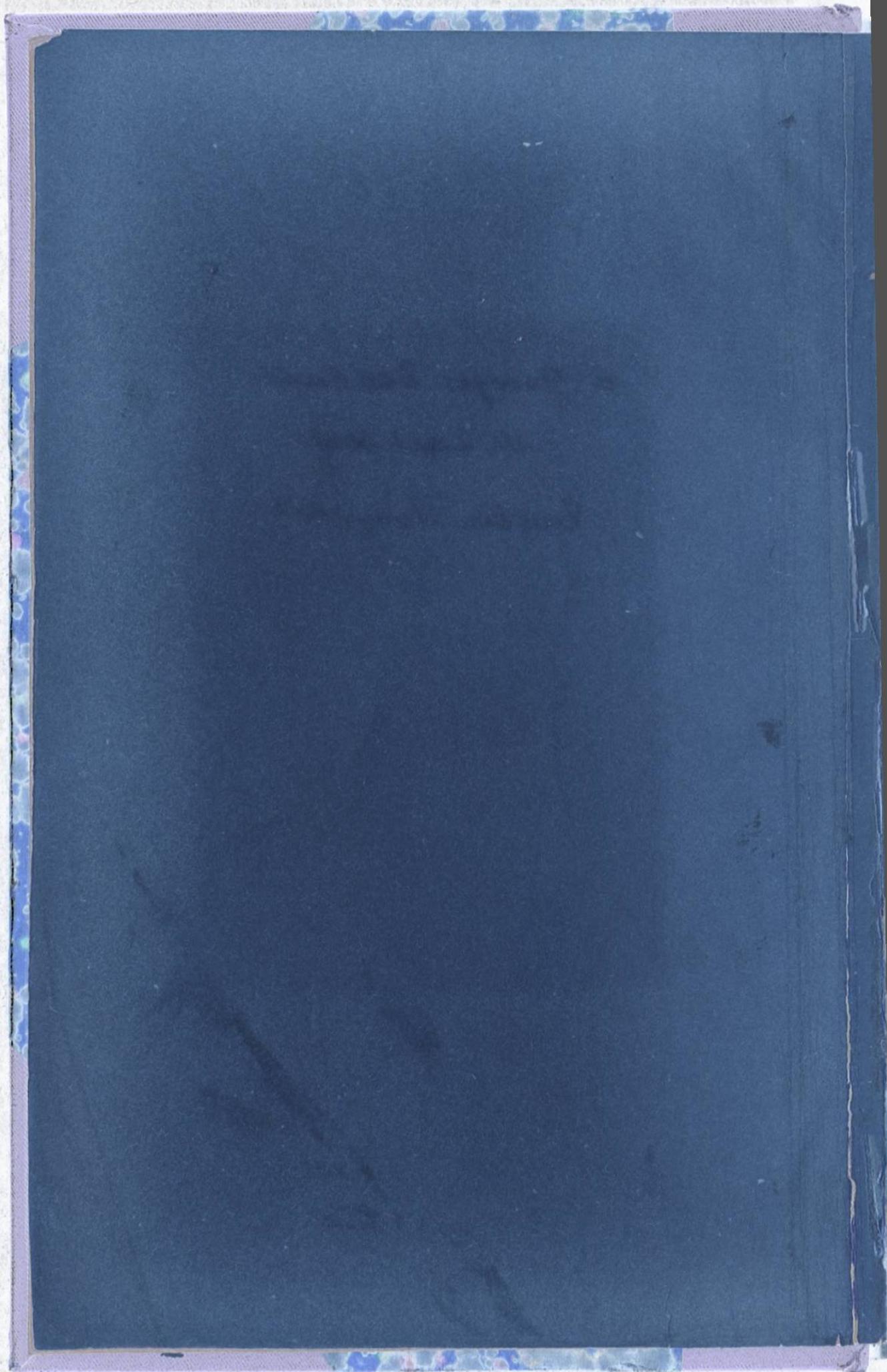
PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCIX



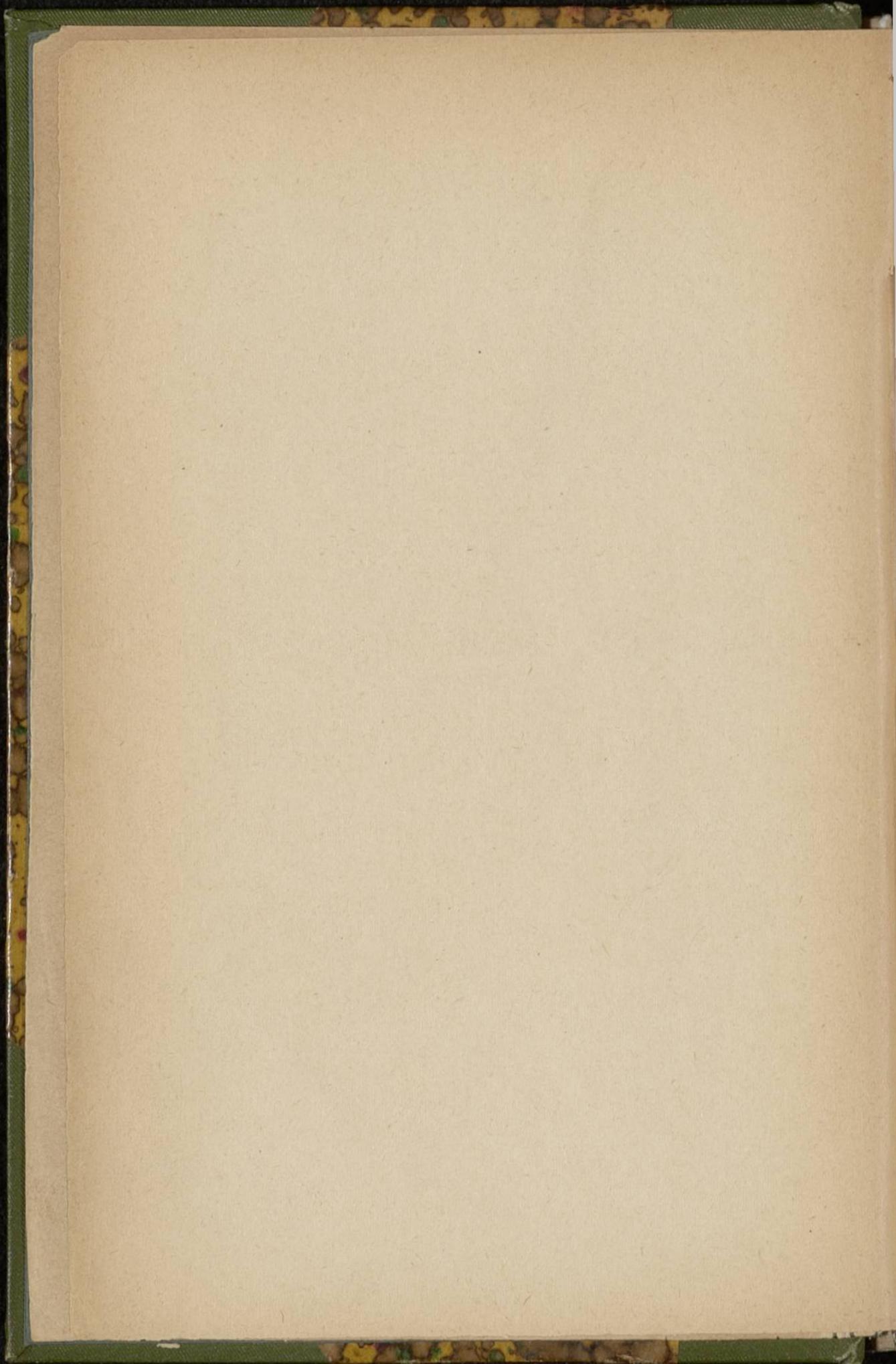
ML

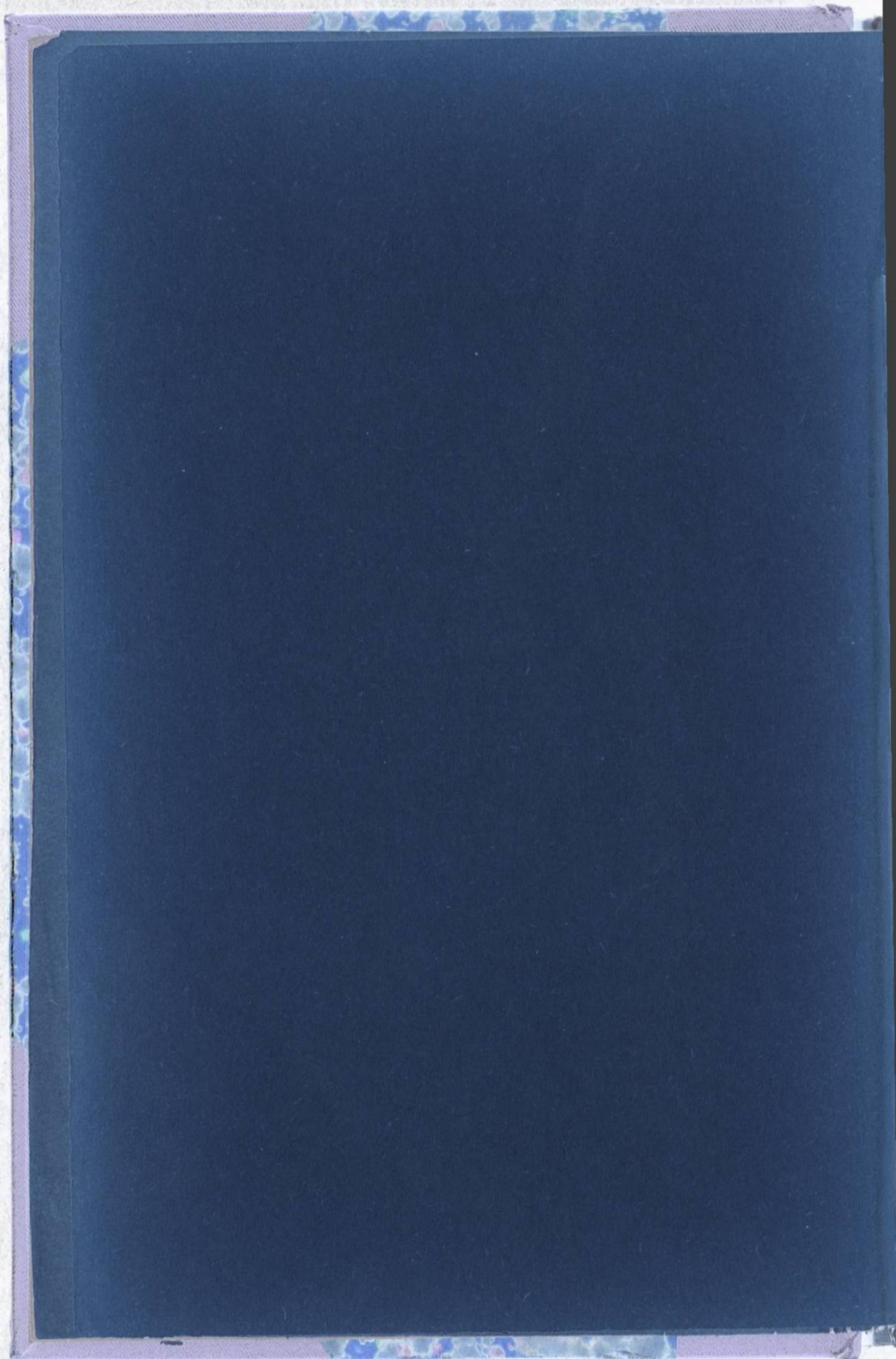
A

1331

137

278





EUGÈNE DEMOLDER

La Route
d'Émeraude

— ROMAN —



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

DU MÊME AUTEUR :

- LA LÉGENDE D'YPERDAMME, avec une couverture et neuf dessins d'ÉTIENNE MORANNES, un frontispice, un dessin hors texte, une étude et trois vignettes de FÉLICIEN ROPS. 1 vol.
- LE ROYAUME AUTHENTIQUE DU GRAND SAINT NICOLAS, avec couverture à l'aquarelle, frontispice et trente croquis de FÉLICIEN ROPS et 5 dessins hors texte d'ÉTIENNE MORANNES. 1 vol.
- QUATUOR (*La Dame au Masque. La Fortune de Pieter de Delft. La Sainte-Anne de Ploubazlanec. La légende de Seppè-Kaas au jour des Morts*), avec une couverture et trois croquis de FÉLICIEN ROPS et treize ornements d'ÉTIENNE MORANNES. 1 vol.
- SOUS LA ROBE, avec une couverture et seize ornements d'ÉTIENNE MORANNES. 1 vol.
- LA MORT AUX BERCEAUX, Noël en 1 acte, avec une couverture et trois ornements d'ÉTIENNE MORANNES. 1 vol.

A MADAME CLAIRE DEMOLDER

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Trois exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 3,
et douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 4 à 15.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction, de reproduction et de traduction réservés pour tous
pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

EX LIBRIS.



WITHOUD
WEEKHOUD
EIKHOUD
EEKHOUD

PREMIÈRE PARTIE

LISBETH

I

La maison, située au fond d'une petite anse que forme la Meuse, s'abrite derrière un massif d'ormes, toujours plein d'oiseaux.

Elle est avenante, avec ses briques patinées de vieillesse et dorées par les mousses, ses volets verts et le haut toit de chaume, dans lequel on a percé une porte surmontée d'une poulie, afin de hisser le blé au grenier. Une vigne, dont le raisin aigre mûrit par les octobres propices, tord ses branches sur la façade.

A côté le moulin se dresse, tour de pierres et de planches, casquée d'ardoises : ses ailes élèvent une grande croix au ciel.

Par devant le fleuve roule ses flots jaunes. Des radeaux venant de la Forêt-Noire, des flibots de Zeerick-Zee ou de Flessingue glissent lentement. Plusieurs fois le jour un passeur voisin quitte sa cabane en terre glaise, cloisonnée de pieux : il traverse le cours d'eau, emmenant un carrosse attelé ou un troupeau sur son large bac noir.

Au loin surgit la tour de Dordrecht. Elle se couvre d'un riche ton brunâtre et rouillé. Les soirs sans nuages lui prêtent une apparence de grand cierge en fusion et font de son cadran un astre de feu. L'hiver l'embrume.

C'est dans cette maison que naquit Kobus Barent, fils du meunier.

Sa mère mourut en couches. Une très vieille tante, assise au rouet, veilla sur le berceau. Mais elle disparut aussi; et Kobus vit désormais, penchées sur ses réveils, quelques figures de servantes, et celle de son père Balthazar : un grand maigre, dont le dos se voûtait à force de porter des sacs trop lourds.

Le soir, devant la cheminée, le meunier Balthazar Barent prenait l'enfant sur ses genoux, rajustait une mèche des cheveux naissants du poupon, l'embrassait, souriant : il le mettait au lit, disposait chaudement les couvertures autour du petit corps qui s'endormait.

Kobus apprit à marcher dans une petite jupe construite en bâtons de chaise, posée sur des roulettes.

Une vachère surveilla les premiers pas du garçon : il allait agitant un hochet dont le grelot suscitait des rires à sa face rubiconde. Son parrain lui donna un moulinet, jaune et vermillon : alors il fut émerveillé par les ailes, qui tournaient au vent.

Quand il eut sept ans, Kobus se rendit à l'école.

Mais il préféra bientôt aux leçons d'arithmétique les chemins buissonniers : on y attrape des hannetons, qui volent et ronronnent au bout d'un fil, et l'on ramasse des grenouilles au bord des fossés : pour les gonfler, on leur enfonce un fétu entre les cuisses ; lancées en l'air, elles retombent, crevant bruyamment sur le sol.

Au printemps c'est la cueillette des ayaux ! Les gamins courent dans les flaques d'or étalées au milieu des prairies ; ils aident les batelières à réunir des bouquets pour orner les cabines. Le matin ils accompagnent un pêcheur qui prend les anguilles aux nasses, ou retire ses filets, pleins de goujons qui frétilent, et de brochets battant rageusement les mailles à coup de queues.

Kobus s'éprit des courses à travers champs, dans les bois, sur les digues ; il aima ces échappées de liberté, la maraude, les bonds au-dessus des barrières, et les baignades. Et quelle joie, dans l'embarcation du passeur ! Il se couchait à plat ventre, pour découvrir les poissons, — ou sur le dos, afin de ne voir que les nuages : il contemplait les ondes et les nues, ces deux éléments fugitifs entre lesquels plane et tremble, avec ses lignées de saules et ses tourbières, tout son pays.

D'ailleurs s'accrut en Kobus un penchant à la rêverie, qui sourdait du fond de son être. Lorsque assis sur une estacade, il lançait un batelet creusé dans un sabot et arborant pour voile un morceau de sa chemise, il l'escortait du songe de sa petite

âme contemplative. Il suivit d'un œil pensif le vol des mouettes vers cette mer lointaine qui préoccupe tous les gens de Hollande; il en avait entendu parler souvent aux veillées par les diguiers ou les marins, et se l'imaginait remplie d'immenses poissons bondissant à fleur d'eau, et couverte de grands navires tirant le canon. Le jeu du cerf-volant l'envoya planer en esprit au-dessus des cimes, chargées d'oiseaux et d'écureuils et balancées par la brise.

Un jour la ficelle se cassa, et le faucon de papier fut précipité au fond d'un étang. L'enfant pleura comme si une illusion se fût déchirée en lui, à la vue du jouet abîmé, qui n'était pourtant que son œuvre, mais auquel son admiration avait fini par accorder tous les prestiges d'une vie libre et aérienne, qu'il enviait.

— Dans l'air je croyais qu'il vivait, dit-il.

A la sortie de l'école Kobus se couchait près d'un ruisseau, cueillait une pâquerette qu'il jetait au courant: dès qu'elle disparaissait au coin du pré, il lui disait adieu. Souvent il grimpa dans le noyer près du moulin; à califourchon sur une des plus hautes branches, il écoutait le bruissement des feuilles: il était alors dans un autre monde, loin du coq, chantant à ses pieds, et de la servante qui, sous la vigne de la façade, les manches retroussées, faisait briller un chaudron de cuivre. Des après-midi, accoudé à quelque barrière, il observa les jeux du soleil sur le dos des génisses: meuglantes, elles plongeaient leur museau dans l'abreuvoir et miraient,

en la mare bordée de roseaux, leur pelage jaune et roux, les taches noires de leurs croupes saillantes et leurs cornes immobiles. Au soir arrivait le bouvier, un gars boiteux qui soufflait à joues enflées dans une trompe. Kobus l'aidait à rassembler les bêtes qu'ils conduisaient à l'étable, fainéantes le long des haies et happant, malgré les coups sur leurs échine, une dernière touffe d'herbes. Elles gagnaient, parmi les fumiers, la cour d'une ferme. A ce moment, le soleil se couchait derrière la grange, orangeant le faite des chaumes et les girouettes; et Kobus était saisi par la mélancolie du crépuscule.

Cette impression d'angoisse, douce et triste, il la trouva en écoutant le « rommelpot », qui d'ordinaire réjouit les enfants. Ce jeu se pratique à l'aide d'un vieux pot, sur l'orifice duquel on tend une vessie humide percée d'un fétu. Selon que l'exécutant frappe sur la peau séchée, ou caresse le chalumeau, il obtient de frustes sons de tambourin ou des soupirs de viole : ces bruits monotones reportèrent Kobus aux murmures qu'exhale la campagne à la tombée des nuits, quand les canards traqués gagnent, avec des cris douloureux, les jonchaies sauvages. Il restait taciturne et sombre; puis disait :

— Faites encore résonner la musique !

Son âme étrange se bouleversait à l'approche de la Saint-Nicolas. Cette fête se célébrait, au dix-septième siècle comme aujourd'hui, le sixième jour de décembre. Certes, aucun autre enfant ne l'attendit avec plus de fièvre et d'émotion : le petit Kobus dépo-

sait devant le foyer ses plus beaux souliers, ceux qu'il mettait pour aller à Dordrecht le dimanche, des souliers de cuir jaune à haut talon, avec un lacet gris.

Puis il se couchait tremblant à l'idée de la visite surnaturelle. O la veillée impatiente, le sommeil agité ! Voilà ses rêves en tourbillon jusqu'au ciel ! Voilà le saint Evêque dans les nues ! Voilà Kobus sur le passage de Nicolas, près d'une haie de buis. Le saint en robe d'or resplendit de majesté sublime : il paraît aussi grand qu'un clocher. Le bambin s'agenouille, mais ne peut parler : sa gorge est remplie de fumée d'encens. Alors il se réveille en sursaut, se cache affolé sous la couverture, redoute une apparition miraculeuse dans l'ombre de sa chambrette... Rien !... un bruit ?... Il frissonne. C'est son père ! Et l'enfant saute de son lit... Nupieds, les épaules transies, baissant la tête comme sous la menace d'un prodige, il bondit haletant à la cheminée : Balthasar y fait brûler des fagots dont la lueur devance l'apparition de l'aurore.

Autour du meunier se rangent une marionnette aux joues vermillonnées, un pain parsemé de raisins secs, des petits sabots dorés, un cheval de bois rose à crins blancs, attelé d'une bricole, des gâteaux : un bonheur de carton peint, de sucre, de miel !

— Merci, saint Nicolas ! Merci, saint Nicolas !

Le jour se lève alors, derrière la fenêtre à mailles de plomb ; l'aube découvre la neige sur la plaine,

les ormes ourlés d'hermine, la Meuse fermée par la glace.

Kobus passe la matinée, charmé, à côté des jouets : la marionnette habillée par des anges, et le coursier sellé dans l'écurie des chérubins. Le garçon admire leurs belles couleurs neuves, le vernis intact ; il tremble un peu à l'idée que le grand Saint de son rêve les a tenus dans sa main.

Mais il use de ces cadeaux célestes d'une façon bizarre. Au lieu de dorloter les pantins et de leur insuffler un peu de sa vie, comme le font les enfants, il les place tantôt près du foyer, tantôt dans le soleil, tantôt à l'ombre, et s'amuse de les voir tour à tour cuivrés, dorés ou assombris.

Si les bibelots fatiguent son esprit, Kobus va se mêler aux patineurs : ils filent, nombreux, sur la Meuse, historiant le paysage de courses éperdues ; ils pivotent sur eux-mêmes, et repartent, d'une vigoureuse poussée ; les patins mettent au bout de leurs pieds des antennes de grand insecte. Kobus prête une attention passionnée aux jeux rapides de ces ébats, qui font se croiser des manteaux rouges et des manteaux jaunes, le long des troncs d'argent qui bordent le fleuve. Il refuse des places dans les traîneaux de ses camarades et ne peut s'arracher au spectacle de ce grand miroir, griffé par des glisseurs multicolores.

Le soir réunissait les gens à la veillée. Au dehors la lune semblait un rond de glace, signe d'un gel à fendre les crèches. Des voisins venaient fumer leur

pipe chez Barent. On s'installait autour de la cheminée sur des chaises et des bancs. Le feu lançant de grands éclats au plafond montrait, attachés aux solives, une grosse lanterne de cuivre, des jambons enfumés, quelques plies séchant, des chapelets de boudins et d'oignons, un panier à poulets. Une lampe, dont la flamme vacillait à l'arrivée de chaque invité, reposait sur un vieux bahut. Elle éclairait des cruches, une pile de plats en terre cuite, des chandeliers, un couteau à manche d'os, fourré dans sa gaine. Cloué à la muraille, dans la pénombre, s'arrondissait un van d'osier.

La jeune servante Lisbeth était assise au dévidoir; la lueur violente du foyer la faisait ressembler à une vieille statue de jeune sainte barbouillée de pourpre, et reléguée au grenier d'une ferme, où Kobus allait souvent jouer. L'odeur de la salle même, pleine des émanations du grain en sac, la noirceur indéfinie des murs reportaient Kobus à cette grange et à cette figurine : il s'imaginait Lisbeth coiffée d'une couronne d'or, au-dessus de ses longs cils pâles et de ses regards langoureux, plongés dans son travail. Il lui prêtait ainsi une beauté qui le ravissait, et clignait des yeux afin de la voir plus effacée et plus semblable à la statuette.

Le vieux Barent se tenait de l'autre côté de la cheminée : avec ses prunelles grises, son nez busqué, son visage maigre sous son haut front préoccupé, il avait l'air, dans le jeu des flammes, d'un grand hibou; par instants il allongeait une main décharnée

vers le soufflet de cuir pour exciter le feu. Les voisins tendaient alors aux bûches leurs souliers humides, devisaient du temps, du marché de Dordrecht, de la guerre. C'étaient des artisans qui pratiquaient de petits métiers aux environs, depuis le maréchal-ferrant jusqu'au passeur et à des bateliers arrêtés par la glace. Ils apportaient dans leurs habits des odeurs de corne brûlée et de poisson ; ils sentaient le goudron, la limaille et l'urine de cheval. Kobus assoupi devant l'âtre se réveillait lorsque le maréchal, déposant sa pipe dans le réchaud plein de cendres, racontait un combat, auquel il avait pris part, contre les Anglais.

Pendant l'été les Barent festoyaient deux fois chaque année, chez un oncle de Kobus, riche fermier renommé pour la succulence de ses cuisines. Le père partait le premier, muni d'un bâton avec lequel, d'un air pensif, il cassait le long de la route des tiges d'orties. Il se coiffait d'un chapeau à larges bords ; entre les saules du chemin le soleil tombait sur ses épaules lasses. Kobus suivait, à côté de la servante, qu'il prenait par la main pour traverser les petits ponts des rigoles. Ils riaient : la figure de la fillette devenait rouge comme une pomme d'api, encadrée par les bavolets de son bonnet blanc.

Kobus lui dit un jour :

— Quand je serai grand, je me marierai avec toi !

A ce propos, elle serra plus fort les doigts du gamin :

— Kô ! Kô ! ne dis pas de telles choses !

Mais elle parut enchantée, et comme ils traversaient un pré, elle attacha à la boutonnière du garçon une pâquerette.

Au fond du pays brillait une grande lame de plomb en fusion : c'était un bras de fleuve ; à droite, un village se groupait au bord d'un canal, près des bateaux amarrés, dont les mâts dépassaient les toitures garance des maisons. Le ciel vaste roulait des nuages légers, où l'argent se mêlait à des tons chauds d'ivoire. Sous ce dôme s'élevaient, aux abords de longues routes droites, qu'on pouvait suivre de l'œil jusqu'à l'horizon, des fermes entourées, selon les mois, de meules ou de charretées. On s'arrêtait à l'une des plus cossues : flanquée de poivrières, ornée d'un colombier seigneurial, elle s'érigait derrière un rideau d'arbres ; près de ses murs en briques rouges, des oies et des canes barbotaient dans une mare.

L'oncle de Kobus se montrait sous le porche. Il portait allègrement ses soixante ans, bien que gras, bedonnant et lippu ; il ne quittait jamais un bonnet de chasse, bordé de peau de renard, et cachant sa calvitie.

A la vue de ses parents, il levait deux bras courts, en signe d'allégresse, et descendait les marches du perron.

On montait alors dans la grande salle de la ferme.
Quel spectacle !

Une nappe blanche couvre la table, et vingt couverts, avec des assiettes d'étain brillant comme des

tranches de lune, sont posés devant vingt chaises méticuleusement alignées. Chaque couvert comprend une chope en grès brun et un verre de Bohême à gros pied de cristal. Au centre trois jambons, veinés d'une fine graisse, et couchés sur un nid de persil et de cresson, alternent avec trois tartes roussies. Comme les rosiers sont en fleurs, des roses piquent le centre des gâteaux.

Près de la porte de grands rafraîchissoirs en cuivre gardent les bouteilles inclinant l'une vers l'autre leurs goulots trapus. Un vaisselier en chêne, où brillent des faïences de Delft, porte des fraises ou des framboises, des prunes, des abricots, des pêches ou les raisins blancs de la serre. En août les lourds melons y arrondissent leur ventre jaune et vert; en juillet les cerises prodiguent les notes écarlates d'un carillon, qui par miracle se seraient faites chair.

Cela fleure la cueillette généreuse par les payses, à vigoureux bras nus, en des mannes d'osier abondantes.

— Le parfum du soleil! dit un jour le fermier en reniflant les aromatiques effluves de ses parterres.

Par les fenêtres pénètrent le gazouillis des oiseaux et les bruits de la ferme; le jour fait reluire le carrelage et étinceler un petit miroir pendu à la muraille.

Les invités mènent grand vacarme; certains, pour se mettre en appétit, vont à la cuisine : trois dindes à la broche offrent leurs croupions aux

langues éperdues des flammes ; les enfilades de boudins attendent les grils ; on vide un faisan ; mais au milieu de ses huches, de ses cruches, des monceaux de légumes et des viandes saignantes, la cuisinière aux bras nus congédie gaillardement les curieux, et surveille les lèche-frites. Les jupes collées aux fesses, elle s'accroupit pour jeter, avec un geste de semeur, du sel aux volailles.

Kobus ne se lassait de caresser du regard les bombances de fruits dans la salle. Était-ce brillant ! Certes saint Nicolas préside à l'éclosion des abricots et des reines-claude ! Descendu à la cuisine, le garçonnet s'extasiait devant les drapeaux clairs dont les flammes pavoisent les bûches, et il s'arrêtait aux belles taches de rubis coulant sur la poitrine immaculée d'un pigeon blanc, fraîchement égorgé.

Lisbeth le relançait :

— Kô ! Kô ! Allons dans le jardin !

Ils y couraient, la main dans la main, effarouchant les poules, qui criaient dans la cour inondée de soleil.

Quand midi tintait à la haute horloge damasquinée d'argent, qui comptait les heures à cette ferme comme un banquier fait sonner les écus pour un riche client, on se mettait à table. Il y avait des parents, des voisins, des amis. Anna, la cousine, gardait son enfant sur les genoux. C'était une bourgeoise de carnation fleurie, à la peau chatouilleuse, et qui riait sans cesse aux éclats, tenant ses côtes

d'une main, sa progéniture de l'autre. Devant les gens elle appelait son mari, robuste brasseur aux reins solides, pour qu'il appliquât des baisers aux blondeurs de sa nuque.

Le cabaretier du village assistait régulièrement à ces agapes. Il avait été trompette dans un régiment de cavalerie, et Kobus se figura le long escogriffe avec une plume de capitaine à son chapeau, et ses joues pâles gonflées par la fanfare d'une diane. Il y avait encore le cousin Smits, et ses garçonnetts.

L'arrivée des dindes, portées par les servantes à bras triomphants, débridait les convives. L'oncle de Kobus, avant qu'on les découpât, levait en leur honneur son verre de Bohême, et tous, même les enfants, l'imitaient. Bientôt on s'empiffrait. Des cruches circulaient et sans cesse les pintes s'empanachaient d'écume. Les mâchoires besognaient, les estomacs se gonflaient; l'esprit du vin et la force des mets montaient aux fronts, y mettant le feu ainsi que le soleil aux cimes des arbres. L'oncle déboutonnait son pourpoint, le cabaretier levait le coude à chaque minute, avec la régularité d'un balancier, et les femmes aussi n'épargnaient pas à leurs lèvres le baiser des liquides. Les dindes n'étaient bientôt plus qu'un monceau d'os; il ne restait des jambons que trois manches, pareils à trois gourdins brisés. Des écales de noix, des coquilles d'œufs jonchaient le sol. Le dessert s'entamait bruyamment; le sang des fruits coulait aux commissures des lèvres. Un des garçons du cousin

Smits avait ôté une flûte de sa poche et en tirait des sons qui émerveillaient Kobus; un autre s'essayait sous la table à faire danser le chat. De gros rires éclataient. Le cabaretier soudain blême se pencha une fois à la fenêtre : il lança au jardin, à pleine bouche, comme un triton de fontaine publique, des jets éclaboussants, tandis que des haut-le-corps douloureux ébranlaient sa carcasse. Cependant, sans lâcher son garçonnet, dont ce geste leva la robe et montra le ventre, Anna bourrait à mains blanches et paresseuses une pipe pour son mari. Mais le petit, d'un coup, mouillait sa jupe et l'hilarité redoubla à la vue de la source tendre, et des chairs ballottées du pisseur ingénu. Anna rit en frottant son jupon souillé, et pour remplacer dans le corps du mioche le liquide épandu, elle fit sortir de son corsage un sein très blanc, dont le bout en forme de fraise disparut dans une bouche goulue.

Cependant la servante était allée dans la chambre à coucher prendre un vase d'étain, rond, à une seule anse : elle le posa sur le carrelage, à côté d'Anna, entre une cruche et un gaufrier.

II

Balthazar Barent ne s'inquiétait pas de l'avenir de son fils. Les affaires marchaient selon son désir. Chaque fois que le vent se montrait favorable, les ailes du moulin tournaient.

C'était le plus beau moulin du pays.

Le jour de la kermesse, on fixait à l'extrémité d'un volant le bout d'une perche munie d'oiseaux de bois emplumés, et on la dirigeait, cible de fête, vers le zénith : les archers du village lançaient des flèches pour abattre les papegais ridicules.

Toute l'année les charrettes arrivaient, apportant des sacs de blé que le meunier et ses aides, après les avoir hissés par un escalier étroit, vidaient dans les trémies ; les meules, roulant en une sorte de petit cirque poussiéreux, y broyaient les graines pareilles à des perles d'ambre : elles tombaient à l'étage inférieur en sourdes cascades épaisses et blanches.

Le père de Kobus était aimé dans la contrée ; non pas qu'il fût d'humeur joyeuse : il paraissait grave

et souvent mélancolique, ayant éprouvé beaucoup de tristesse à la mort de sa femme, — mais il ne volait pas une once de farine, accordait crédit aux pauvres, et ne se réservait en tout que sa part loyale. On le tenait pour le lettré du hameau; les petites gens venaient lui demander les renseignements donnés par les almanachs; il savait toujours à quelle époque brillerait la pleine lune et prédisait le temps. Il possédait une vieille Bible, imprimée à Amsterdam; souvent il s'absorbait dans la lecture de ce bouquin relié en cuir et dont le faux-titre était en lettres rouges et noires; longuement ensuite il rêvait, son doigt maigre glissé entre deux feuillets.

Casanier et laborieux, il ne quittait guère son domicile que pour aller faire des achats à Dordrecht. Quand il avait beaucoup de choses à rapporter de la ville, il demandait au boulanger de lui prêter sa carriole, et il emmenait Kobus. Il lui apprenait à conduire le cheval, à se garer des fossés et des voitures : lorsque son père entrait dans les boutiques, le garçon tenait le petit hongre par la bride. Le soir les avait quelquefois surpris dans la cité. Au rez des façades, dont les pignons pointus s'enveloppaient de ténèbres, les boutiques s'éclairaient. Chez le boucher les grands bœufs éventrés et pendus, avec leurs graisses blanches et les pourpres mortes de leur sang figé, prenaient, à la lueur indécise de chandelles, l'aspect d'étranges manteaux d'empereur, abîmés. Au coin d'une rue un cabaret jetait

par ses fenêtres un éclat plus fort, un peu de l'esprit des buveurs déjà incendiés par l'ivresse ; les bateaux, sur la Meuse, glissaient fantomatiquement leurs hulots pareils à des yeux de monstres.

Persuadé par Balthazar Barent, Kobus grandit avec l'idée qu'il serait un jour meunier. Il apprit comment il faut disposer le blé sous les meules, comment on met les ailes en mouvement, comment on replie les toiles, quand le vent souffle fort. Il préféra cet enseignement à celui de l'école, car on peut aider les gars à la chasse aux souris, et surprendre par les lucarnes les frais bateaux de Meuse, dont les proues sont plus vertes que des pommes.

Kobus évoluait parmi les poutres du moulin comme un petit mousse dans les mâts : il grimpait aux échelles, glissait le long des cordes, s'agrippait aux solives, sautait dans les trappes, pour reparaître pendu à une poulie, à califourchon sur un sac. Ces exercices lui donnaient de la souplesse et de la vigueur. Quand les volants tournaient lentement, il s'accrochait à l'un d'eux, au moment où son extrémité rasait le tertre : Kobus était emporté au ciel ! Sous lui, voilà le toit moussu du moulin et ses nids d'hirondelles, la cheminée de la maison, trou noir, Lisbeth qui jette du pain aux poules, et, parmi les roseaux, des pêcheurs ahuris de voir un gamin dans les nues. Cela durait quelques secondes. Les jours de marché, il apercevait de là-haut les voitures se rendant à Dordrecht, par les routes.

Quand la servante surprenait le gamin à ce tour, elle accourait :

— Polisson ! Polisson ! Tu te casseras le cou ! Je le dirai à ton père !

Kobus haussait les épaules, sachant qu'elle se tairait. Ils rentraient en plaisantant : la fillette glissait avec une tendresse câline ses doigts dans les boucles du garçon ébouriffé par le vent.

— Tu me jures, Kô, que tu ne le feras plus ?

— Oui ! oui ! répondait Kobus flûtant la voix d'un air moqueur, je te le jure !

A demi-rassurée la paysanne reprenait sa besogne : elle rangeait sur l'archelle une assiette de faïence, grande hostie blanche et vernie, au centre de laquelle, omelette idéale, le feu de la cuisine chauffait un reflet d'or fondu.

Cependant le gamin recommençait à se pendre aux ailes : un jour sa manche s'accrocha à un clou, et il faillit se fracasser les membres sur le sol. Lisbeth poussa un cri de terreur.

Regagnant la cuisine pour faire recoudre son vêtement, Kobus vit que la fillette pleurait.

— Voyons, Lisbeth, es-tu folle ?

Attristé il vint près d'elle, l'embrassa près de l'oreille.

— Je ne le ferai plus ! murmura-t-il.

— Méchant ! dit la servante en essuyant ses yeux.

Elle alla chercher du fil, et Kobus eut envie de la suivre pour lui demander pardon, tant elle parais-

sait désolée : depuis ce jour, il cessa les tours périlleux au bout des volants.

Balthazar avait enseigné la religion à son fils. Il lui parlait souvent du Christ. L'âme songeuse de Kobus s'éprit de la féerie miraculeuse des évangiles, se laissa pénétrer par la douceur des paraboles. Ce monde surnaturel plein de prodiges, de personnages fabuleux, de scènes sacrées, excita l'imagination de l'enfant : il se transporta dans une Judée qui ressemblait à la Hollande, regretta de ne pas avoir vécu aux temps passés, près de Jésus, de saint Pierre et de Marie-Madeleine ! Surtout que n'a-t-il assisté aux noces de Cana ! Il voit ces fêtes encombrées de valets à bérets cramoisis apportant des monceaux de crêpes sur des civières, avec des sauces servies dans ces plats au fond desquels on trouve peints un cerf blond ou un rossignol écarlate : entre les couverts règnent des tulipiers enjolivés à leurs flancs d'une scène de jardinage ; et Jésus s'assied sous un bénitier de cuivre, au milieu d'une assemblée de seigneurs et de dames.

Que n'a-t-il vu débarquer les poissons de la pêche miraculeuse ! N'est-ce pas ? Le bateau de saint Pierre regorgeait de raies et de harengs ; les ménagères arrivaient munies de corbeilles, pour faire les achats au quai, comme à Dordrecht. C'est du poisson béni ! Aussi Pierre le prend avec vénération pour ne pas meurtrir d'un coup de pouce les écailles !

Et la nuit de Noël? Kobus y songeait chaque fois qu'il avait neigé et qu'il voyait s'éclairer les cabines des bateliers. Les anges qu'il se figurait mal descendent, heurtant les étoiles, vers l'étable où s'abrite la divine famille. Les rois mages cavalcadent parmi les saules : ils ont de plantureuses physionomies de bourgmestres, coiffés de couronnes, et ils serrent leurs vases de parfum, de myrrhe et d'encens sur leurs cœurs, comme de précieuses potées de jacinthes.

A cette époque, — il en était persuadé! — Kobus eût facilement gagné le ciel : au-dessus des bleus infinis c'est un espace d'aveuglante lumière plein d'êtres pâles : on y mange des mets radieux avec des cuillers d'argent, on y entend des sons d'orgue.

— Il y a longtemps, père, que Jésus vint sur le monde?

— Oh! des siècles! Des siècles! répondit Balthazar.

— Grand'mère n'était pas née?

— Notre pays existait à peine! Il n'y avait sur terre que des Romains et des Juifs.

Jusqu'alors le meunier n'avait jamais montré les pages de la Bible à son fils. Les lectures terminées, il rangeait le gros livre à lourds fermoirs de cuivre dans un bahut fermé à clef, où il conservait des papiers de famille, une mèche des cheveux de sa femme, une bague, de vieilles reliques et quelques dents à Kobus.

Lorsque le garçon eut douze ans, Barent jugea

le temps venu de lui remettre le grave in-folio, qui contenait l'Ancien et le Nouveau Testament.

— Lis souvent ces évangiles, Kô ! Tu y puiseras des forces pour la conscience ; tu apprendras à vivre honnêtement et à aimer Dieu. Et, dans l'adversité, la connaissance de ces textes sera pour toi une source de profondes consolations.

L'enfant ouvrit le livre. Il fut étonné et troublé comme si le mystérieux bouquin recélait des êtres vivants !

La Bible était ornée de gravures ! Kobus, élevé parmi les rustres, n'en avait jamais vu.

— Des hommes ! cria-t-il. Des femmes ! Le singulier bateau ! Il contient des bêtes ? Un incendie ! Des soldats ! Des filles avec des ailes au dos !

— Des anges ! fit Balthazar.

— Oui, des anges ! Ils sont ainsi !!... Un malheureux qu'on fouette !

— C'est Jésus !

— Jésus ? répliqua l'enfant ahuri.

Le corps du Christ attaché à une colonne était frappé par un bourreau : le tortionnaire tirait la langue et rappelait à Kobus le cordonnier du village, qui battait ses enfants.

— Des chiens à sept têtes avec des casques ! Des colonnes qui brûlent !

Kobus s'arrêtait à une illustration de l'Apocalypse. Il devenait fébrile.

— Je n'ai jamais vu des images produire pareil

effet, se dit Balthazar, quittant son fils pour servir un client.

Le blondin continua à feuilleter les pages, rapidement, avec l'avidité d'un malade à qui l'on sert le premier bouillon destiné à lui rendre des forces.

Jamais les jouets de saint Nicolas ne lui avaient causé tant d'émotion. Il allait du paradis terrestre, où se promènent des tigres et des lions sous des pommiers chargés de perroquets et de fruits, à l'épisode de la Samaritaine conversant avec Jésus sur la margelle d'un puits. Il examinait des batailles hérissées de lances, des temples étranges avec des circuits de murailles à l'entour, des sacrifices aux victimes émanchées de hautes fumées, des guerriers antiques chargés d'épées et de boucliers. Il trouvait des météores traversant les nues, des idoles brisées, des croix portant les martyrs.

Quand Balthazar rentra, l'enfant n'entendit pas ouvrir la porte. Le meunier s'approcha de son fils.

— Eh bien! Kô?

Celui-ci leva des yeux écarquillés et pleins de flammes.

— Dis, père, est-ce Jésus qui a fait cela?

Il montrait les gravures.

— Non, fils, c'est un homme.

— Un homme!

— Un Rhéna! Il habitait, à ce qu'on m'a dit un jour, la région d'où viennent les radeaux qui passent ici en octobre.

— Un homme, murmura Kobus. Et comment a-t-il fait?

— Je ne sais pas, mon petit, répondit Balthazar. C'est de la gravure et de l'imprimerie. Je suis meunier. A chacun son métier!

Un homme!... Il devait être grand, beau et magnifique! Il habitait un palais à mille tourelles, courait les routes en carrosse pomponné?... Un prince, sans doute? Un roi, peut-être?

— Père, c'était un roi?

— Mais non, Kô, dit Balthazar en riant. Comme tu t'inquiètes de ce graveur! Il y en a beaucoup, à Leyde, à Anvers, à Haarlem, à Amsterdam, qui font des images, sans être des rois! On les estime fins artisans! Celui qui a illustré cette Bible était un artisan supérieur aux autres, à ce qu'on m'a dit.

Kobus se replongea dans l'examen inquiet du livre. Il reconnaissait les épisodes que lui avait narrés son père. La tour de Babel se dressait, ronde comme le moulin et entourée d'échafaudages. Voici Moïse sauvé du Nil : un petit pétrin l'apporte à un massif de roseaux sur lequel sont penchées deux nobles dames; au fond la fille de Pharaon sort d'un kiosque, escortée d'une suivante qui tient un parasol.

Ou bien voilà Joseph dans la prison, entre le scribe du blé et le scribe du vin, qui lui content leurs songes. Une plume au chapeau, le jeune captif explique les rêves qui sont représentés, comme

par magie, sur les murs du cachot. A d'autres feuilles, l'enfant découvrit Moïse sur le mont Sinaï, le roi Saül, David Il ne se lassa de les contempler tous.

Mais la nuit vint. Barent reprit le volume et, malgré la supplication des yeux de Kobus, qui voulait voir encore à la clarté d'une lampe, il l'enferma dans le bahut.

— Il faut un temps pour chaque chose, sentencia Balthazar.

Kobus se prit à pleurer, comme le jour déjà lointain où un rôdeur avait arraché de ses bras un petit saint Jean-Baptiste en cire, pour le jeter à la Meuse.

— C'est étrange! Je crois que tu pleures, Kô? dit son père. Es-tu enfant! C'est ridicule! Pietje Claes, qui tette sa mère, a plus de raison que toi! Voyons, cléri! Un garçon qui porte des sacs au moulin! Je te rendrai la Bible! Tu l'auras chaque jour!

— Je ne sais pas! Je suis content, père! bégayait Kobus. Je ne pleure pas!

Il se consola, taciturne; au souper, levant le nez au-dessus de l'assiette, il dit :

— Mais, père, l'homme qui a fait ces gravures est vieux, vieux, vieux, puisqu'il connaît la création du monde?

— Non, petiot! Dieu seul est immortel. Le Rhénan qui a illustré la Bible vécut son temps, comme les autres. Il a imaginé ce qu'il n'a pu voir.

Depuis ce jour Balthazar prêta quotidiennement

la Bible à son fils. Kobus guignait le bahut, mêlant à son impatience un peu de la ferveur d'un Eliacin qui attend l'ouverture du tabernacle. A la vue du bouquin, il éprouvait une grande joie, et de nouveau s'abîmait dans la contemplation des estampes. Il y rencontrait de ses songes, réalisés. Dans la nuit de Noël, il s'étonnait de l'auréole de la Vierge, du nimbe de Jésus, des bouleversements sérapiques du ciel. Quelle lumière sur du papier ! Il était stupéfait devant le banquet chez Simon le Pharisien, où s'atablaient quinze convives aux éclats des lustres allumés. Dans la trahison de Judas, une lanterne, balancée par le traître près de la figure du Christ, confondait le gamin : des reflets couraient aux trognes des soudards, sur un chien pissant contre un arbre, parmi les frondaisons.

En examinant bien, Kobus s'aperçut peu à peu que les personnages et les effets sont produits avec de l'encre, par des traits droits, recourbés, zigzaguant. De perçantes lueurs s'obtiennent au moyen d'un rond blanc, entouré de faisceaux de lignes serrées et divergentes. Pour montrer que les maisons se trouvent à l'horizon, on les fait plus petites que les hommes. Le Rhénan représentait la nuit en grossissant et rapprochant les traits noirs, et même en emplissant des places d'encre. Kobus regarda longtemps, fixement...

Alors une envie l'agrippa, harcelante, de copier les gravures. La monnaie que son père lui donnait

pour acheter, le dimanche, des boules de gomme, il la mit de côté : dès qu'il fut en possession d'une somme suffisante, il se rendit chez le maître d'école et revint muni d'une liasse de feuilles, qu'il regardait le long du chemin avec un trémoussement de bonheur.

— C'est pour écrire? avait demandé le vieux pédagogue.

— Oui, monsieur le professeur!

L'enfant n'osa avouer qu'il voulait essayer d'imiter les saintes images. Puis il attendit un jour qu'il se trouvât seul avec la Bible. Ce moment vint: Kobus se le rappela toute sa vie.

C'était en automne. Balthazar, avant de partir à Dordrecht pour affaires, avait laissé le gros livre à son fils. Lisbeth travaillait avec une commère à la lessive. On entendait leurs cris, le bruit des cuves versées, le grincement intermittent de la pompe. Des nuées rousses roulaient au-dessus de la Meuse.

Kobus prit l'écrivoire d'étain. Avec lenteur et presque avec effroi, n'osant d'abord poser sa plume sur la feuille blanche, ne commençant jamais et fiévreux pourtant d'avoir déjà fini— puis, rassemblant un grand courage, amoureuxment, il s'appliqua à reproduire une arche de Noé. Elle avait l'air d'une grange hissée sur un grand navire. Des éléphants, des girafes, des dromadaires — bêtes pareilles à celles qu'on vend à Dordrecht, coupées dans le sapin, pour servir de jouets— escaladaient deux à deux un pont conduisant à l'entrée du bâ-

timent bizarre. Sur le toit pleuvaient des oiseaux qui ressemblaient aux papegais que les archers abattent et qui n'ont qu'une plume à leur croupion de bois. A l'avant-plan Noé et deux femmes se dirigeaient vers leur nouvelle demeure, l'un portant une malle et une cage, et les deux autres des corbeilles de fruits ou des tamis, qui sur le chignon, qui sous le bras.

Pour ne pas être surpris Kobus avait poussé les verroux. Assis devant l'in-folio large ouvert, il travailla, la gorge serrée, le cœur battant, comme s'il eût pratiqué une besogne défendue : les craquements du bahut, le frôlement, contre la fenêtre, d'une feuille morte, le cri des hirondelles s'assemblant pour émigrer, le crin-crin des chaînes de l'horloge le firent frissonner. Sa main tremblait ; il exécuta un Noë qui semblait arborer, par-dessus sa tête, l'arche ainsi qu'un grand chapeau ridicule ; les oisillons criblant le toit rappelaient des mouches écrasées ; les deux femmes se dressaient de travers, les cheveux raides, et une tache d'encre posait un petit astre noir au ciel blanc du papier.

Cependant l'enfant n'avait jamais été aussi heureux : un tambour de fête battait au fond de sa joie, ses tempes brûlèrent : il cacha le dessin au grenier, derrière les sacs ; le lendemain il le plaça au milieu du rond que le soleil d'octobre mit sur le plancher en traversant une lucarne.

Il renouvela ces tentatives, dont il rêvait la nuit. Maintenant il se cachait, pour lire la Bible, prétext-

tant que la solitude rend plus attentif : en réalité, il copiait des calvaires, des passages de la mer Rouge, des écroulements de Jéricho, ou le trépas du mauvais riche, dont trois petits diables plus lestes que des sauterelles emportent l'âme.

Cela dura l'hiver entier. Au printemps, il exécuta un saint Mathias, avec une hache à la main gauche. Ce dernier dessin lui sembla singulièrement réussi. Il résolut de le montrer à Jan Ketham, ami du maître d'école, qui s'occupait de calligraphie.

A plusieurs reprises, il se rendit jusqu'à la maison de cet écrivain, mais il n'osa en pousser la porte.

Enfin un jour d'audace il entra.

Le calligraphe était assez jeune encore. Sa figure glabre à menton court, aux joues pâles, rosées vers les pommettes, dénonçait un être maladif. Son front haut n'offrait pas de plans accentués. Il aimait, allongeant l'index près de sa tempe, à affecter des airs songeurs, et se paraît sans cesse, même chez lui, d'une large fraise rabattue.

Assis devant une table, il écrivait pour les filles d'un médecin une lettre destinée à leur père : toutes les majuscules des paragraphes se soulevaient de prétentieux paraphes, traversés par un oiseau volant.

— Tiens ! c'est Kobus ! dit Ketham. Par quel hasard navigues-tu vers ma maison ? C'est ton père qui t'envoie ?

La fenêtre ouverte laissait pénétrer une vague

odeur de sèves en travail, à laquelle se mêlait le parfum acidulé d'un parterre de jacinthes. Aux murailles s'étalaient, près d'un petit miroir à cadre d'ébène, des papillons épinglés; sur un bahut quelques pies empaillées se résignaient au silence.

A portée de la main du maître reposait un paquet de plumes d'oies, tel un carquois neigeux.

Le garçon tira les dessins cachés dans son vêtement:

— Monsieur Jan Ketham, j'ai copié quelques images dans la Bible; je viens vous les montrer. Vous êtes l'ami du maître d'école, qui m'a dit que vous dessiniez si bien! Vous êtes l'ami de mon père. J'ai fait cela pour m'amuser. Vous ne le direz pas à ceux du moulin. Mais vous m'expliquerez comment je dois mieux faire.

Le calligraphe ouvrit de grands yeux. Il tendit la main vers Kobus:

— Voyons, mon ami!

Il se sentait flatté.

— Assieds-toi! ajouta-t-il, désignant un escabeau sur le coin duquel se tint le visiteur.

Jan Ketham regarda les griffonnages en fronçant le sourcil. Puis il eut un rire sec, qui mit du froid à l'échine du petit dessinateur, et il s'écria, une main levée:

— On ne travaille plus ainsi!

Alors il se rengorgea, d'un air important, et dit:

— Tu aimes à dessiner?

— Oui, monsieur Jan Ketham.

— Ah! ah! c'est évidemment un goût relevé! Van Eyck était fort prisé par les ducs de Bourgogne! Aujourd'hui cependant l'art de la calligraphie surtout attire les amateurs. Si tu veux, je t'éduquerai en cette matière, et si tu montres quelque disposition, peut-être ferai-je de toi un bon sujet! Je fus à Anvers, où il se trouve des calligraphes renommés, dont plusieurs sont venus à Rotterdam, chassés à cause de leur foi protestante par les valets du pape, et je sais mon métier! Il y a des principes qu'il faut connaître. Mais ne t'amuse pas à copier de vieux saints! Tu perds ton temps! Je vais te montrer les modèles.

Il prit un manuel, composé par les « Phénix des Ecrivains »; on y voyait mille paraphes, des lignes pompeuses, de redondantes majuscules, des bateaux passant entre les jambes d'un A, des cygnes s'envolant de l'angle d'un V, des U contenant des fruits, des X flambants, des O fleuris.

— Eh bien, fit Ketham, qu'en dis-tu! Voilà ce qu'il faut copier et copier sans cesse, afin d'avoir de la sûreté dans la main, de l'élégance dans le trait, de la finesse dans l'expression. Ce livre renferme le génie des maîtres. Il faut se conformer à leur manière. Tenter autre chose, c'est la destinée d'Icare! Adopter ces principes, c'est la chance de jouer, auprès du fameux Coppenol, un rôle là-bas, à Amsterdam!

Le calligraphe désigna du doigt une grande et superbe carte, qui couvrait la moitié d'une mu-

raillé — et que l'enfant revit souvent, au cours de ses leçons.

Minutieusement, maison par maison, Amsterdam était représentée; on la voyait à vol d'oiseau. Au bas, le « Ya fluvius », sillonné de navires. Au-dessus, la cité, avec ses canaux, ses quartiers fourmillants où les pigeons érigent mille petites pointes noires que varient, méticuleusement gravées, une tour trapue, une église. Le fleuve Amstel, couvert de bachots, descend du haut de la carte.

Cette Amsterdam était symboliquement encadrée par des Neptunes pompeux, tenant un trident d'une main et une frégate de l'autre, par des boussoles ou des sceaux héraldiques que gardaient les dieux marins, armés de scies d'espadaon. Des Mercures brandissaient un caducée sur des ballots et des livres ouverts, des renommées glorieuses soufflaient dans leurs trompettes, et ces bordures allégoriques se surchargeaient d'attributs de brasserie et de malterie, et de tresses de fruits et de légumes, dont les nœuds étaient tenus par les gueules de bœufs et de moutons.

— N'est-ce pas qu'Amsterdam est la perle de l'Europe? demanda Ketham à Kobus, qui s'extasiait, bouche bée, devant le plan emphatique et précis.

— Oh oui! murmura le garçon.

Ils conversèrent un peu; comme Kobus regardait une tulipe glissée en un petit vase de faïence bleue, l'écrivain quitta sa chaise espagnole en velours amarante et dit, souriant:

— C'est la première de mon jardin. On l'appelle *Persée*.

Il l'enleva, l'exposa au soleil, où, jaillie de la feuille en forme de serpe, sur une élégante tige verte, s'illumina, striée de cinabre, la fleur épanouie.

Le calligraphe attendri, une caresse dans la main, la remit à sa place.

— Et mes jacinthes, Kobus !

Ketham en cultivait deux petits parterres. L'un, éblouissant, lit idéal de fée, tapis de nymphe en fête, brûlait d'un rose carné. On eût cru trouver des reflets de chair de femme brune, mêlés à des chamois exquis.

— Cette jacinthe s'appelle *Gloria solis*, dit gravement Ketham.

L'autre parterre brillait d'un bleu métallique dans lequel courait du sang violet : un peu de ciel que la terre eût fait fleurir.

— Cette autre jacinthe s'appelle *Gloria mundi*.

Kobus alla chaque jour passer une heure chez Ketham. Il commença par les lettres les plus faciles ; puis encouragé il s'essaya à des majuscules compliquées et, un jour, réussit assez bien un N, dont la jambe était surmontée d'une petite lampe antique.

— Il faut le montrer à ton père, dit Ketham.

L'enfant rougit de plaisir, et rentra chez lui chantonnant.

Balthazar travaillait au moulin, midi allait sonner. Des assiettes en terre cuite s'alignaient déjà sur la table. Lisbeth, devant lâtre, remuait à l'aide

d'une cuiller en bois une purée de fèves qui embaumait.

Le meunier appelé pour le repas ouvrit la porte lentement. Ses épaules étaient saupoudrées de farine.

Il embrassa son garçonnet au front.

— O père, j'ai une chose à te montrer, fit Kobus, ému. Tiens, c'est moi qui ai fait cela !

Le père prit le papier des mains de l'enfant et tapa légèrement sur les joues du petit :

— C'est très joli ! très joli !

Lisbeth s'était levée pour voir aussi, la cuiller à la main.

— Qui t'a appris à faire cela ? continua le meunier.

— C'est monsieur Jan Ketham.

Barent ne put réprimer un sourire moqueur.

— Permettez, patron ! dit familièrement Lisbeth, saisissant le dessin : elle le contempla, ravie, et Kobus suivit sur son visage le plaisir qui la rendait plus attrayante encore, avec sa bouche de corail humide et ses yeux de rieuse.

III

Deux ans plus tard Barent fut appelé pour un règlement d'héritage à Leyde; Kobus eut la permission de l'accompagner.

Ce fut un grand bonheur.

Ils s'embarquèrent un matin à Dordrecht.

La voile s'enfla. Et bientôt se déroula le pays. Souvent Kobus s'était demandé quelles terres immenses arrosent ces larges cours d'eau qu'il croyait à leurs carrefours lointains peuplés de flottes : la chaloupe filait entre des campagnes plates, qui, plus basses que la rivière, s'étalaient au-dessous des rives, et d'où émergeaient de ci de là une briqueterie, une ferme, des moulins d'assèchement bleutés par l'air.

A l'aspect de ces plaines creuses Kobus se rappela une promenade faite autrefois avec son père au milieu de prés humides qui bougeaient sous les semelles, comme s'ils eussent souffert au choc des pas; Balthazar avait dit :

— En Hollande, tu vois, la terre vit! Elle tremble parce qu'elle craint toujours de mourir!

Ces paroles lui revinrent à la mémoire tandis qu'il naviguait devant maint bouquet d'arbres dépassant à peine, le long du fleuve, la hauteur des digues. Il songeait aux récits des vieux chanteurs de plaintes et surtout à la marée de sainte Elisabeth, qui, noyant soixante-douze villages aux environs de Dordrecht, les avait transformés en archipel de jonchaies où s'aventurent seuls quelques oiseaux de mer égarés : les pêcheurs s'en éloignent, car ils redoutent les fantômes, aperçus lors de certains anniversaires, chantant des psaumes ou faisant la moisson au clair de lune. En proie à ces pensers, l'enfant, au fond de son âme de jeune Batave, craignait pour la patrie dont il buvait la lumière de ses prunelles bleues.

Quand ils eurent dépassé la bouche du Lek, Rotterdam aligna ses nombreux navires marchands et les murs de ses entrepôts. De Rotterdam on se rend à Delft en carriole. A Delft ils prirent un coche qui les conduisit par eau à la Haye : deux chevaux traînent l'esquif, dont la proue ride le canal.

La Haye parut à Kobus une belle ville claire. Les places sont plantées de grands ormes. Au centre du Vyver une flottille de cygnes rajeunit la vieille mare où se reflètent de sombres tourelles : sur les bords de l'étang des arbalétriers s'exerçaient devant une cible.

De La Haye, on se dirigea vers Leyde. Cette ville, avec sa jeune université, prospérait dans le plein épanouissement d'un renouveau. Gracieuse-

ment assise entre deux bras du Rhin, elle groupait ses toits rouges autour de sa grande basilique à cinq nerfs. Son hôtel de ville secouait les carillons du campanile : perles tombant dans les ondes où la cité mire ses petites boutiques et ses fenêtres fleuries.

Kobus et le meunier arrivèrent un jour de fête à la porte héroïque du Doelen; ils passèrent sous le saint Georges équestre, vêtu à la romaine, qui, entre des canons et des trophées taillés dans le granit, perce de sa lance la gueule d'un dragon. Au son des cloches battant à toute volée, la Chambre de Rhétorique organisait un cortège en l'honneur d'un peintre fameux. Aussi les cabarets attachaient-ils à leurs auvents, en signe de grande beuverie et suivant une mode rustique, des branches feuillues, auxquelles étaient accrochés, fruits resplendissants, les pots d'étain. Les drapeaux, nombreux, pavoisaient les rues, flammes des joies citadines : ils mêlaient l'orgueil de leurs couleurs, les uns déployés devant les groupes d'écoliers, les autres léchant les murs et mettant au long des fenêtres de fugitifs bandeaux que le vent gonflait.

La foule bariolée amusa l'enfant. Que de gens aux fenêtres et sur les barques des canaux ! Jamais il n'a assisté à un spectacle aussi animé, aussi multicolore ! Cette fille en satin bleu, qui porte une cocarde à ses boucles blondes, fait pâlir sa toilette à côté d'une façade sombre : un mur blanc l'obscurcit.

Plus loin marche un soldat. Planté en des bottes

évasées aux genoux, il rejette son manteau sur l'épaule pour montrer la large ceinture brodée serrant son ventre; il est enpanaché d'une plume; son épée, dont il serre la garde, devient pareille, dès qu'il quitte l'ombre des murailles, à une baguette de feu.

Les rhétoriciens parcouraient les rues, chantant sous les étendards; ils portaient sur l'oreille leurs bérêts, ornés de plumes ou de lauriers. L'un d'eux, en bonnet de folie, tirait la langue aux bourgeois et tapait sur les fesses d'une servante. Les gamins le suivirent, endimanchés, s'enhardissant jusqu'à empoigner les jupons des femmes.

— Oh! les petits pourceaux! crièrent-elles, les petits pourceaux!

Mais voilà des sons de fifre et de tambour. On se bouscule. C'est la cavacalde!

En avant marchent les musiciens! De grands tambours battent les cuisses des uns; d'autres soufflent en de petits instruments qui gazouillent comme des pinsons et sifflent comme des merles.

Puis s'avance le cortège habituel, avec le char théologique où l'Écriture Sainte est figurée par une femme de batelier: vêtue d'une robe blanche, elle est entourée de quatre étudiants costumés en évangélistes. Un navire se promène sur quatre grandes roues: on y voit Apollon, les Muses et Neptune; le trident de celui-ci domine la poupe, sur laquelle se blasonnent les armes de Leyde: deux clefs entrecroisées.

Quand la cavalcade déboucha dans un remous de foule, Kobus aperçut le mouvement jaune et rose des jambes des musiciens, parmi les spectateurs affairés. Mais le cousin chez lequel il se rendait le hissa sur ses épaules : alors il vit les chars et leurs personnages.

Un lansquenet ! Des reines ! Des reines ! Avec des couronnes ! Elles tremblent aux sursauts des carrosses, que traînent six chevaux de Frise ! Ne les dirait-on pas à la porte d'un beau jardin, tant elles sont fastueuses sous les oriflammes ? Que de trophées ! Que de dorures ! Puis voilà des hommes graves avec des barbes blanches !

— Ceux qui écrivent les almanachs ? demanda Kobus.

Il quémandait des explications à son cousin, qui était brodeur en tapisseries. Il apprit ainsi qu'on fêtait un peintre vivant dans la célébrité à Londres ou à Rome (le brodeur ne savait au juste !) et rentré dans sa ville natale.

— Ce soir les officiers de la milice lui offrent un banquet.

Un peintre !.....

— Qui est ce peintre ? demanda Kobus.

— Ah ! c'est un artiste qui a composé jadis des Christs en croix, des cènes avec les douze apôtres. Il a fait des portraits de seigneurs, à la cour du roi d'Angleterre. Il revient pour représenter le Magistrat sur une grande toile.

Un peintre !... Voilà Kobus bouleversé !

La ville en liesse, les cloches qui sonnent, les étendards qui claquent, les carillons qui volent!... C'est pour un peintre!... On boit à sa gloire dans les tavernes.

Pour un peintre, cette sortie de personnages plus beaux que les comédiens, quand ils jouent des farces à Dordrecht! Pour lui, cette féerie charriée par les grand'places, sous les arbres, qui tamisent des gouttes de lumière sur la robe des reines!

Et, la cavalcade passée, le garçon se promène, pâle d'enthousiasme, sentant passer un nouveau souffle dans les drapeaux. Quand un orchestre entonne une marche, la musique arrache son âme et la fait planer jusqu'au ciel. Les cris de la foule l'exaltent. Lorsqu'il lève les yeux, il voit de l'or aux faîtes des maisons. Blanc, il tient les doigts crispés aux boutons de son pourpoint.

— Es-tu malade, Kô? demanda le père.

— Non, je n'ai rien, rien!

— C'est la première fois qu'il assiste à pareil spectacle, expliqua Barent. Il doit être fatigué du voyage.

— Mais il a treize ans! interrompit le brodeur.

— Je ne sais ce que c'est, répondit le meunier.

Et il regarda son fils d'un air inquiet.

Kobus sourit alors.

— Oh! Je m'amuse, père! dit-il. Je m'amuse!
Je suis joyeux!

Mais il redevint bientôt préoccupé.

— Père, je voudrais le voir, s'écria-t-il tout à coup.

— Qui, fils ?

— Le peintre !

Le brodeur intervint :

— Ce n'est guère possible. Il est reçu en ce moment à l'intérieur de l'hôtel-de-ville par les magistrats et les syndics.

Kobus éprouva un moment de tristesse : il voyait avec regret la lumière s'empourprer autour des campaniles. La joie publique s'éteignait. On rentra : Kobus se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'au coin des rues ne débouchait pas un groupe de citoyens acclamant un homme.

Le lendemain, Balthazar fut obligé pour les affaires de se rendre à l'hôtel-de-ville ; Kobus le suivit.

En entrant dans une salle de l'édifice, l'enfant poussa un grand cri : exposée à la lumière d'une haute fenêtre, se déployait la *Résurrection des Morts*, le chef-d'œuvre du grand Lucas Huyghensz.

— Père ! Père ! Un trou dans la muraille ! Ah ! Des anges qui arrivent par là !

— Où donc ? cria le meunier abasourdi.

— Là ! Là ! reprit le garçon en montrant le triptyque.

Au centre resplendissait la scène qui avait ému Kobus comme l'eût fait un miracle : dans une plaine verte, aux appels de chérubins sonnante la gloire arrivée du jugement dernier, des hommes et des

femmes, la chair revêtant à nouveau leurs squelettes, surgissent de terre, arbres humains. Ils se montrent chastement nus. De longs cheveux tombent sur les seins ronds des femmes et couvrent leurs épaules d'un manteau ondoyant. Les regards des personnages s'étonnent de revoir la vie dans l'atmosphère surnaturelle où les ont réunis les trompettes des archanges.

— Ce n'est pas un trou dans le mur, fit Balthasar. Voyons, fils! Tu ne vois donc pas! C'est un tableau!

— De l'or! murmura Kobus, qui n'osait avancer.

Il s'assit à côté d'un trophée de drapeaux et d'armes, enlevés au général espagnol Valdez, et remis en cette salle consacrée à la gloire de Leyde.

— Que te prend-il, Kô? demanda le meunier.

— Rien! J'ai eu peur, en voyant cela, tout à coup.

— Ce n'est qu'une peinture de Lucas, je t'assure! Viens voir plus près.

Ils se rapprochèrent de l'œuvre. Les yeux de Kobus brillaient.

— Tiens! fit le meunier. C'est du bois!

De l'index il frappa le panneau.

Le garçon bégaya :

— Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé : une surprise... Je ne m'attendais pas...

— Tes émotions sont trop fortes, mon garçon! mais regarde, puisque cela te fait plaisir. Attends-moi, je reviens!

Kobus resté seul contempla avidement la *Résur-*

rection des Morts. Ressuscité lui aussi, il semblait que le vieux Lucas, après un siècle de sépulcre, revînt à l'air de Hollande pour faire glisser, devant cette jeune âme inconsciente de peintre, le rideau qui cache la magie des couleurs. D'un éclair de son génie, il montrait la beauté; en un instant de psychologie sublime, il révélait une vocation. Le pittoresque surhumain, la vie biblique, la naïveté touchante du maître troublèrent le garçon, le plongèrent en des extases frissonnantes, incompréhensibles pour lui-même, l'écrasèrent sous le prestige du chef-d'œuvre. D'un coup il entrevit un monde d'extraordinaires splendeurs : la vibration des lointains bleus, la pureté des fonds l'incitèrent à s'agenouiller comme s'il eût découvert un nouveau paradis. Les beaux anges balayent l'azur de leurs traînes et brandissent des trompettes : on va les entendre ! Les ressuscités se lèvent ! Ils vont entonner un cantique ! Kobus écoute avec une attention pieuse et inquiète. Et le ciel du triptyque le fait songer aux aigues-marines de l'orfèvre Steven.

Balthazar reparut et entraîna son fils. Dans la rue, l'enfant n'osait lever la tête, pour ne rien voir qui remplaçât dans ses yeux le tableau qu'il voulait conserver en lui. Il regardait la terre fixement, comme un aveugle, et, dans le coin de son œil peu à peu le vent sécha une larme qu'il craignait de montrer à son père — une larme de celles que ne suscitent ni la souffrance, ni la joie, mais qu'arrache le mystère de la beauté.

A côté de lui, le meunier se dit :

— Mon fils ne ressemble pas aux autres garçons.

Je ne suis pas rassuré.

Et il cria, gaiement :

— Le bon soleil ! Ne sens-tu pas qu'il nous met sur le dos un vêtement plus léger qu'une chemise et plus chaud qu'un manteau de fourrure ?

Le lendemain ils quittèrent Leyde.

De retour à son village, Kobus alla chez Jan Ketham, qu'il trouva sur le seuil de sa porte, coupant une pointe à des plumes d'oie. Il essayait le bec sur l'ongle de son pouce, le sourcil froncé, et préparait des outils pour les œuvres magnifiques qui allaient jaillir de son front vide.

— Ah ! te voilà, Kobus ! Et ton voyage ?

Kobus raconta sa tournée à travers les villes, Rotterdam, Delft, La Haye, puis, avec hésitation d'abord, avec enthousiasme ensuite, il parla de la *Résurrection des Morts*.

— Lucas de Leyde était un fou, dit Ketham. Figure-toi que vers la fin de sa vie cet homme se faisait traîner de Middelbourg à Gand dans des barques magnifiques et se vêtait de manteaux brodés d'or ! Les empereurs de l'immense Allemagne n'ont jamais été aussi fastueux ! Il en est mort. Un fou, te dis-je ! Et ne t'enthousiasme pas pour la peinture à l'huile ! Elle a fini son temps ! La calligraphie la tue ! Viens voir plutôt ce que j'ai fait pendant ton voyage !

Il entraîna le jeune homme dans son cabinet, lui

montra l'en-tête d'une adresse que les chaudronniers de Dordrecht envoyaient au chef de leur corporation.

— Est-ce élégant! s'écria Ketham.

Kobus n'eut qu'un signe de tête approbatif; l'écrivain éprouva la nécessité de défendre son art.

— Nous n'avons besoin, clama-t-il, ni de pinceau, ni de couleur, ni d'huile! La plume nous suffit! La plume blanche, sœur de l'épée, qui signe les déclarations de guerre, et, compagne de l'olivier, paraphe les traités de paix! Cousine d'une lance homérique, elle guérit les blessures qu'elle cause!

Kobus n'osa contrarier son maître — mais un jour, au lieu d'ouvrir le livre de modèles que lui prêtait Ketham, il essaya de dessiner d'après nature le saule qui se penchait au bord de l'étang. C'était par un après-midi d'hiver ensoleillé. Les horizons pétillaient. A un coude lointain la Meuse brasillait entre les rideaux d'ormes dépouillés.

Kobus s'appliqua méticuleusement à rendre le vieux tronc rugueux et fendu de l'arbre, les crevasses de l'écorce, la tête osseuse et bossuée. Pareilles à des flèches piquées, se dressaient les branches fines, à qui le jour baissant pressa une goutte de ton citrin : le soir en fit des baguettes d'or. Kobus étudia les reflets de la lumière, noircit les ombres, suivit le jeu délié des bois flexibles couronnant l'arbre. Il s'attarda aux nœuds, aux mousses, aux racines plongeant dans la terre, et le lendemain porta l'œuvre à Ketham.

— Kobus! Kobus! cria le calligraphe. Tu me désolés! T'imagines-tu que ce fagot stupidement dans la boue de l'étang soit modèle plus fructueux que celui de l'illustre Jan van de Velde ou du célèbre Coppenol? Ah! Tu ne recevras jamais le brevet de « maître de la plume couronnée »!

Le calligraphe rageait. Kobus étonné s'excusa, bégaya, se glissa près de la porte et disparut. Il n'alla désormais chez Ketham que très rarement.

Mais il fit de longues promenades au long des champs ou sur les bords du fleuve, épiant les paysages, les échappées de Meuse, le drame des météores au ciel. Il négligeait le travail du moulin. L'hiver le trouva très amaigri, et le vieux Barent fut inquiet.

Un soir que novembre hurlait et qu'au Nord se levait, casquée de brume et de neige, l'armée des ouragans, le père et le fils étaient assis au coin du feu, qui sifflait sous le manteau de la cheminée. L'entrée dans les mois sombres leur versait de la mélancolie. Barent dit soudain :

— Kobus, que se passe-t-il en toi? Tu as quinze ans : voici le temps de songer à la garde de nos affaires. Je me fais vieux, et chaque hiver enlève des vieillards. Je ne me plains pas. Chacun doit disparaître à son tour. Certes la vie n'a pas toujours été joyeuse pour moi, mais je remercie Dieu, parce que je t'ai vu grandir. Cependant je voudrais, avant de quitter mon moulin, t'y laisser établi et zélé. Il faut que je te le dise, Kobus. Tu me parais bien peu

occupé au travail. Ton esprit navigue je ne sais en quelles eaux. Qu'as-tu?

Kobus répondit :

— Père, depuis quelque temps je suis tourmenté. Il est une chose que j'en'osais te dire. Je voudrais être peintre.

— Peintre! cria le vieux Barent.

Il se fit un silence.

— Peintre! reprit-il en hochant la tête.

— Oui, peintre! répondit Kobus. Il faut que je te dise tout, père! Je ne songe plus qu'à cela! Tu te rappelles mes émotions à Leyde! A notre arrivée dans la ville, c'était parce qu'on célébrait le portraitiste des magistrats. J'étais fier pour lui. Puis j'ai pleuré devant la *Résurrection des Morts* de Lucas Huyghensz. Je ne sais pourquoi. C'était comme de la folie! Il faut que je te dise tout, père! Tu n'ignores pas avec quelle joie je t'accueille au retour de tes voyages! Mon cœur m'en vient aux lèvres! Et bien là, devant ce tableau, j'éprouvai un sentiment plus grand encore! J'étais terrassé par le bonheur!... Tiens, je ne puis voir une enseigne où brillent des couleurs sans que cela m'émeuve!

— Peintre! dit encore Balthazar. Mais, fils, est-ce la cavalcade, la réception à l'hôtel-de-ville, le banquet, les farces des rhétoriciens qui t'ont séduit?

— Non, père! Je n'y pense plus. Je veux faire des tableaux! Je ne vois pas autre chose.

— Des tableaux! C'est difficile, Kô! Voilà un

métier qui n'est pas dans les mains de meuniers tels que nous.

— Oh! je travaillerai! Si les jours ne sont pas assez longs, j'entamerai les nuits!

— Tu te figures sans doute, Kobus, que l'état de peintre rapporte beaucoup d'écus?

— Non!

— Cette carrière est souvent considérée en notre pays, c'est vrai! Mais que d'artistes ne trouvent pas chaque soir deux harengs à se mettre dans le ventre! Pourtant j'avais assuré ici ton existence! Le moulin est solide : il luttera plus d'un siècle encore avec le vent. Kô, tu aurais épousé une villageoise. Sans guerre, sans inondation, dont le ciel nous préserve! sans un retour des Espagnols, tu aurais vécu heureux au bord de la Meuse.

— Oh! Je me suis dit tout cela, père, mais, des nuits, quand je me rappelle la *Résurrection des Morts*, je crie dans mes rêves. Dès que je vois un pinceau, mes doigts en ont soif et brûlent. Ce n'est pas ma faute, mon père! Ah! je souffre!

— Et puis, fils, je ne puis dire tout!

Balthazar s'imaginait Kobus dans les villes au milieu de femmes nues; elles raviraient son innocence, ruinaient sa santé, sa fortune. Dans les idées du meunier, elles dansaient, éhontées sorcières au poil noir des débauches, sur des soies et des tapis : Barent tremblait pour son enfant comme s'il avait été devant les flammes de l'enfer.

Les deux hommes se turent longtemps. La tem-

pête mugissait et de ses mains de grêle secouait la maison, où soufflait l'haleine de l'ouragan à travers les jointures des portes. Les girouettes au dehors hurlèrent d'effroi.

Balthazar se leva.

— Je t'ai fait de la peine! s'exclama Kobus en tombant dans les bras du meunier.

— N'en parlons plus! dit celui-ci très triste.

Baissant la tête, il monta l'escalier, qui gémit comme s'il eût partagé l'inquiétude du maître.

Et Barent se coucha aussi bouleversé que le ciel en cette nuit de tempête, où les coups de vent se cognaient aux volets — grands pétrels affolés.

— Ah! qui me ravit mon fils? se dit Balthazar. Où Kobus a-t-il puisé ce goût de la peinture? Mon père et mon grand-père étaient meuniers. Ma femme provient d'une famille de pêcheurs. On s'occupait du ciel, de l'eau et de la direction du vent. On vivait heureux devant les belles moissons et les coups de filets. L'amour de notre terre, de notre fleuve s'infiltrait de plus en plus en nous. Pourquoi le renier?

Il se coucha mais ne put dormir. Au milieu de la nuit il sauta de son lit, alluma sa lampe, ouvrit la Bible.

Il feuilleta longtemps le livre, s'attardant aux versets.

Tout à coup il releva la tête : ces mots avaient brillé :

« Il faut se résigner à la volonté du Seigneur. »

Le lendemain il dit à Kobus :

— Fils, j'ai bien réfléchi. J'ai demandé conseil à Dieu. Accorde-moi une faveur. Essaie encore, pendant deux ans, je te prie, le métier de meunier. Peut-être les idées qui te hantent seront chassées un matin. Si elles perdurent, fils, tu seras peintre.

IV

Plein d'affection pour son père Kobus promit de travailler. Chaque jour il dressa les comptes des clients, chargea les sacs sur les charrettes, veilla à la propreté des trémies.

Barent se montra enchanté. Au printemps les hirondelles revinrent : il lui parut qu'elles apportaient du bonheur.

Le dimanche Kobus jouait aux galets avec les voisins, fréquentait les kermesses. Il prit part aux beuveries, s'attabla aux ripailles, où l'on poisse sa trogne au jus des mets, où l'on célèbre les mânes des porcs gras et des oies. Sa puberté s'éveillait : à la danse ses regards ne quittaient pas le corsage des paroissiennes, et quand il voyait dans les prés un taureau assaillir la vache d'un poignard de chair rouge, il sentait une fierté de jeune mâle grandir en lui.

Certains soirs on rentrait tard. Le clair de lune blanchissait les ormes des routes, vibrait aux carreaux des mesures, et rendait les ruisseaux pa-

reils à des galons d'argent. On chantait, on sautait par bandes égrillardes. Au détour d'un chemin s'égarait maint couple, car l'odeur des foins excitait, et la nuit se transformait en alcôve parfumée : des ruts roulaient parmi les orges ou dans les trèfles fauchés par des reflets d'étoiles. Une perdrix réveillée semblait, par les ténèbres, emporter le râle des amants culbutés dans un champ.

Kobus, d'abord assez timide, s'enhardit bientôt. Lisbeth l'avait dégourdi. Plus âgée de quelques printemps, et déjà éduquée par certain batelier, elle avait été séduite par la jolie blondeur de Kobus, par l'éveil des sens qu'elle lisait dans les yeux veloutés de l'adolescent.

La séduction commença par des jeux dans la grange.

— Je suis plus forte que toi, Kô ! affirma la servante.

— Nous allons voir !

Kobus la prit par la croupe, chercha à la renverser. Elle riait avec des moues friponnes, et tandis que les mains du garçon pressaient son torse, les regards de la fillette se lubrifiaient d'une tiédeur voluptueuse. Kobus, pendant cette agaçante lutte, sentait contre son ventre des chaleurs rondes ; il humait l'arome suret de sa comparse, l'odeur des aisselles, le parfum sauvage des épaules, qu'il tâtait, grassouillettes, sous la chemise. Ne résistant que par des cris pâmés ou de molles rebuffades, Lisbeth tombait, l'oreille ourlée de rose, sur les

bottes de foin, avec une souplesse de jeune chat. Kobus s'affalait un peu étourdi à côté d'elle; lentement, comme à regret, la jouteuse renversée reboutonnait sa jaquette, qui cachait des seins déjà soulevés : mais blottie dans les pailles, elle frôlait Kobus avec les cuisses et excitait le désirable nigaud de son souffle où brûlait l'ardeur d'une sève irritée.

Bientôt, Kobus se déniaisant, ces combats amenèrent des baisers : Lisbeth les reçut sur les fossettes de sa chair chatouillée, dans sa nuque, sur ses joues chauffées aux rôtisseries, et sur ses bras nus, un jour qu'elle trayait la chèvre.

— Kobus, que fais-tu donc ? criait-elle.

Les baisers furent cueillis à pleine bouche. Lisbeth baissait les paupières sur la clarté défaillante de ses prunelles : ses bras pendaient sans défense le long de ses hanches, auxquelles s'attachait son jupon troussé.

Enfin elle sortit une fois du moulin avec la jupe chiffonnée et un brin de paille dans les cheveux. Le soir, distraite elle oublia de saler les fèves, tandis que Kobus s'asseyait gêné devant son assiette. Quand ils se regardaient, ils rougissaient au souvenir de leurs étreintes parmi les sacs et le froment : sous leurs yeux mouillés comme le gazon à la rosée, des cernures brunes dénonçaient leur crime.

Kobus devint ainsi l'amant assidu de la jeune ménagère.

Ce nouvel essor, ces bonheurs clandestins, volés au fond de la grange, consommés à la hâte au bord

du lit, dans le grenier, ou parmi les trèfles d'une étable, à toute heure du jour, l'attachèrent ou moulin. Lorsqu'il allait à Dordrecht et que, regagnant son logis, il apercevait les grandes ailes familières, il songeait que sous leur ample envol Lisbeth l'attendait, le corps complaisant : parmi les aquilées et les eupatoires, il bondissait comme un jeune étalon pris de folie.

Au soir, les amants se donnaient des rendez-vous derrière la haie du jardin. Le garçon arrivait le premier, avide des tendresses charnelles qui faisaient fondre son cœur. Transi de crainte, il se fourrait dans un bocage, et préparait une litière de sureau et de noisetier ; en disposant les branchettes, il aspirait à la chaude moiteur de la fille, à la dureté des seins qu'il retrouverait, d'une main fébrile, sous la toile du corsage, après avoir retroussé les jupes, dégrafé la ceinture.

Lisbeth apparaissait, sur la pointe des pieds : baissant la tête, pour qu'on ne vît de loin son bonnet, elle se glissait près de Kobus, qui l'empoignait :

— Je n'ai pas le temps, Kô ! murmurait-elle, Katheline va venir m'aider au recurage des bassines ! Cesse ! Voyons !

Mais il la tenait sous lui ; une tige de mûrier s'accrochait dans la feuillée à leurs vêtements délacés ; leurs soupirs chassaient une fauvette. Puis Lisbeth rajustait une mèche de son front, un peu haletante :

— Tu es fou, mon petit maître! Si on savait cela dans le village! Que penserait-on de moi?

— On ne le saura pas!

— Ah! ce qu'il faut endurer pour te faire plaisir!

Elle s'enfuyait. Kobus l'entendait parler à Katheline devant la maison : sa voix mélancoliquement portée par le soir arrivait au garçon comme une dernière caresse.

Un dimanche Lisbeth et Kobus, seuls à la maison, s'offrirent un repas intime. Lisbeth mit sa robe neuve et une collerette brodée par elle. Un peigne d'écaille retenait son chignon couleur de chanvre, où Kobus piqua des coquelicots. Puis tirant de sa poche des boucles d'argent, il les attacha aux oreilles de la varlette. Et ils unirent leurs bouches comme les deux moitiés d'un fruit coupé.

Sur la table une bouteille de vin dominait un pâté d'alouettes, finement bourré de thym et de lard. Tandis que Lisbeth le découpait, Kobus glissa un bras sous sa taille, et contempla la mine de l'amoureuse fêtée :

— Es-tu jolie ainsi!

— Flatteur! Jadis tu ne me disais de telles choses! Oh! le gamin grandit! Cela se fait homme, tout à coup!

— Avec l'aide de Lisbeth!

— Tais-toi! On t'entend jusque chez le passeur!

Le soleil inondait la chambre. Dans la cour le coq chantait; un couple de pigeons s'abattit dans une blancheur de plumes : ils roucoulèrent sur le

rebord de la fenêtre, se becquetèrent : le ramier couvrit sa femelle, triomphant avec des battements d'ailes qui fouettaient l'azur.

Ce jeu mit Lisbeth en joie. Gais! Gais! Les pigeons! Qu'ils prennent leur part de plaisir! Elle bavarda: dans sa figure aux tons de pêche, ses yeux pareils à des pervenches se cendraient, fonçaient, alanguis, ou se noyaient dans une rayonnante jubilation.

Suivant une habitude néerlandaise, Kobus s'agenouilla devant sa maîtresse, tenant entre ses dents la base d'un verre à forme de liseron, et plein de vin rouge : Lisbeth le vida, renversant peu à peu la tête, tandis que son amant se relevait à mesure : pas une goutte ne tomba sur le corsage de la buveuse !

Et dans une abondance de cajoleries et d'étreintes, l'après-midi s'avança...

Saoule de baisers et demie-nue, abandonnant ses seins dressés hors son corsage, Lisbeth s'étend maintenant sur un large banc à côté de l'âtre. Ses vêtements fourragés dévoilent une peau de paysanne, un peu granulée, drue et bien tendue sur des chairs fortes. Si peu rajustée que des touffes de poils s'ébouriffent à la jointure de ses bras sortis de la chemise, elle paraît rompue par les assauts de Kobus : une goutte de sueur perle à sa tempe.

Excité et attendri, exalté par cette frasque imprévue, Kobus s'est montré prodigue de joie et de jeunesse. Sa puberté ne s'était encore débridée à pa-

reils élans : il laisse Lisbeth enchantée de sa fougue juvénile, et paresseuse en un languissant nonchaloir. Couché lui-même à côté d'elle, il l'admire avec complaisance : les boucles d'argent scintillent aux lobes ardents de la fillette assoupie, et ses vêtements font briller plus fort l'éclat de son épiderme.

Rien ne bouge. Une abeille bourdonne dans l'immobilité muette des choses : elle promène le bruit de ses élytres des reliefs du gâteau aux vitres de la fenêtre.

Soudain un miracle se produisit, une transfiguration s'opéra, magiquement : un brusque rayon avait envahi la chambre, et tombant sur la fille lasse l'enveloppait, l'aureolait. La chair de ses épaules nues dégagea de la clarté, comme un miroir, éclata d'une blancheur plus vive que la toile même de cette chemise, d'où le buste émergeait. Le rouge du corsage délacé s'orangeait par endroits, et par endroits s'empourprait ; le jupon vert était de bronze, avec une splendeur de scarabée. L'ombre, autour de la saine galante, se déroula comme un tapis d'or.

— Lisbeth !

La pastourelle, immobilisée sous le geste de la main qui s'était étendue vers elle, saisit sans comprendre et regarda l'enfant du coin de l'œil. Sa prunelle, pénétrée par le rayon, s'approfondit, criblée de paillettes. Le duvet des joues, frisé de lumière, mit sur le visage une poussière de clarté, et dora les contours de la chair rose, jusqu'aux ailes

du nez, que le sang jeune, par transparence, avivait de lueurs de corail; le front ivoirin se perdait dans la houle du chignon blond, dont les ondes bouillaient sur un coussin de cuivre rouge.

L'amant émerveillé regarda l'amoureuse, oubliant l'amour pour ne plus voir que les couleurs... Les voir? Il les entendait, saisi comme par les sons de dix violes se levant dans la chambre! Il les flairait, il les eût palpées! Tous ses sens à la fois perçurent la féerie des tons ensorcelés, toute son âme la but. Une griserie emplissait sa tête, et ses pensées tournoyèrent dans un vertige. Lisbeth n'était plus elle; il n'était plus lui, mais quelque chose de plus que lui. Une vie inconnue remuait au fond de son cœur, et brûlait ses veines, charriée par un sang nouveau. Une fièvre enflammait ses yeux, chatouillait ses mains, et ses doigts affolés remuèrent doucement, comme pour caresser les cordes d'une harpe invisible. Il murmurait : « C'est beau..... C'est beau... », mais d'un souffle si bas que ni Lisbeth ni lui n'entendaient la parole.

Tout à coup la fille sauta :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Moi?... Non !

— Tu pleures !

— Lisbeth, c'est si beau !...

Il s'essuya les yeux, joignit ses mains en prière, à hauteur de sa bouche. Un instant avait réveillé en lui toutes les forces de sa nature, que depuis des mois il refrénait de toute sa volonté. Ce que le père

avait blâmé, le fils l'avait répudié. La fougue d'un premier amour, sonnait comme un carillon d'aube, avait pendant des mois aidé la piété filiale : l'enfant croyait avoir vaincu son rêve. Et voilà que soudainement, diaboliquement, le rêve surgissait, ressuscité de ce tombeau d'amour où Kobus avait pensé l'ensevelir.

Ce jour fut, pour le jeune homme, décisif.

Il se sentit attiré par les harmonies que composent les toits rouges et les arbres. Charmé, il se plantait des heures devant un champ de blé : la surface des épis agités par le vent passait du roux foncé à des moirures pâles. Le fleuve l'arrêtait : au soir, sur la Meuse, les nuages traînent à l'horizon des simulacres de flottes appareillant pour le zénith : elles s'embrasent, dardent leurs flammes de sang, et naufragent en un écroulement fumeux, au-dessus de l'eau glauque et grise, envahie par la nuit. Kobus se pavoisait le cerveau de cette apothéose.

Quand Lisbeth allait remplir les seaux, devant la pompe au bec de cuivre, il suivait les gestes de la servante : à bras nus, elle faisait, posant une main sur la muraille, monter l'eau du puits ; Kobus arrêtait son regard à la nuque de la rustaude, où un rayon brisé accrochait un nid aérien de blondeur.

— Kô! Kô! Tu as l'air d'une grue au bord d'un fossé, cria la fillette, gouailleuse.

La nuit il regardait au clair de lune sa rustique complice toute nue : le ventre et les cuisses rondes de Lisbeth, sa poitrine ferme, ses cheveux

dénoués sur les épaules le faisaient songer aux femmes ressuscitées dans le tableau de Lucas Huyghensz.

Lisbeth disait :

— Kô! Kô! On dirait que tu dors les yeux ouverts!

Mais il continuait à voir, sur le lit défait, s'enlever, savoureusement ombrée, la chair de sa maîtresse: ses ondulations accentuaient des grâces de jeunesse robuste et révélaiènt des blancheurs, mêlées d'un peu d'ambre, à la jointure du ventre et des jambes, et sous les aisselles.

— Voyons! Embrasse-moi donc! dit l'amoureuse.

Un matin, une barque ornée de drapeaux s'avança au milieu du fleuve. Le temps se montrait incertain; des nuages éparpillés par la brise faisaient glisser des ombres sur la proue, qui tantôt brillait au-dessus de l'écume des vaguelettes, tantôt reprenait sa couleur goudronnée: Kobus la comparait à une figure qui tour à tour étincellerait de plaisir ou se cacherait derrière une capuche. La voile scintillait ou grisonnait, gonflée autour du mât. Dans l'embarcation gesticulaient des jeunes gens. Ils hélèrent Kobus.

— Ohé! l'ami! Y a-t-il un havre?

— Là-bas! Là-bas!

Kobus montra un bout d'estacade. Il courut pour aider les voyageurs, et attraper la corde qu'ils jetaient à la volée vers la rive, afin d'amarrer le

bateau. Ils sautèrent du bord sur l'herbe. C'étaient des peintres de la gilde de Saint-Luc. Ils venaient de Rotterdam et se rendaient à Zeerick-Zee en partie d'agrément. Pleins d'entrain, ils se prirent au bord de l'eau à déballer des pâtés de gibier, à déboucher des bouteilles.

Kobus, dont la physionomie franche et fine leur avait plu, les aida. Ils l'invitèrent à vider un gobelet en leur compagnie : le garçon jubila de fierté.

Ils parlèrent d'une blonde, qui faisait une réputation à la taverne du *Faisan Rouge* à Rotterdam : elle était digne d'être membre de la Toison d'Or. L'un d'eux prit une guitare ; s'accompagnant sur cet instrument, il chanta, après avoir relevé son feutre à grande plume amarante et déboutonné son justaucorps : il célébra en ses couplets une belle : sur ses lèvres roses il cueillait le miel de l'amour, et se comparait à un dieu, Mars, caressant la déesse Vénus.

Tous vantèrent les femmes : Trintje-aux-courtes-cottes, Geertje-la-pucelle, Katherine-les-blanches-fesses ! L'un d'eux proposa de sabler une rasade au peintre Rembrandt van Rijn. Certains refusèrent. Maistous furent d'accord pour trinquer au souvenir de Lucas de Leyde, ce qui enthousiasma Kobus : il leva son verre en poussant un grand cri !

— Que te prend-il ? Connais-tu ce vieil artiste ? demanda l'un des compagnons.

Kobus, interloqué, répondit affirmativement.

Puis, pressé, il raconta qu'il avait envie de devenir peintre.

— Bravo! Un confrère, dirent les joyeux vivants. Nous allons boire à sa vocation! Le grand saint Luc l'a touché au front! Et tu t'appelles?

— Kobus Barent.

— Vive Kobus Barent!

Mais ils partirent bientôt. Leur voile se leva. La barque gagna le large.

— Au revoir, Kobus Barent! Nous nous rencontrerons encore! Au revoir, Kobus Barent!

Leur passage fut comme un rêve. Leur poupe disparut, et Kobus regretta l'oriflamme du mât qui battait gaiement le ciel.

Le garçon regagna son logis, soulevé par le désir de pareille vie, errante et libre. Au milieu de la Meuse, là-bas, les peintres continuaient à chanter, à rire, à converser d'amour : il lui semblait entendre l'éclat de leurs voix renvoyé par l'onde, avec le son argentin de la guitare et le claquement des drapeaux, dont les vagues chiffonnent les reflets.

Cette aventure devint un nouvel aliment aux aspirations de Kobus : ses espoirs instinctifs grandirent, son âme d'artiste s'accentua; il négligea à nouveau les affaires du moulin.

Le père Barent fut consterné. Ah! les hirondelles de l'autre année l'avaient trompé en gazouillant des promesses de bonheur! La tentation maudite reprenait Kobus, le levain étranger fermentait en lui! Hélas!

Si la vocation se montre si fort, pensa Balthazar, c'est que sans doute Dieu lui-même la suscite. Le verset de la Bible revint illuminer l'esprit du pauvre homme. Cependant il s'attristait très fort à l'idée du départ de son fils.

Un jour il emmena Kobus au fond du jardin, du côté où les ruches étagent leurs cônes de paille.

— Kobus, dit-il, te voilà encore maigre comme si tu allais trépasser. Tu retournes à la fantaisie et négliges notre bon métier. Ce n'est pas ta faute, Kobus, je le sais bien. Tu n'es pas le premier qui ait été pris de semblables goûts : jadis un oncle de ta mère est parti en France sculpter des chaires de vérité. J'avais cependant cru, en te voyant travailler autour des trémies, que tu renonçais pour toujours à la carrière de peintre. Aujourd'hui je n'ai plus d'illusion. Va, mon fils, et que Dieu te protège. Je chercherai pour toi un maître digne.

Kobus, la gorge sèche, ne put rien dire. Honteux il entra à la suite de Balthazar dans le logis familial, où il lui sembla déjà qu'il devenait un peu un étranger. Au soir seulement il embrassa son père et murmura :

— Merci ! Que tu es indulgent ! Mais tu n'auras jamais à t'en repentir.

Le lendemain matin le vieux Barent partit pour Dordrecht.

— Je vais rendre visite à mon ami Steven, l'orfèvre, dit-il. Il connaît beaucoup de peintres et pourra me conseiller sur le choix d'un maître.

Kobus très ému embrassa le meunier et le regarda partir le long du fleuve. Il eut un instant l'idée de courir derrière lui, pour dire qu'il voulait jeter à la Meuse ses crayons, ses plumes et ses dessins. Mais il resta sur la berge, s'assit parmi les roseaux et contempla le paysage verdoyant et humide dont chaque aspect recélait des moments de sa vie. Là il avait souvent joué, alors qu'il était moins haut qu'une botte de foin; là il embrassa Lisbeth pour la première fois, dans ce potager, pendant qu'elle cueillait des groseilles. Voilà le pignon de Jan Ketham! Voilà le grand orme, et le saule au bord de l'étang! Tous ces bruits, il les connaît : le bavardage des vagues, le grincement de la chaîne du puits, le roucoulement d'un ramier, les sons de la trompe du boulanger annonçant une nouvelle fournée, le cri joyeux d'un pêcheur à la ligne faisant sauter à son hameçon une truite argentée. Et dire qu'il faut quitter cette terre, et que le vieux Barent sera seul, en attendant l'hiver, dans la grande salle, à lire la Bible!

Mélancolique et impatient Kobus regagna son huis et jeta un coup d'œil aux aiguilles de l'horloge. Les heures sonnaient gravement. Le rond de cuivre du balancier reflétait l'intérieur de la chambre en un chaleureux miroitement de métal.

Enfin Barent revint.

— J'ai vu Steven, dit-il. Jadis il a connu Frantz Krul, le fameux portraitiste de Haarlem, et il va lui écrire à ton sujet.

Quinze jours plus tard Steven faisait savoir que Krul attendait Kobus à Haarlem, et il fixait les conditions de l'apprentissage.

On s'occupa du départ. Lisbeth ne fut pas trop affligée, car son jeune maître lui promit de lui rapporter des bijoux; elle cousit des chemises, prépara des cravates brodées et des rabats. Barent voulait que son fils fût bien vêtu. Il alla avec lui chez le tailleur, à Dordrecht, commander des habits; étant dans la ville, il acheta une solide malle en cuir.

Le jour de la séparation, Barent accompagna Kobus jusqu'au bateau. Il lui fit beaucoup de recommandations, l'exhortant à se défier de la boisson et des filles, à soigner son linge, à suivre les leçons du maître.

— Moi, je garderai le moulin, ajouta-t-il. Je ne puis le céder. Que veux-tu, Kô? J'y ai placé une partie de mon âme. Et on ne vit pas plus avec une moitié d'âme qu'avec un demi-corps.

DEUXIÈME PARTIE

—

SISKA

I

La lumière criblant les petits carreaux plombés de la haute fenêtre tombe sur les chairs nues de Siska.

Les vêtements de la fille — un corsage de velours grenat, bordé d'un doigt d'hermine, un jupon de soie verte, un bonnet de dentelles, une chemise roulée en boule — sont jetés çà et là dans l'atelier. Impudique sur la cuve renversée, Siska montre aux trois peintres installés autour d'elle, son corps.

Pas plus gênée qu'une faunesse au milieu des bois, elle se complait aux admirations des artistes, dont les regards la parcourent des talons à la chevelure, qu'elle a noire, forte et drue, et qui lâchée s'arrondit et se cabre en forme de casque sauvage.

Elle ouvre de grands yeux profonds, aux longs cils qui tamisent les flammes de ses prunelles. Son nez est court, sa narine inquiète. Ses lèvres, un peu plébéiennes, rougissent d'une fleur de sang

son visage mobile, et le sourire les fend d'une lueur blanche : toute sa face au teint olivâtre s'en éclaire et les pommettes un peu saillantes deviennent roses.

Siska regarde par la fenêtre un chemin sablonneux qui fuit vers les dunes : leurs pâles sommets s'arrondissent à l'horizon, du côté de la mer du Nord, qu'on devine là-bas, sous deux nuages argentins.

Du fond du ciel accourent des clartés, qui embrasent les cheveux et allument l'épiderme de la poseuse. L'après-midi attache un collier de rayons brisés, dansant en sequins d'or sur ses épaules. Il fait des seins deux fruits du jardin des Hespérides ; puis il met sur le ventre et les cuisses un voile auréolant, qui tombe jusqu'aux pieds et continue sur le sol un manteau impalpable de fée. Ainsi lumineuse la femme paraît pétrie à la fois d'aurore et de soir.

Siska est souple. Aucun empâtement ne cache le jeu délié de ses muscles. Ses proportions sont harmonieuses et ses attaches fines. Ses gestes s'esquissent avec une vivacité gracieuse ; elle doit marcher légère, le pied bien cambré.

Son torse, à ce que dit le peintre Frantz Krul, rappelle l'antique : il n'est point trop long, ni posé sur ces jambes trop courtes qu'on découvre aux femmes de Haarlem en Eve ; il est celui d'une belle statue.

Aussi quelle bonne fortune pour les peintres de

l'atelier de Krul, quand elle revient d'Amsterdam, et leur accorde une séance !

Aux temps encore troubles qui suivirent la guerre des Pays-Bas avec l'Espagne, après un passage d'aventuriers, Siska avait été trouvée, toute petite, mignonne, roulée en une loque brune. Des pêcheurs, pris de pitié, l'avaient nourrie ; dans le vent du Nord, échevelée, elle grandit, enfant commune, parmi les ramasseurs de harengs et les coureurs de grèves. A huit ans, elle alla chercher le bois nécessaire aux fritures et aux chauffages ; son fagot sur la nuque, elle épiait du haut des dunes les bateaux qui revenaient. Elle apprit à ravauder les mailles des filets, à goudronner les planches des coques, à ravauder les bas de ses nourriciers, à pêcher les crevettes dans les flaques. Elle était étrange, sauvage et passait des journées à courir parmi les sables : à l'époque des courlis, le rivage plus mélancolique retentissait de leurs cris plaintifs, et, sous les pas de la fillette, des vols blancs et gris s'enlevaient dans le ciel automnal : les ailes ouvertes des bêtes surprises décrivaient de grands cercles, puis disparaissaient dans le brouillard nacré qui couvrait la mer. Siska revenait au village essoufflée par sa course, des perles de brouillard parmi sa chevelure sombre, le chant de la plaine bourdonnant autour de sa tête ; et la noiraude regardait quelque mousse allant à sa chaloupe et cambrant les reins sous le poids des agrès. D'autres fois, étendue à côté d'un maigre argousier, elle contemplait le

zénith, quand il était tout bleu et que les mouettes semblaient partir vers une région de printemps lointain. Pour expliquer ses fugues, on racontait qu'elle avait été abandonnée par des aventuriers espagnols, et que son pays la rappelait.

Cependant Siska gagna une beauté bizarre, telle qu'on n'en avait encore vu dans ces régions de blondes plantureuses et de lymphatiques au teint laiteux. Elle était nerveuse et déliée, escadait les sablons avec une agilité de chèvre; des torsades de cheveux de jais roulaient sur sa nuque ambrée.

Les gars se prirent à la détailler avec convoitise. Aux jours de fête elle avait vu les pêcheurs lutiner leurs compagnes et les culbuter au coin des haies. Aussi bientôt, sans résistance, devint-elle la maîtresse d'un marin de dix-huit ans, qui la prit un soir de kermesse, dans une barque échouée sur l'arène. Mais quelques mois plus tard, l'adolescent dut s'embarquer sur le navire d'un amiral et ne revint plus. Un boulet anglais le tua, aux bouches de la Tamise. L'amant fut remplacé par un, puis par plusieurs autres. Siska étant très alléchante, des coups de couteau s'échangèrent pour elle. Enfin elle fut enlevée par un officier de l'Amirauté, et quand elle revint au pays de son enfance, elle avait échangé ses haillons pour des robes soyeuses.

— C'est la fille du diable! dirent les vieilles commères.

— Elle n'est pas de notre race ! ajouta un ancien marin.

Certains ne voulurent pas la regarder. Mais elle avait beaucoup de florins, de l'audace, la langue preste, et en somme le fond du cœur compatissant. Aussi vit-elle les portes se rouvrir, et elle fut, à ses visites aux cabanes du rivage, une sorte de bienfaitrice délurée. Ses anciens amants risquèrent des œillades à son adresse ; elle retourna vers eux agaçante et avide de la fraîcheur vigoureuse de leurs baisers. Elle s'abandonna à leurs brutales caresses, mais ils ne se battirent plus à cause d'elle, comme au temps où la fille passait en jupe courte, le sel des dunes aux lèvres, un panier plein d'huîtres sous son bras gercé.

Cette complaisance, Siska la montra à certains peintres de Haarlem ; elle les avait connus autrefois, quand elle portait du poisson à la ville : ils l'invitaient alors à vider une bouteille de vin, et se payaient, en échange de la régalade, des baisers furtifs et plusieurs croquis d'après l'alerte pêcheuse. Elle revint vers eux.

Voilà pourquoi, cet après-midi d'été, Siska pose dans l'atelier de Frantz Krul. Trois chevalets se dressent devant elle, au milieu du local encombré de pots, de pinceaux, de toiles, de panneaux — avec des pipes laissées çà et là sur des tablettes et vomissant leurs cendres, et des fioles d'huile éclairées d'un rai de soleil.

De temps en temps elle dit :

— Je suis fatiguée.

Elle descend de la cuve, se promène dans la salle, sans prendre soin de remettre un vêtement.

Krul, au passage, la caresse légèrement aux seins, à la fesse.

— A bas les mains ! dit-elle rieuse.

Elle examine les ébauches, se penche dessus, heureuse de faire sentir aux hommes sa nuque, parfumée de benjoin.

— En pose ! s'exclame le maître.

Complaisante elle regagne le socle où elle redresse sa statue, en chair.

Frantz Krul, la figure joyeuse barrée d'unemoustache brune aux crocs relevés, le teint haut en couleur, de gros yeux rieurs roulant sous son front, où tombent négligemment quelques mèches de cheveux, le nez busqué, sensuel comme celui d'un satyre, la bouche en arc, gourmande et goguenarde — bouche d'homme qui aime la vie en fête, la matérialité triomphante — Frantz Krul, les épaules carrées, le torse large, manie avec agilité le pinceau devant une grande toile. Siska y jaillit en une tapageuse splendeur de soleil et de sang ; sa nudité triomphe, plus claire qu'elle ne l'est en réalité, avec plus de blondeur dans ses chairs, et des roses écrasées, dirait-on, sous les bras, sous les narines, à l'aîne, aux coins des yeux, et à la pointe des seins.

Les deux autres peintressuivent les mouvements du maître, étudient sa façon d'éveiller des sonorités

sur une toile. Ce sont Jacob Artz et Pieter van Ostervelde. Chaque jour Krul les émerveille par la franchise de l'exécution, la verve primesautière et les savoureux accords des couleurs. Aussi le maître a le verbe impérieux. Il n'admet réplique, ni contradiction. Ses procédés sont les meilleurs, sa méthode l'emporte sur toutes. Il existe au monde une seule peinture : la sienne, et il n'échangerait sa palette pour la couronne du roi de France. Dans les tavernes il péroré le plus fort et boit le plus sec.

En travaillant il s'excite :

— Voilà un blanc plus riche que Crésus!... Une harmonie à faire pâlir Rubens!... En voilà, des lumières, tenez, tenez, tenez : une fête!... Ah! Siska, je te recrée, je te donne une seconde vie, au bout de laquelle tu n'auras pas le nez rongé par les vers!

Tout à coup on frappa à la porte de l'atelier.

— Entrez! cria Krul.

Un drille aussi haut qu'une perche à houblon, et d'une maigreur de chien de chasse, entra. Il avança un long nez comique, légèrement piqué de rougeurs, et des yeux au regard pointu; sa barbe était rase, sa peau coriace et ridée; sa bouche, de travers dans une physionomie de fantoche, semblait avoir été déplacée par un coup de poing. Il montra en riant de longs chicots jaunes, et avait si peu de ventre et de hanches qu'on eût dit que ses chausses allaient glisser sur ses grands pieds.

Il salua en habitué d'un geste de la main, gardant sur l'oreille son feutre orné d'un ruban gris-

seux retenant une pipe. Sa prunelle fut traversée d'un éclair quand il vit Siska.

— Ah! Dirk! s'exclama Krul.

— Il est l'heure! fit Dirk.

Et il esquissa le geste d'un buveur vidant un pot.

— Déjà! répondit Krul.

— Oui, déjà! reprit Dirk. Eh! La vie est rapide. Un jour? Un clin d'œil du temps. Tout passe vite. Il me semble parfois que je traverse le monde en chevauchant un boulet de canon!

— Toujours philosophique! dit Krul en riant.

Il jeta sur sa toile quelques notes vives et rapides, déposa ses pinceaux, sa palette.

— Rhabillez-vous, belle! dit-il à Siska.

— C'est dommage qu'elle doive changer de parure! fit observer Dirk.

— Allons, tais-toi! cria Siska.

— Ah! continua le drôle, en mettant la main sur son cœur, que je ne suis-je, belle Léda, le cygne qui ouvre tes jambes avec ses ailes et ses pattes, qui fourre son bec jaune entre tes lèvres, et se pâme dans ton giron!

— Un cygne! Tu es noir comme Satan!

— Ah! si j'étais Satan, je me transformerais pour toi en un oiseau superbe, à mille queues!

Un mouvement s'opérait dans l'atelier. Les élèves nettoyaient leurs brosses. Krul alluma une pipe, lança de grosses bouffées. Siska remit ses vêtements : n'ayant pas de miroir, elle se pencha

pour rajuster ses frisons au-dessus d'une cuve pleine d'eau. Le contentement du travail fini déliait les langues. La chaude bonté du soleil engageait fort à la joie; Krul racontait qu'il attendait un nouvel élève de Dordrecht; la compagnie s'en fut vers un cabaret situé sur la route.

Haarlem plongeait, là-bas, dans un bain d'air pur qui la rendait brillante comme si elle avait été au fond d'un diamant. La tourelle et l'immense toit haussé sur des ogives, de la vaste église s'élevaient au-dessus des pignons. Dans les campagnes, de nombreux arbres bordaient les prairies, où des femmes en cornette et jaquette blanches étalaient du linge sur l'herbe.

Le cabaret juché sur un tertre gazonné dominait le pays. Au bas des rustres faisaient, sur un coin de terrain soigneusement aplani, rouler des boules. A tour de rôle ils s'accroupissaient pour mesurer la distance qui les séparait du but, puis, les jambes pliées, — ce qui met les fesses de certains courtauds à ras de terre — ils lançaient leur projectile d'un geste sûr : ils le suivaient avec ce balancé des hanches qui semble commander une direction juste aux palets. Parfois ils se tapaient les cuisses en signe de plaisir. Ceux qui attendaient leur tour buvaient de la bière, un béret déteint enfoncé sur la nuque. Quand la patronne du cabaret leur apportait de nouveaux cruchons, ils la pinçaient à la taille.

Les compagnons de l'atelier s'installèrent sous une tonnelle devant la façade.

Dirk, galant, épousseta le banc avec sa manche :
— Voilà une place pour les rondeurs qui brillaient tantôt sans nuage, douces comme une lune de velours blanc!

— Paillard! dit la fille.

Elle s'assit. L'endroit était délicieux! Le chèvrefeuille palissait les lattis et ouvrait ses fleurs en petits calices chamois et rosés. Des pigeons roucoulaient au bord du toit de chaume, mordoré par les mousses, et la cheminée de briques rouges fumait doucement. Un pinson chantait en une cage pendue près de la porte; à côté de la petite lucarne du grenier deux ruches reposaient sur un soutien en chêne vermoulu: aussi les abeilles venaient-elles s'engouffrer dans une corolle, bourdonnant autour de la maison, dont elles semblaient les bijoux ailés.

La patronne servit à boire aux cinq personnages. Ils trinquèrent :

— A tes amours! dit Krul en regardant Siska.

— A ta femme! répliqua-t-elle.

Le peintre fit la grimace. Il vida lentement la grande chope, à lui réservée. A mesure qu'il engouffrait le liquide, il regardait à travers le fond du verre le paysage qui selevait, en miniature claire, derrière le petit fleuve de bière blonde. Puis il poussa un soupir de satisfaction. On parla de peinture, d'Amsterdam; la fille risqua quelques histoires sur les relations d'une sienne amie et d'un

vieil armateur, dont les amours exigeaient des préparations pimentées. Frantz Krul riait largement, avec des pattes d'oie aux coins de ses yeux. C'est que Siska contait joliment; son œil vif pétillait, sa main preste, aux bagues brillantes, accompagnait ses dires de gestes aisés : on se demandait si elle n'était pas l'héroïne délurée de ces galantes aventures ! Elle dégrafa le haut de son corsage, et le soleil s'insinuant entre les feuilles glissa sur sa gorge des baisers — qu'il paya à la courtisane en écus de lumière semés sur sa jupe de soie verte et son corsage de velours grenat.

Les deux élèves de Frantz Krul souriaient quand riait le maître; Dirk avait l'air d'un satyre prêt à violer une bacchante; d'un mouvement machinal, il tirait son chapeau tantôt sur l'une de ses oreilles, tantôt sur l'autre.

— A boire ! cria-t-il, comme s'il eût voulu éteindre en son cœur l'incendie qu'y allumait Siska.

Mais la journée s'avança. Le ronflement des boules se renouvelait sans cesse. Un peu d'ombre s'allongea sur le chaume.

Tout à coup un jeune homme se présenta à la table des buveurs. C'était un grand garçon blond, à l'œil bleu, tendre et humide. De longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules; il ôta son chapeau qu'il tourna timidement dans ses doigts en murmurant :

— Monsieur Frantz Krul ?

Il avait l'air d'un paysan distingué et digne,

il portait un pourpoint brun et une culotte en drap d'Écosse, des bas de laine et des souliers bien cloutés. Sa physionomie était franche, honnête. Son front, noblement modelé, indemne de rides, rappelait la pureté des aurores par les matins sans nuage. Une fine moustache naissante mettait des reflets de soie au bord de ses lèvres. Il paraissait vigoureux et sain. L'aspect de la société le fit rougir.

Krul le toisa.

— C'est moi, jeune homme ! répondit-il.

— Je suis Kobus Barent.

— Ah ! s'écria Krul. Le nouvel élève ! Asseyez-vous, garçon ! Asseyez-vous ! Voilà madame Siska ! Deux élèves... mon ami Dirk ! Une chopine en plus ! Et tu as bien voyagé ?

Le maître, soudain familier, examina du coin de l'œil son disciple d'une façon protectrice et experte en l'art de découvrir le caractère des gens.

— Oui, pas mal, merci, dit Kobus. J'ai remonté la Meuse et le Rhin, et trouvé à Leyde une voiture qui m'a conduit ici. Les bateliers furent bons pour moi. Je les connaissais depuis longtemps !

— C'est la première fois que vous voyagez, Monsieur ? demanda Siska.

— La première fois, dit Kobus ; c'est-à-dire que j'ai été deux fois à Leyde avec mon père.

— Vous ne connaissez pas Amsterdam ?

— Pas du tout, Madame !

— Il faut y venir ! s'écria la fille.

— Un jour, oui, peut-être, bégaya Kobus.

Les autres rirent.

— Elle va t'enlever, mon garçon! dit Krul.

— Et puis? répondit Siska, mettant les poings sur les hanches. Il ne t'appartient pas, Krul?

— C'est mon élève!

— On voit bien qu'il n'est pas ton maître! Il a la figure plus jeune que la tienne!

— Avale le compliment! cria Dirk.

La patronne apporta une grande chope, débordante d'écume.

— Allons! dit Krul en élevant la sienne à hauteur de l'œil, à ta bienvenue, mon ami!

Tous trinquèrent. Et Siska parut choquer avec plaisir sa pinte contre celle de Kobus, dont elle ne cessa de contempler la mine fraîche. De son côté le jeune homme remarqua la beauté de l'étrange fille, l'expressive ardeur de son masque mobile et ses boucles d'oreilles d'argent massif, très grandes : des sujets mythologiques et badins y étaient gravés. Il n'osa l'admirer qu'à la dérobée, mais la finaude sentit qu'un cœur parfumé comme l'aubépine lui était conquis.

— As-tu les deux tonnelets de harengs que m'a promis ton père? demanda brusquement Krul.

— Oui, dit Kobus. Ils sont, à un quart d'heure d'ici, à l'auberge où je me suis arrêté.

— Ah! qu'on aille en chercher un! cria Krul. Nous l'entamerons. Et cela nous mettra en verve pour boire et causer. Pas vrai, belle Siska?

— Il faut que je parte ! Merci ! cria la rusée, qui prévoyait une saoulerie.

— Déjà ! Déjà ! Voyons !

— Oui, déjà ! Tant pis ! dit-elle en se levant avec un geste d'indifférence.

— Tu es attendue ? demanda Krul ironique.

— Peut-être !

Rajustée à la hâte, elle distribua des poignées de mains ; elle serra les doigts de Kobus et l'enveloppa de son regard à la fois mouillé et fulgurant.

Kobus la regarda partir avec regret. Elle troussa la jupe de façon à montrer ses pieds, blottis en de petits souliers de cuir jaune, à boucles. Se dandinant un peu, elle balançait sa croupe voluptueusement.

— La luronne, observa Dirk, on ne sait jamais, quand elle vous parle, à qui elle aura affaire une heure après !

Cette réflexion crispa Kobus. Le ricanement de Dirk lui déplut ; il prit en horreur cette figure où des grimaces de singe achevaient des hoquets d'ivrogne.

— Bast ! Nous serons entre nous, plus à l'aise ! dit peu galamment Krul.

A l'invitation de son maître, Kobus alla avec Van Ostervelde chercher le baril de harengs. Ils le rapportèrent. On l'ouvrit. Les poissons étaient soigneusement encaqués entre les planchettes du tonnelet. Une odeur de bois brûlé, de sel et d'eau de mer s'en exhala.

La patronne du cabaret servit du pain. Krul tira un couteau de sa poche et sur le bois même de la table coupa en tranches un hareng, dont il jeta la tête au chien de l'aubergiste.

— Savoureux ! s'exclama-t-il. C'est comme si on mangeait le cœur d'Amphitrite ! Ah ! le hareng, Kobus Barent, c'est la richesse de la Hollande ! Tiens ! Ses écailles, c'est de l'or ! Ah ! le bijou, que les marins des Compagnies ne trouveront ni aux Indes, ni en Chine ! Vois son éclat, Kobus Barent ! Il est fin, énergique et mystérieux ! C'est lui qui illumine cette mer, dont le hareng forme l'être le plus fécond ! Ce poisson est la vigueur et la vie condensées ! Quand on court les filles, Kobus Barent, son lait divin vous garde plus dur que le bois ! Aussi est-ce à leur gloire que les stathouders font accompagner les barques innombrables qui partent à sa pêche, par vingt navires de guerre ! A ce moment Amsterdam prie pour les coups de filet, on tire le canon et les cloches résonnent ! D'ailleurs le proverbe ne dit-il pas qu'Amsterdam a été bâtie sur l'épine dorsal d'un hareng ? Durant ton apprentissage de trois ans, il faut que ton père, ainsi qu'il est convenu, me baille chaque mois pareil tonnelet ! Quant à toi, Kobus, tu travailleras pour moi. Nous verrons bien si tu as du tempérament ! Je l'espère ! Corbleu, à ton âge, je bondissais au-dessus des ravins et je rossais à la fois trois Anglais ou dix Espagnols !

Levant le coude après chaque période, Krul

fanfaronna jusqu'à ce que le soleil menaçât d'éteindre l'ardeur de son orbe au fond du lac de Haarlem. Il avait avalé cinq harengs et bu tant de bière qu'il n'était plus d'aplomb sur ses jambes. Les trois élèves l'écoutaient sans rien dire, mais Dirk ne cessait de lancer des clins d'yeux, ponctuant de leur sournoise moquerie les vantardises de son ami.

Krul frappa sur l'épaule de Kobus.

— A demain matin ! A l'ouvrage !

— C'est entendu ! répondit Kobus, étonné de l'état où il voyait ce maître, dont la Hollande parlait avec vénération.

Krul s'en alla au bras de Dirk vers un autre cabaret, s'arrêtant pour inonder un saule d'un jet liquide et jaune.

Le jeune homme se dirigea lentement du côté de l'hôtellerie, songeant à sa vie nouvelle.

Autour de lui les prés, d'un vert doux et grisâtre, jaunissaient aux rayons obliques du couchant. Par-dessus les cimes d'un bois apparurent les ailes aux tons d'argile d'un moulin, pareilles aux antennes d'un immense hanneton. Puis se découvrit un canal, dont se devinait la ligne droite grâce aux digues et à une voile blanche, qui semblait glisser sur les champs : avec une lenteur de cygne elle passa devant les tours d'un vieux castel à créneaux, entouré d'ormes. Au loin s'éparpillaient des masures, et des vaches qui portaient sur leurs croupes bronzées un peu de la clarté du soir.

Déjà la lune montait à l'horizon. Des grenouilles se prirent à coasser en un marais. Là-bas quelques lumières piquèrent la ville de Haarlem. — Et l'auberge de Kobus se montra bientôt au bout d'une avenue de hêtres, flanquée d'écuries, d'étables, de carrosses, de voitures, qu'elle couvait maternellement sous l'aile de ses grands toits. Des chiens aboyaient dans la cour : on y entendait un bruit de seaux remués et d'eau jetée sur les dalles.

II

Ce soir-là Kobus ne dormit guère.

Les mœurs des artistes l'étonnaient. C'était donc un pilier de taverne, ce Krul dont il avait entendu vanter la peinture ! C'était devant une table de cabaret, aux sons du jeu de boules, à la musique des pots entrechoqués, que les principes du dessin s'enseignaient ! Kobus avait songé à des assemblées où le professeur eût avec cérémonie dévoilé l'art de peindre. Aussi les manières joviales et débraillées de Krul l'ahurirent.

— Est-ce possible ? se dit-il. Je croyais Krul empli de majesté. Mais en cette compagnie il m'a semblé que j'étais près de Dordrecht dans le bouge où vont les filles perdues ! Oui, là-bas, quand les fenêtres étaient ouvertes, j'ai entendu des garces rire comme a ri Siska ! Elle est pourtant bien belle ! Jamais je n'ai vu de femme plus belle ! Quand elle vous regarde, on sent remuer tout son sang. Et Krul se saoule tous les jours, alors ! Les deux élèves étaient ivres aussi, au moment des adieux !

Quant à Dirk, il ressemble à l'éclusier de Dordrecht, qui a tué sa femme!

Le jeune Barent ne fut cependant trop mari. Son caractère s'accommodait facilement de toute chose, et l'existence n'avait pu jusque-là compliquer sa simplicité naturelle.

Il était entendu que Kobus logerait dans une auberge à proximité de l'atelier. La pension coûtait vingt-cinq florins par mois. Le père Barent devait envoyer chaque trimestre quatre tonnelets de harengs et quinze florins au maître de son fils. Moyennant cette redevance, le grand artiste apprenait l'art de peindre à Kobus; celui-ci s'engageait à travailler pendant trois années pour Krul, et à lui laisser toutes ses études.

Le lendemain de son arrivée à Haarlem, Kobus se présenta vers neuf heures du matin à l'atelier du maître et fut reçu par une femme sèche et mal peignée. Elle avait les épaules osseuses, les hanches indécises. Ses yeux brillèrent comme des flammes de chandelle; ses lèvres épaisses et violacées esquissèrent un sourire méchant entre ses joues, tirées sur des pommettes rouillées.

— Qui êtes-vous? dit-elle d'un ton bourru à l'arrivant.

— Kobus Barent.

— Ah! c'est vous le nouveau sac à vin! Vous

avez enivré Krul hier soir ! Il n'y avait pas assez d'ivrognes dans l'atelier !

Puis regardant la figure de Kobus abasourdi, la mégère se ravisa. Certes ce n'était pas ce naïf puceau qui avait retenu son mari au cabaret jusqu'à minuit ! D'un ton radouci elle ajouta :

— Krul n'est pas encore levé, après une pareille saoulerie. Mais je vais le tirer de sa pailasse. Entrez, Monsieur !

Kobus pénétra dans le corridor ; puis la dame ouvrit une porte :

— L'atelier !... Attendez mon mari !

Le jeune homme se trouva dans une grande salle.

D'un coup d'œil il inspecta les murailles, où étaient pendues des palettes bariolées, une guitare aux cordes cassées, quelques bannières poussiéreuses et des études : une esquisse à la sépia, d'après la maigre noiraude, avec sa chemise relevée jusqu'au nombril et ses charmes chaudement brunis d'ombre ; un croquis d'enfant roulé hors son berceau, les fesses à l'air, avec un bout de chemise embrené battant son cul de chérubin ; une vue de Haarlem, par un temps de pluie. En un coin le vieil escalier de bois, rustiquement soutenu par une poutre à laquelle il s'accolait en colimaçon, conduisait à la porte du grenier, mal fixée sur ses gonds. Dans la soupente une table basse supportait des monceaux de couleurs vertes, jaunes, rouges, bleues, à côté de mortiers. Quelques che-

valets étaient tournés vers le mur. Puis c'étaient des escabeaux, des chaises de paille, trois plâtres enfumés, des fioles.

Kobus attendit près d'une heure. Dans une chambre proche, la voix rauque du maître sacrait et mêlait des jurons aux récriminations de fifre aigre que modulait sa femme. A un moment la querelle s'exaspéra. Un pot vola en éclats.

— Carogne! Putain! hurla Krul. Viens que je te casse le gaufrier sur la carcasse! Dinde étique! Rasoir d'Espagne!

Kobus était abasourdi par la manière dont se révélait à lui le grand artiste de Haarlem. Gêné il n'osait faire un pas, regardait avec convoitise le ciel bleu et les hirondelles libres qui passaient devant la fenêtre. Dans quel enfer tombait-il? Il songea un instant à fuir.

Mais Krul apparut souriant, l'œil injecté de sang, un léger pli au front.

— Bonjour, jeune homme! Eh bien? Morphée a-t-il été bon pour vous cette nuit? Pour moi, nullement! Ce bougre de Dirk m'a fait boire jusqu'au matin! J'en ai la tête serrée. C'est stupide! Enfin! Voyons vos essais, ajouta-t-il, en prenant le portefeuille que Kobus avait apporté sous le bras.

Il l'ouvrit; l'élève l'aida d'une main tremblante.

Krul tomba d'abord sur les compositions exécutées avec Jan Ketham. Il fronça le sourcil.

— Qu'est-ce cela?

Kobus expliqua le sens symbolique de la calligraphie, parla, un peu embarrassé, de Ketham.

— Ton Ketham est un cochon, hurla Krul, et ce n'est pas parce qu'un cochon porte une plume qu'il doit se croire un cygne ! Tu ne t'inquiéteras plus de cet animal, entends-tu ! Les calligraphes sont de prétentieux ignares, de vaniteux imbéciles ! La couleur ? chose morte pour eux ! Tiens, ils me font vomir !

Krul pris davantage ce que Kobus avait dessiné d'après nature.

— C'est naïf, dit-il. Tu vois bien les choses. Il y aura moyen de faire un bon peintre de toi.

Il tapa, ce disant, sur l'épaule du jeune homme. Puis il alla vers un des chevalets, le retourna avec orgueil :

— Voilà ce qu'il faut faire !

C'était l'étude d'après Siska nue. Kobus fut ébloui. La beauté étrange de la femme entrevue la veille resplendissait sans voile : l'enfant rougit comme si réellement la courtisane se fût offerte en sa lascive beauté.

Krul fut flatté de l'effet produit par son œuvre.

— Eh bien ? dit-il en riant. Qu'en dis-tu ? En voilà, de la peinture, de la vraie peinture ! Vois comme c'est emporté ! Sans truc, sans lâcheté, sans faiblesse ! La vie, mon ami, la vie ! Cette poitrine palpite, cette bouche sourit, ces yeux sont humides, cette peau, c'est bien sur des os qu'elle est tendue,

la chair frémit dessous ! Mais il faut être Krul pour manier ainsi la brosse !

Jugeant que son élève avait suffisamment admiré sa chaude ribote de tons, Krul retourna la toile, et se dirigeant vers la table, sous l'escalier, il dit :

— Commence par apprendre à broyer les couleurs. Tiens, mets ce tablier !

Il tendit une toile grise, balafrée de souillures multicolores, qu'il noua à la ceinture de Kobus.

Alors Krul montra à son nouvel élève comment il faut, sur une longue pierre d'un grain serré, mouillée d'huile de pavot pour les couleurs claires et d'huile de lin pour les couleurs foncées, former de petites pyramides en poudres impalpables faites avec des craies pulvérisées, des calcinations d'ivoire ou de vigne, des extraits de cuivre. A l'aide d'un couteau à palette on étend ensuite la poudre sur la pierre, en la mouillant à nouveau, mais sans qu'elle devienne liquide, car elle doit former toujours une pâte épaisse. Cette opération accomplie, on broie le produit étalé avec une lourde molette, promenée par un mouvement circulaire sur la pierre ; on fourre la couleur ainsi préparée en de petites vessies.

Le jeune villageois se mit à la besogne. Un peu attristé par l'accueil étrange qu'on lui avait fait, il songea à son père, à Lisbeth ; les verts et les bruns écrasés lui rappelèrent les flibots qui passent sur la Meuse : un moment il ouït le tic-tac du moulin. Il roulait la molette avec hésitation, dans la crainte de mal faire. Cependant ce premier travail exécuté

pour un peintre renommé lui causa une fierté intérieure.

— Allons ! triture plus carrément ! cria Krul qui l'avait abandonné pour examiner les études pendues à la muraille ; se parlant à lui-même, il s'exclama, devant l'esquisse entamée d'après sa femme :

— Oui ! Pour le tableau du marchand Cupérus, c'est assez bon !

Tandis qu'il réfléchissait ainsi à haute voix, un petit homme entra sans frapper. Il était mal planté sur des jambes courtes et torses, mais ses yeux pétillaient de malice : son nez rougissait dans l'ombre d'une tignasse rousse et d'un chapeau luisant de crasse.

— Ah ! te voilà ! Coureur de bordels ! cria Krul. Il y a huit jours que je t'attends !

— Huit jours ? interrompit le bonhomme.

— Huit jours ! hurla Krul, abandonnant l'examen de ses toiles. Et j'ai des commandes urgentes pour des seigneurs anglais ! Tu m'entends, pourriture ! Tu es resté dans les bouges une semaine !

— C'est bien mon droit ! répondit l'autre. Je n'ai pas, moi, d'épouse légitime !

— Tu n'en auras jamais ! Quelle femme honnête poserait le nez sur l'oreiller où tu souffles ton haleine d'ivrogne ! Puis tu oublies que tu me dois ton travail ! Tu m'as signé un contrat, coquin ! Si tes instincts te font courir encore dans les jambes des ribaudes, je t'attacherai une chaîne au cou !

— Aïe! Aïe! Aïe! répondit l'autre d'un air moqueur.

— Si tu reviens ici, continua Krul, c'est que tu as le gousset vide et qu'il te reste juste assez de dignité pour ne pas mendier!

— C'est vrai, dit l'autre.

Il ôta son chapeau, le jeta dans un coin : il portait un emplâtre au sommet de la tête.

— Qu'as-tu là? demanda Krul.

— Ça? Une blessure. J'ai reçu un pot à la volée, au cabaret de la *Queue de Porc*.

— Tu te feras assommer! Mais crois bien que je n'irai pas réclamer ta charogne pour l'enfouir en terre bénite!

— Je m'en moque! dit l'autre.

Kobus apprit plus tard que ce loustic, appelé Joris Maan, d'origine anversoise, était, à la suite d'aventures bizarres, arrivé un jour à Haarlem. A bout de ressources, il se rendit chez Krul, qui, né aux environs de Malines, provenait aussi de race flamande.

Voyant arriver cet intrus :

— Que veux-tu que je fasse pour toi? avait demandé le grand peintre.

— Donnez-moi, pour quelques florins, des peintures à exécuter!

Krul pouffa de rire. Mais, le gueux insistant, il lui prêta une palette, des pinceaux, une toile, un miroir :

— Fais ton portrait!

Il le laissa. Quand il revint, il fut étonné. D'une touche fine, le pouilleux fixait sa figure. Son nez brillait comme un rubis et sa tignasse s'ébouriffait, savoureusement chauffée d'un chrome radieux. L'œil comique se moquait de ceux qui contemplaient la trogne enluminée; le poil des joues mal rasées fonçait le jaune tanné de la peau.

Krul cria :

— C'est superbe!

Le jour même Joris Maan fut attaché, par contrat et pour dix ans, à l'atelier du maître de Harlem.

Il travailla, exploité surtout par madame Krul : elle lui ménageait le manger, et cousait cinq ou six pièces à ses hauts-de-chausses plutôt que de lui en acheter de nouveaux. Mais dès que trois florins sonnaient dans la poche de l'Anversois, il les faisait fondre en rasades avec des aigrefins et des sacripants, dans les tavernes.

C'est au retour d'une de ces bordées que Krul le reçut devant Kobus par des injures.

— Va chercher Pieter Slimme! finit-il par dire. Maan s'esquiva.

— Le chenapan! murmura Krul.

Il allait expectorer sa colère, quand arrivèrent Pieter van Ostervelde et Jacob Artz — les élèves attablés la veille sous la tonnelle avec Krul, Dirk et Siska. Ils firent à Kobus un salut de la main; il parut au Dordrechtis qu'Ostervelde mécontent de voir un nouveau venu lui avait lancé un regard

ironique. Fils d'un orfèvre de Delft, ce disciple bilieux de Krul cachait dans sa carcasse une méchante âme. Artz au contraire, grand Frison roux aux yeux d'émail, montrait dès l'abord une franche bonté.

— Malheureusement, avait avoué Krul, Artz manie le pinceau et la couleur comme s'il tenait une fourche chargée de fumier. Ostervelde est plus fin.

Les peintres déposèrent leurs chapeaux sur un bahut, entre les fioles et les pots ébréchés.

— Maan va revenir avec un modèle, dit le patron.

Effectivement l'Anversois rentra bientôt, suivi d'un rustre en souquenille couleur tabac.

— Avec cet homme, dit Krul à Maan, tu vas composer un tableau : *le Buveur*. Tu représenteras le personnage un verre à la main, et tu exprimeras sur sa physionomie le plaisir qu'il ressent à sentir le vin dans son gosier. Tu t'y connais !

On fit monter le pacant sur la cuve renversée où Siska avait trôné la veille. Il prit la pose requise en habitué.

— Vois-tu, dit Krul à Kobus, il faut toujours installer le modèle de façon à ce que la lumière mette en relief les parties essentielles de la physionomie d'après le sentiment qu'on veut rendre. Ici grâce au béret, le front est sombre, mais l'intérêt se concentre sur la joie des yeux et la gourmandise des lèvres. Vois !

Puis Krul sortit.

— Il est allé se rejeter sur sa paille, s'écria Joris Maan. N'ai-je pas vu ses paupières gonflées ! S'il a découvert une chope au fond de mon œil, j'ai aperçu un tonneau au fond du sien !

Ostervelde ricana du bout des lèvres.

Les trois peintres campés devant les chevalets se mirent à esquisser le manant au verre, qui, un quart d'heure après, fit des efforts pour ne pas dormir.

— Slimme ! Slimme ! s'exclama Maan. Tiens-toi droit et n'aie par l'air d'un cabillaud pas frais ! As-tu bu hier au soir comme cette outre de Krul ?

Puis il s'adressa à Kobus, effaré d'entendre parler avec irrespect du maître.

— Dites donc ! Ami ! Assez de broyage ! Krul vous a fourré à cette besogne pour se débarrasser d'une leçon ! Voilà de la couleur pour quinze jours,

Kobus ne savait que faire. Maan pointait sur lui un regard à la fois moqueur et bienveillant.

— Monsieur Kobus, le patron aura fixé les conditions d'apprentissage à votre père. Mais il n'a pas tout exprimé. Ici il faut posséder bon gosier pour boire à la *Queue de Porc* et bonne verge pour sail-lir les gouges de Haarlem, à la *Grappe de Raisins* : les avez-vous ?

Le lendemain Kobus retrouva à l'atelier le modèle qui reprit sa pose.

Krul donna à son nouvel élève un carton, du papier qu'il fixa dessus, des crayons.

— Dessine-moi ce buveur-là! dit-il.

Kobus regarda son patron d'un air interrogateur.

— Dessine ce que tu vois, continua Krul. Je ne puis t'en dire plus! Le secret de l'art est là! Nous verrons!

Kobus réunit tout son courage et s'appliqua à suivre l'ordre du maître.

— Ce n'est pas mal, fit Krul au bout de deux heures. Mais l'avant-bras est trop long! Et l'œil luit à cent coudées de l'oreille! Redresse! Puis tu entoures ces choses de lignes noires. Habitude de Jan Ketham! Y a-t-il des contours dans la nature? Regarde Joris Maan! Est-ce qu'un trait sombre borde son nez? Tout s'arrondit, tout se modèle, tout baigne dans la lumière! Tiens!

Krul familièrement prit la pierre d'Italie que maniait Kobus, rectifia, ombra, modela, accentua l'œuvre du débutant.

La même semaine, arriva une commande de tableautins: *les Cinq Sens*.

On convint que le *Buveur* commencé [servirait pour le *Goût*, et Maan chercha les autres modèles.

Un vielleur ambulante, coiffé d'un feutre sans bord, mais orné d'une plume d'autruche, fut engagé pour l'*Ouïe*. Il portait une besace sur le dos, et, tournant la manivelle de son instrument, souriait d'un air béat, les oreilles aux aguets, les narines

dilatées comme s'il eût humé les sons caducs de la musique. Un autre jour Maan usa d'un gueux rencontré au cabaret, devant une marmite bouillant à la crémaillère; le famélique flairait la purée avec ardeur.

— S'il te plaît de rester plusieurs heures ainsi penché, lui dit Maan, qui voulait peindre l'*Odorat*, tu seras régalaé durant une semaine.

Le va-nu-pieds accepta l'aubaine. Le *Toucher* fut représenté par un vieux paysan plongeant le fourneau d'une pipe dans un brasier de cuivre qu'il soulevait. Dirk prêta sa physionomie ricanante pour la *Vue*. On lui attacha une petite fraise au cou, on lui mit une calotte sur la tête. Un manteau noir fut jeté sur ses épaules; on le peignit penché sur un livre ouvert, et braquant une lunette aux verres bordés d'argent.

Joris Maan raccrochait beaucoup de modèles pittoresques. Il était familier avec les mendiants et les rôdeurs, qui devinaient en ce luron un frère de grand' route : ils le suivaient docilement.

Aux kermesses, le Flamand faisait d'amples rafles d'amitiés populacières.

— Là, disait-il à Kobus, qui s'amusait fort de ces paroles, tous les éclopés arrivent attirés par le son du tambour. Ceux qu'on accuse de ne pas avoir toute leur raison viennent se mêler à ceux qui vont laisser la leur au fond des pots. Ah! J'aime les francs buveurs, qui roulent sous la table avec des hoquets de volupté! Pourtant je préfère la

compagnie des truands, l'acoquinement avec les voleurs de poules, les béquillards, les musiciens de carrefour, les recéleurs d'épaves, les maraudeurs, les tire-laine. Ils sont plus malins que les singes, plus amoureux d'espace que les mouettes, plus poétiques que les rossignols ! Ils connaissent les étoiles et les herbes aussi bien que les bergers. J'aime leurs musiques et leurs chansons, et quand j'en rencontre, coffrés par les gens de milice, je suis navré comme lorsque je vois fourrer un pinson en cage !

Kobus travailla journellement pendant plusieurs mois. Krul lui enseigna la perspective, les principes du coloris, comment le mélange du rouge et de l'orange produit toutes les nuances de rouge orange et d'orange rouge, comment le jaune et le bleu rendent le vert. Il vantait le vrai blanc, pur, aimait les pâtes épaisses et savoureuses, les coulées fermes et grasses. Souvent il répétait que chaque chose doit être traitée selon sa nature propre, sa matière et son intérêt. Kobus écoutait cet enseignement comme il eût recueilli la parole divine : bientôt il comprit les termes techniques et connut à fond le registre des couleurs dont usait son maître.

— Ah ! Kobus ! le métier ! le métier ! le métier ! s'exclamait parfois Krul. Il faut le posséder et s'en servir comme on possède une main et comme on se sert de ses doigts. Il faut en être le maître absolu ! Et en user de façon telle que l'amateur, devant le tableau, ne pense pas plus que vous avez un mé-

tier qu'il ne songerait que vous avez une main s'il voyait une tartine par vous beurrée.

Krul estimait beaucoup Barent.

— Ce garçon est né pour être peintre, dit-il à Ostervelde, qui pâlit de rage.

Kobus s'était habitué à la vie de l'atelier. — Sous les allures débauchées de Krul, après l'ahurissement des premières semaines, il avait retrouvé l'artiste. Lorsque Krul exécutait un beau morceau de couleurs, Kobus s'enthousiasmait, vibrait de plaisir et se montrait aussi heureux que si lui-même avait accompli le miracle. Son maître lui semblait alors un extraordinaire jardinier, qui sans arbres, sans tiges, sans terre, eût créé des fleurs magiques. Krul s'aperçut de l'admiration de son disciple et peu à peu il s'attacha à lui.

De son côté Joris Maan facilitait l'apprentissage du jeune élève, dont il surveillait la besogne avec une cordiale rudesse. Puis, le dimanche et certains soirs de la semaine, il le conduisait à la *Grappe de Raisins*. Le nouveau compagnon plaisait à Barent, bien qu'il redoutât les brutalités et l'audace du gaillard. Quand ils revenaient, Maan escadait un colombier, étranglait un pigeon, une poule, avec une habileté de singe; dans les rues de Haarlem, il dépendait les enseignes.

— Sois honnête dans ton art ! Cela suffit, disait-il.

Un matin qu'ils avaient passé la nuit avec des gouges, ils virent s'avancer vers eux, sur la place de la ville, deux grands chars attelés de solides che-

vaux et remplis de bruyants drilles qui firent arrêter leurs attelages et crièrent aux peintres :

— Montez ici ! Nous allons chez Krul !

C'étaient les officiers des archers de Saint-Jacques qui se rendaient à l'atelier pour leurs portraits. La promenade fut joyeuse.

A l'arrivée on déballa les étendards roulés, saumon et citron vert, les hanaps en argent et les immenses coupes de cristal, dans lesquelles on buvait à la ronde en signe de fraternité : sur leurs flancs étaient gravés des faisceaux de flèches et la devise « l'Union fait la force ». Les officiers portaient leurs justaucorps les plus riches, leurs guipures, des dentelles légères, des soies et des velours, leurs collerettes et leurs fraises tuyautées les plus flamboyantes, et leurs écharpes orangées ou d'azur tendre. Ils redressaient les crocs de leurs moustaches, effilaient des pointes à leurs barbes.

Une nappe brodée, des plats, des brocs et des flacons, qu'ils avaient envoyés la veille, occupaient une grande table au milieu de l'atelier.

Sous la direction de Krul, ils s'installèrent autour d'elle, variant leurs attitudes de façon à former un groupe cordial et animé : ils avaient des allures demi-bourgeoises et demi-guerrières ; leurs piques, bien que suffisamment effilées et tranchantes, semblaient des armes d'apparat ; certains montraient des figures hâlés de bateliers, des physionomies satisfaites d'aubergistes, des mines austères de magistrats. Dans la pose, les uns mirent le poing sur la hanche,

cavalièrement ; d'autres levèrent les chopes, d'autres s'assirent devant un gâteau en forme de faisan : le porte-étendard se plaça derrière eux.

— Dans le fond du tableau, vous ferez par la fenêtre entrevoir la façade de notre local, avec le Saint Jacques d'or, recommanda le capitaine à Krul.

Et Kobus jusqu'à la vesprée s'émerveilla de leurs mines grasses ou énergiques et des jeux de lumière sur les rubans, les satins et les gardes des épées.

III

Au commencement d'octobre Krul dit à Kobus :

— Depuis cinq mois tu travailles sans autre plaisir que les joyusetés de Dirk et de Maan et vos excursions à la *Grappe de Raisins*, chez les gaupes. Je suis content de toi ; en témoignage d'affection je t'emmène demain à Scheveningue. Je dois y faire un portrait de grande dame.

Kobus bondit de joie et de fierté. Il lui parut qu'il grandissait tout à coup. Il lança à Ostervelde un regard victorieux.

Les artistes quittèrent l'atelier par un beau jour. Le voyage entrecoupé de haltes aux auberges fut allègre.

A La Haye Krul annonça qu'il fallait aller chez la comtesse de Ravensteen : ils s'y rendirent en voiture.

Ils traversèrent un bois vaporeux et léger dans la rouille automnale qui rongait les verdure ; parmi les taillis des pêcheurs en sabots blancs coupaient des arbres pour y tailler leurs rames.

Aux approches des dunes l'attelage s'arrêta devant un château. Ses murs plongeaient en de larges douves dont l'onde se plaquait de feuilles de nénuphars. Un pont-levis conduisait à la porte flanquée de deux colonnes et surmontée d'un fronton. Sept fenêtres s'alignaient de chaque côté de cette entrée. L'étage était dominé par un immense toit à lucarnes; deux grosses tours à poivrières accotées à l'édifice le défendaient.

Un valet s'empressa :

— Madame la comtesse se promène sur la plage.

Il enleva le bagage des voyageurs, qui se dirigèrent du côté de la mer.

Les dunes resplendirent, à peine rosées par l'automne; çà et là mourait un chardon solitaire. Tout à coup une ligne brillante barra l'horizon. Derrière les collines de sable, une plaine mouvante s'étala, verte, moirée de gris, pailletée d'argent, frangée d'écume — et un bruit sourd monta dans l'air : la mer du Nord !

L'infini soudain découvert oppressa Kobus. Au large pas un navire : le ruissellement d'un empire liquide. Parfois une brise se levait et sillonnant la mer d'un frissellis vapoureux apportait de l'embrun. Le maître et le disciple laissèrent à droite le village de Scheveningue et son clocher pointu; ils s'approchèrent des flots.

Des barques échouées sur la plage la meublaient de leurs coques brunes, que l'humidité balafrait de tons d'ébène et d'un peu de vert-de-gris.

Longeant la mer un carrosse, couvert d'un dais à frange et attelé de deux chevaux blancs, s'avancait lentement; le cocher cinglait les ruades des bêtes, les roues s'enlisaient dans l'estran.

En cet équipage se trouvait la comtesse de Ravensteen. Les artistes furent accueillis par les glapissements d'un épagneul, tirant à la portière une langue violette. Au-dessus de l'animal se pencha la tête d'une douairière aux grâces surannées. Elle était coiffée d'un bandeau de perles fines, que rehaussait de côté une mutine aigrette de plumes et de pierreries; leur éclat rendait un peu de lustre à la chevelure de la dame, dont la blondeur était fanée par un demi-siècle de frisure: tout l'art du perruquier ne parvenait plus à en dissimuler les dessous grisonnants. Profitant de la mode du temps, la vieille cachait ses rides et la sécheresse de son front sous une frange de cheveux plats. A partir des tempes ils étaient frisés et retombaient en cascades floconneuses sur les oreilles parcheminées, dont ils laissaient voir le lobe, percé d'un trou qu'élargissait le poids de trop lourds diamants.

La comtesse minauda, fermant les lèvres dans un sourire serré, afin de ne pas montrer que ses canines manquaient et qu'une dent était remplacée par de la cire jaunie. Du fard animait ses joues d'une rougeur juvénile, contrastant avec le regard où s'immobilisaient des œillades refroidies: la coquette tentait en vain de les rallumer en remplaçant l'ombre des cils absents par un léger trait au pin-

ceau. Un peu de cosmétique noircissait les sourcils.

Krul se nomma, présenta Barent. La comtesse, son carrosse ouvert, en descendit lentement, afin d'exhiber la toilette de gala qu'elle avait mise dans l'attente du portraitiste.

— La haridelle harnachée d'or ! se dit Krul, tendant la main à sa cliente.

— L'épouvantable sorcière ! pensa Kobus. Elle doit faire peur aux enfants ! A quelles fins commander son portrait quand on possède un visage aussi fripé ! A sa place j'aimerais mieux mourir que d'être aussi laide.

Mais il regarda le vêtement qui était d'une façon ancienne.

Un col double, rabattu de guipures vénitiennes, élargissait les épaules de la dame : très échancré, il retombait sur la « hongreline » de velours vert qui encadrait un corsage de satin blanc. Celui-ci était lacé d'un galon d'argent, se terminant entre les seins en déroute par une rosette étoilée d'émeraudes. Les manches, légèrement gonflées et tailladées dans toute leur longueur, laissaient entrevoir les blancheurs chaudes du satin ; elles étaient resserrées à mi-bras par le même galon qui laçait le corsage, et finissaient en entonnoir garni de guipures semblables à celles du col. Cette ruine illuminée de couleurs et de bijoux se dressa devant la mer puissante et nue.

La comtesse et le portraitiste échangèrent des politesses ; ils parlèrent de la fameuse baleine échouée,

le 21 janvier 1617, entre Scheveningue et Katwyck. Krul regardait le bras encore rond de la vieille dame : il se réjouissait du parti qu'il pourrait tirer de cette dernière beauté, survivant à tant de décrépitude : il en ferait à l'avant-plan le reposoir des yeux obligés de s'arrêter sur une dépouille replâtrée !

Kobus suivait, le long des vagues qui se levaient, transparentes et jaunes, puis s'écroulaient en grands éventails sur le sable.

Mais Krul l'ayant appelé, il monta avec la dame et son maître dans le carrosse, dont l'intérieur fleuraient le musc, et qui se dirigea vers le château. D'emblée la comtesse s'intéressa à Kobus. Quand elle sut de quel village était le jeune homme, elle s'exclama : sa filleule habitait aux environs ! Fille du baillif, elle s'appelait Gésina De Blaer. A son prochain retour Kobus devait présenter au baillif et à la fillette les compliments de la comtesse.

Au soir, comme les deux peintres soupaient en tête à tête, d'œufs soufflés au sucre et de faisans bourrés d'abricots — le maître, rendu expansif par une bouteille de vin d'Auxerre, déclara devant les grands chandeliers d'argent posés sur la nappe :

— Mon cher Kobus, c'est l'embaumeur qu'il eût fallu appeler ici. Vrai ! Dès que je touche la main de cette momie, je sens le froid du tombeau : elle tient sa bouche close pour ne pas laisser tomber ses dents et son âme. Pourtant avec cette physionomie, derrière laquelle on entend la mort aiguïser sa faux,

elle prétend que pour une poignée d'écus je pose sur son visage anguleux une ardeur de pucelle ! Il faut qu'à force de trucs je réveille une fraîcheur dans les plis de cette figure ! Ah ! Kobus ! Extraire encore une goutte de beauté à ce vieux citron ! Cela me tenterait de la peindre telle qu'elle est à travers son masque de folie peinturluré de fard ! Oui ! Je montrerais combien la nature se venge de ces fêtées de la vie qui violent ses droits par mille artifices : quand sonne l'heure des décrépitudes d'un coup elle effondre ! Car les rides, c'est une épitaphe, mon cher Kobus, gravée par la griffe du diable en tête de ce vieux temple de l'orgueil ! Oui, je la peindrais ainsi ! Mais il faut vivre, Kobus, remplir la marmite ! Et la fée, bien que décrépète, possède une baguette d'or : elle me la fourre dans l'œil, et je la vois plus jeune de vingt ans ! Quel métier ! Ces nobles nous prennent pour des tailleurs, des coiffeurs, des vendeurs de pommades ! Et si je t'ai emmené, Kô, c'est pour te le montrer et t'éduquer à ce sujet !

Le lendemain Kobus assista à la séance de pose : très intimidé il se réfugia dans l'encoignure d'une fenêtre.

— Vous voyez, Monsieur, dit la comtesse de Ravensteen à Krul, je me montre telle que je suis, aimable et jeune, afin que vous puissiez saisir mon véritable caractère et que chacun me reconnaisse d'emblée !

Sur la grande toile la comtesse était déjà des-

sinée à traits bruns, avec sa toilette chamarrée et les bouffissures de ses cheveux. Krul réservait une place dans le haut du tableau pour les armoiries.

Le visage se coloria : le maître fit à la noble dame l'œil plus vif, la bouche plus rose, le cou moins coriace. Il empâta les rides, rendit dodues les sécheresses. De temps en temps, solennelle, la patriecienne s'approchait et critiquait d'un air pincé.

Sous prétexte d'une épingle à repiquer, elle fit venir sa chambrière, une belle rousse, à gorge ronde, qui entra en coup de soleil et fit rougir Kobus.

D'une mine significative sa maîtresse lui insinua l'ordre de la trouver vieillie.

— Si Madame mettait trois rangs de perles à son cou ? hasarda la domestique.

La fine mouche voyait tout de suite le mal, et y trouvait remède : plus il y aurait de bijoux, moins on apercevrait de comtesse, et mieux cela vaudrait.

Krul se consola du spectacle de l'aigre douairière avec la jolie servante, qui le régalaît par la rubescente splendeur de ses boucles, et lui accorda quelques privautés. Bavarde, elle dénigrait la châtelaine, dont elle trahit les secrets de la toilette.

— Si elle ne se faisait teindre le poil que sur la tête ! insinua-t-elle avec une malice grivoise.

Krul pouffa de rire.

— Grand Dieu ! pour qui ? s'exclama-t-il. Ce vieux fagot se frotte encore au feu ?

— Eh ! répondit la camériste. Si vous la voyiez parader devant le chevalier de Lysvert !

— Il a cent ans ? demanda Krul.

— Il n'en a pas trente !

— Il aime le faisandé !

— Oh ! Madame la comtesse est riche, répliqua la roussotte, et le chevalier qui joue a besoin de beaucoup d'écus.

— Oui, dit Krul, des rouleaux d'or, cela vaut bien une messe dans les pires chapelles !

— La jolie fille ! continua-t-il, en prenant la servante par la taille. Vois, Kobus ! Ah ! pétrir un peu de cette ravissante chair sur ma palette déshonorée par le vieux restant d'ambassade !

Bonus appelait ainsi son modèle depuis qu'il avait appris les qualités de feu le comte, envoyé jadis diplomatiquement au Louvre.

— Pour peindre les rousses, continua-t-il, il faut broyer à la fois des opales et des nacres, y mêler de l'azur, et délayer le tout dans le sang des roses ! Cela tient plus de la fleur que de la chair ! Avec leur toison en feu, elles nous brûlent l'âme !

Kobus eût volontiers dérobé quelque baiser à la camériste, mais il n'osa, à cause du maître, qui, s'étant réservé les faveurs de la fillette, n'eût pas admis de rivalité. Le jeune homme avait d'abord été très gêné dans le château aux lambris somptueux. Il glissait sur les parquets cirés, n'osait parler aux domestiques, craignait aux repas de tacher les nappes.

— Allons, Kobus, dégourdis-toi ! dit Krul.

L'adolescent s'enhardit peu à peu. En dehors des

séances où il préparait les pinceaux et les couleurs, il examina les meubles du castel, les belles lampes d'argent, les tableaux où figurent des ancêtres, et les tapisseries. L'une d'elles tissée à Audenaerde représentait une chasse dans la forêt de Soignes : un fauconnier au pourpoint rouge se détachait sur les frondaisons des allées d'une façon à la fois douce et forte, qui charma Kobus. Il revint souvent se placer devant le muraille où cette scène s'étalait.

Un jour mystérieusement la comtesse s'absenta dès le matin : le carrosse la conduisit à La Haye. La camériste libre posa.

— Mais je veux que monsieur Kobus reste dans la chambre, dit-elle. Je suis honnête, moi !

Elle ne dévoila qu'un coin de sa gorge.

Bonus enleva lestement une esquisse. La femme riait comme si chaque coup de pinceau l'eût chatouillée. Devant cette plantureuse gaillarde, Kobus songea à Lisbeth dont l'ombre blonde pâlit au loin derrière les moulins : elle lui fit l'effet d'une brebis maigre. Cependant, malgré la royauté de ses cheveux, l'ardeur dorée de son visage, ses yeux qui semblaient quêter des aumônes d'amour, et sa bouche épanouie dans une rubiconde gaîté, la chambrière devint assez vulgaire, avec ses mains rouges, dès que Kobus, abandonnant Lisbeth, reporta sa pensée vers la brune Siska, jadis entrevue sous la tonnelle : il ne pouvait oublier les regards câlins de la courtisane qui l'avaient fait vibrer comme un archet frottant les cordes d'un violoncelle.

Frantz Krul ayant posé la dernière touche s'écria :

— Voilà ! J'emporte sur cette toile les roses que tu m'as refusées ! C'est un certificat de vieillesse, ça, ma fille ! Il y a vingt ans je les aurais cueillies autrement !

La roussotte contente se pencha sur la toile comme au-dessus d'un miroir.

Le lendemain la comtesse entra radieuse dans la salle où l'attendait Krul. En se mettant en pose, elle affecta, avec le trouble qui sied à la jeunesse, de rentrer précipitamment quelque chose dans son corsage, sous l'étoile d'émeraude ; en réalité elle voulait que le peintre entrevît la corne d'un billet doux.

— Monsieur Krul, dit-elle, hâtez-vous ! Le chevalier de Lysvert va venir bientôt me rendre visite. Ce gentilhomme, très savant en toutes choses, aime les peintres et fréquente les artistes d'Amsterdam. Son jugement me sera précieux.

Krul se mit à l'ouvrage et tira bon parti de ce regain d'amour qui faisait briller les œillades de la dame.

Le peintre resta onze jours au château.

Quand le tableau fut terminé, la comtesse fit retenir par son intendant quelques écus sur le prix convenu sous prétexte que le portrait n'était pas d'une ressemblance parfaite.

Aussi, dès qu'il fut en route pour La Haye, Krul se mit à jurer :

— J'espère qu'à coups de fourché Satan défoncera bientôt son cul fripé ! La rapace ! Que les diables la violent avec des phallus de corne recourbés en becs d'aigle, comme en a peint le vieux Martin de Vos ! Elle possède la richesse de Crésus, Kô, cette coquine à cabochons ! Mais, je te le répète, elle ne fait aucune différence entre nos travaux et ceux du perruquier !

Haarlem fut rapidement regagné. Il était soir quand Krul et Kobus frappèrent à la porte de l'atelier. La femme du maître ouvrit, mécontente : bientôt elle fut réjouie par une poignée de pièces d'or que lui remit son mari.

— Joris Maan a-t-il terminé ses tableaux des *Cinq Sens* ? demanda Krul.

— Joris ? Depuis huit jours il court les cabarets. Il est en ce moment à la *Queue de Porc*.

— L'animal ! s'écria Krul. Je vais lui tirer les oreilles.

— Demain matin ! implora la femme.

— Non ! ce soir même ! s'écria Krul fuyant, une partie des écus de la comtesse serrés dans sa poche. Viens, Kobus !

Kobus l'accompagna ; quand ils arrivèrent au cabaret de la *Queue de Porc*, celui-ci retentissait du bruit d'une forte dispute. Trois manants avaient été malmenés par deux barons de grand'route, échappés d'on ne savait quel corps de garde et qui se distinguaient par un fort accent allemand. Les rustres s'étaient laissé intimider par ces aventuriers, qui

traînaient à leur cuisse des rapières à garde de fer. Mais comme les soudards menaçaient de tirer l'épée et de larder les paysans de coups de pointes, Joris Maan, qui buvait silencieusement en un coin de la taverne, lança sa cruche emplie de bière à la tête de l'un des bretteurs. Le gentilhomme fut atteint par le pot, qui mouilla sa moustache et son baidrier, et coupa sa joue d'où le sang jaillit. Alors s'ébaucha une grimaçante mêlée. Les épées sautèrent des fourreaux : mais les villageois ranimés les brisèrent à coups d'escabeaux, de sorte que les barons durent s'escrimer à l'aide de tronçons d'acier contre les fourches et les broches qui menaçaient leurs peaux. Le patron du cabaret, saisissant une table, allait assommer les spadassins, quand Krul et Kobe entrèrent.

D'un geste ils mirent fin à la bagarre. Les deux guerriers, qui se sentaient mal à l'aise, malgré les poignards de leur ceinturon, devant les armes brandies autour de leurs crânes, furent heureux de la trêve. Les colères s'apaisèrent. Krul offrit à boire en signe de paix. Les aventuriers acceptèrent, ramassant les débris de leurs lames. On se réinstalla autour des flacons.

Dirk, qui avait appris le retour des peintres et flairait une régalade, vint se joindre aux fêtards : possédant certaines connaissances chirurgicales, il aida le soudard écharpé à panser sa pommette.

Puis il s'écria :

— J'ai soif ! Ah oui ! J'ai soif ! Et je vais boire,

boire largement, faire couler le vin dans mon corps comme l'eau coule dans le lit de l'Escaut! Je veux m'humecter, m'imbiber, m'humidifier, vider une citerne de vin! Ainsi je serai bon patriote, car je me rendrai pareil à mon pays! Trouverez-vous un coin sec dans toute la Hollande! Allons! Krul régale! A sa santé!

Il dit, après avoir avalé plusieurs bouteilles, le regard perdu au plafond dans la fumée du tabac :

— J'ai rêvé d'un monde ridicule, où d'innombrables tonneaux, juchés sur des pattes de bêtes, sont chevauchés par des cruches vivantes, coiffées d'entonnoirs et agitant des broches. La scène burlesque se passe en d'immenses caves au fond desquelles brûlent des cuisines. Les êtres baroques fondent les uns sur les autres, se portent de grands coups. Les blessures pissent de la bière, du vin : une femme nue danse au milieu de la bacchanale. Et des poissons s'enivrent aux flots des liquides répandus, et des cuisinières maigres balaient cette nourriture vers les gueules de feu, que des monstres accroupis alignent au ras du sol. Kobus, tu devrais peindre cela!

Dirk se tut.

A minuit à la lueur fumeuse de lampes mi-éteintes, on festoyait toujours. Krul avait oublié de parler à Maan des *Cinq Sens*. Les yeux étaient vagues, les lèvres fatiguées pendaient dans les trognes rougies. Des pipes cassées, des pots vides, des cartes jonchaient le sol. Des hoquets montaient

dans la salle empuantie, et l'un des buveurs, aux tripes enflées, essaya en vain de gagner le jardin : s'imaginant à l'écart, il défit ses hauts-de-chausses.

Tout à coup la porte claqua, et sombre comme la nuit dont elle semblait l'émissaire, madame Krul parut. Sa main noire s'abattit sur l'épaule de son mari, pareille à un grappin d'os et de chair.

— Viens-tu, cochon ! hurla-t-elle.

Le peintre se leva, mal planté sur ses mollets ; sans rien dire il suivit son épouse qui le traîna par le poignet.

Kobus, qui avait bu moins que les autres, fut très honteux de l'algarade.

Dirk, frappant ses cuisses de joie, alla voir le couple tituber sous la lune : il rentra hilare en lâchant un grand pet.

IV

En mai Kobus retourna à son village. Il revit son père, Lisbeth, le moulin, la Meuse. Jan Ketham examina quelques études du jeune peintre d'un air profond, sans rien dire, en connaisseur froissé qui ne veut plus donner un conseil.

Lisbeth entraîna son amoureux dans sa chambre : au-dessus du lit elle avait pendu une branche d'aubépines.

Kobus se rendit chez Louis de Blaer, le baillif, pour remettre les compliments que lui avait confiés la comtesse de Ravensteen à Scheveningue. Il fut cordialement reçu par ce gentilhomme, qui se montra de belle humeur, et invita son hôte à faire le tour du parc. Kobus aperçut la petite Gésina, occupée, sous la garde d'un domestique, au milieu d'une basse-cour, à donner en une soucoupe du lait à un agneau : il la regarda avec joie. Au bout de deux semaines il regagna à Haarlem.

Une après-midi qu'il travaillait avec son maître,

un homme vêtu de noir entra dans l'atelier. Il portait un béret de velours ; un léger manteau à agrafe d'orfèvrerie couvrait ses épaules. Il avait l'air timide ; ses yeux chatoyaient, ainsi que des pierres rousses, d'un feu vif ; aux lobes roses de ses oreilles pendaient, à la mode des pêcheurs hollandais, des boucles d'argent. Il alla droit à Krul et lui donna l'accolade.

L'arrivant paraissait âgé de quarante-cinq ans. Son sourire abrité sous une moustache blonde à reflets fauves était bienveillant, mais un examen plus précis découvrait aux commissures des lèvres une vague amertume ; les cheveux frisés grisonnaient un peu. Le gonflement des paupières dénotait un travail prolongé qui avait fatigué l'œil ; des rides s'inscrivaient sur le front lumineux et inquiet qui, sous le béret, s'estompait d'ombre chaude. Le nez vaguement sensuel, d'arête franche, dévoilait une origine plébéienne et vigoureuse ; le menton ras se montrait volontaire. Le visage était rond, mais l'activité d'une pensée indomptable et d'une vie de lutte paraissait avoir tourmenté cette figure un peu souffrante et avide d'on ne savait quelle gloire et quel rêve.

Kobus reconnut aussitôt Rembrandt van Ryn, car ce graveur reproduisit souvent sa propre physionomie dans les estampes, et ses traits plusieurs fois avaient passé par les mains du jeune homme.

Kobus avait d'ailleurs vu souvent chez des marchands à Haarlem, à Leyde, à Rotterdam ou à

Dordrecht, les gravures du maître. Il en étudiait tous les jours chez Krul, qui les collectionnait, parce qu'elles augmenteraient un jour de valeur. D'instinct Kobus comprit la sublime beauté de ces œuvres. Rembrandt devint pour lui une sorte de Dieu, un Apollon descendu sur la terre, de la lumière plein les mains. Les eaux-fortes de ce génie étrange éclataient plus vives que le jour.

— Ce sont des lanternes, disait Maan.

Effectivement, on les aurait aperçues dans les ténèbres. Leurs sujets s'empruntaient souvent au Nouveau-Testament. Kobus avait admiré des *Circoncisions*, des *Présentations au Temple*, des *Nativités*, où des personnages populaires et des prêtres hébreux s'empressaient autour d'un Jésus enfant, aux coins de souterrains ou au milieu de sanctuaires. Ces compositions qui attiraient l'œil comme des fêtes dans la nuit brillaient bizarrement éclairées par les flambeaux que portaient les acteurs de la scène divine, par la lueur émanée du fils de Dieu, auréolé parmi les langes, et par un reflet de Rembrandt lui-même, qui les avait gravées à son établi.

Krul possédait une belle épreuve de la *Mort de la Vierge*. La mère de Jésus expire au milieu d'un lit d'apparat. Un vieillard, avec des gestes paternels, fait respirer un parfum à la mourante, dont le médecin compte les pulsations du poulx : pompeux, un grand-prêtre à barbe hiératique et à coiffure baroquement épiscopale, veille, escorté

d'un enfant de chœur, sur le trépas sacré. Des femmes pleurent et se désolent; elles passent des nouvelles de la malade à des personnages cachés derrière une haute draperie. A l'avant-plan un scribe s'attable devant un livre ouvert, pour commenter l'événement célèbre. Mais au-dessus du baldaquin, de la douleur humaine, des gestes éplorés, des senteurs médicales, des tendresses des femmes et de la chronique des historiens, en une nuée pareille à celles que font planer les encensoirs, volettent des anges, qui viennent, aériens et visibles pour elle seule, recueillir l'âme de la Vierge. Mais le jeune peintre se rappelait surtout l'œuvre que les marchands ont dénommée un jour la *Pièce aux cent florins*. Celle-ci venait d'être exécutée. On y voit le Christ guérissant les malades. Au fond d'une cour obscure les affligés sortent d'une grande porte d'ombre. Béquillards soutenus par des vieilles, paralytiques charriés sur des brouettes, mourants apportés sur des grabats, éclopés prosternés à genoux, trébuchent dans leurs loques, éplorés, faméliques, puant la fièvre et criblés de plaies. Jésus d'un geste candide les rappelle à la santé. Une auréole le nimbe; ses cheveux, tombant aux épaules, sur sa longue robe blanche, encadrent une figure patiente et résignée de prophète des plèbes. A sa droite un groupe sardonique, illuminé violemment par la vérité même du miracle, discute les actes du Christ. Il se forme de pontifes, de marchands, de philosophes qui rica-

ment : ils cherchent, en leur sourde inquiétude, à surprendre un crime dans les habitudes de celui qui les a chassés du temple et bouleverse leurs croyances et leurs pouvoirs. Une sorte de pacha, la canne au poing, assiste curieusement aux divines expériences, en compagnie de son chien couché à ses pieds. Mais les sceptiques, les mercantis et les banquiers, édifiés malgré eux par l'évidence de la révélation, ne peuvent étouffer sous leur morgue ironique la foi des humbles : elle s'élève dans les pénombres du groupe des parias vers la figure rédemptrice du Dieu fait Homme. Les clairs-obscurs fiévreux, les blancs initiateurs, le puissant relief, la signification géniale de cette eau-forte avaient frappé Kobus : il y songeait souvent, ainsi qu'à l'auteur de ce chef-d'œuvre éblouissant et tendre.

Maintenant la voix du maître sonnait à ses oreilles, grave et enveloppante. Kobus ne ressentait aucune désillusion. Son Dieu ne se diminuait pas, ainsi que Frantz Krul, dès l'apparition. L'auteur de la *Pièce aux cent florins* pouvait être cet homme à l'œil de visionnaire, et qu'on sentait d'une profonde bonté.

Krul avait présenté Kobus à Rembrandt. Le maître ôta son béret, découvrant son grand front préoccupé ; puis il déposa sa canne à pommeau ciselé contre un chevalet.

— Je vais à Leyde, dit-il. Amsterdam me fatigue. J'ai besoin de revoir les bords du Rhin, de me promener en bateau sur mes vieilles ondes, de voir des

arbres. Cela rafraîchit. Cela repose. C'est bon comme le sommeil.

— Oh, oui! dit Krul. Tu es fatigué du quartier juif et du port!

— Non, répondit Rembrandt. Je suis excédé par les visites. Je veux un peu de solitude, un peu de liberté.

Mais Krul répliqua :

— Pourtant aucune ville ne vaut Amsterdam! Voyons! N'est-ce pas là qu'on établit les réputations?

Rembrandt sourit tristement.

— Oui, s'écria Krul. C'est la ville des fêtes et des négocees! Sais-tu ce qu'Erasmus disait en songeant aux pilotis sur lesquels on l'a bâtie? Ses habitants sont des oiseaux qui circulent sur des cimes d'arbres! Voilà ce qu'il a dit! Eh bien! je t'assure, il y a dans cette oisellerie de superbes paons à déplumer, des faisans dorés, et de petites cailles roses! Tout cela vaut bien la peine qu'on vive là-bas, dans ce concert! Puis on parle de vous, on est vu, considéré, prisé, admiré. On vous montre, quand vous allez à la taverne prendre une tasse de chocolat ou un verre de scubac! Oui-da! Je compte m'installer bientôt près de la Kalverstraat, porter des beaux habits à la mode bourgeoise, et dégrafer leurs ceintures aux légères Siska, qui jettent sur les coqs du Dam leurs filets d'amour!

Rembrandt écouta à peine : il regardait Kobus. La physionomie ouverte et ingénue du garçon lui

plut. Dans cette âme il chercha le rêve qui pousse vers l'art ; au fond des yeux du jeune homme, il voulut découvrir un de ces songes qui créent un artiste. Pendant que Krul pérorait, heureux de développer ses projets devant un peintre qu'il estimait à peu près son égal, malgré la manière noire, Rembrandt réfléchissait au passé de Kobus : d'où venait ce blondin, arraché à sa famille comme une fleur à peine entr'ouverte cueillie au jardin où elle a pris la sève ? Où avait-il déchiffré les premières lettres de la vocation ? A quelles destinées était-il réservé ? Front pur, prunelles tendres, chair vierge ! Voilà un être timide et doux, candide—et en même temps volontaire et fort : la tête bien modelée, la ferme arête du nez, le menton accentué l'indiquaient.

Une sympathie saisit van Ryn pour le petit élève de Dordrecht ; il s'aperçut que Kobus le regardait à la dérobée avec une ferveur singulière : certes Rembrandt occupait une place choisie au cœur du jeune artiste : un fluide amatif le lui fit pressentir.

Mais Krul interrompant ses vantardises s'approcha de Rembrandt :

— Tu dois être fatigué du voyage. Repose-toi bien ici. Puis tu vas te rafraîchir, n'est-ce pas ? Je possède un excellent vin, des bords de la Moselle.

Rembrandt sourit.

— Oui, je sais qu'il faut boire ! Les mœurs n'ont pas changé.

Krul alla chercher le vin.

Pendant ce temps Rembrandt dit à Kobus :

— Alors, vous aimez bien à peindre?

Barent leva les paupières : au fond de ses yeux clairs — de ces yeux de riverains des fleuves et de contemplateurs des plaines, où il est tombé tant de ciel! — Rembrandt vit se lever comme un soleil de gloire, d'admiration et d'espoir.

— Oui, maître! murmura Kobus.

— Il y a longtemps que vous a pris cet amour?

— J'étais enfant.

— Que fait votre père?

— Il est meunier.

Rembrandt sourit mélancoliquement :

— Meunier?... Mon père l'était aussi. Et d'où êtes-vous ?

— De Dordrecht, au bord de la Meuse.

— Moi, de Leyde, au bord du Rhin.

— Je le savais, maître!

— Et comment vous est venu le goût pour la peinture?

Kobus raconta l'histoire de la Bible, celle de Jan Ketham. Puis il parla de son voyage à Leyde, et de Lucas Huyghensz.

— Lucas Huyghensz, interrompit Rembrandt. Dans ma jeunesse, j'ai vu souvent sa *Résurrection des Morts*, qui se trouvait à l'hôtel-de-ville.

— C'est ce tableau qui m'a révélé la peinture, dit Kobus.

Rembrandt écoutait charmé : un peu de ses anciennes années apparurent dans la vocation

du jeune homme. Il sourit tendrement, comme s'il eût retrouvé un frère cadet, et pensa :

— Cet enfant va-t-il recommencer une vie pareille à la mienne ?

Il prenait plaisir à voir l'enthousiasme de Kobus, sa timidité, l'éclat de son œil bleu, où roula une larme, ses rougeurs, qui le coloraient comme s'il eût caché un jeune soleil dans sa poitrine.

Il se dit :

— Je voudrais voir en Titus, mon fils, qui est très bon et très doux, cette fièvre, cette poésie.

Mais Krul rentra apportant des flacons. Devant Rembrandt il posa une coupe chargée de cabochons et d'une forme royale.

Les regards de celui qui avait peint le *Mariage de Samson* brillèrent à l'apparition de cette orfèvrerie translucide, où le vin tomba avec un grouillement de bulles dorées. Il leva le verre, but une gorgée. Puis il fit compliment à son hôte sur la beauté du cristal et la saveur du breuvage.

— Je n'ai qu'une coupe pareille, déclara Krul. C'est un cadeau du duc Wolfgang de Bavière, dont j'ai fait le portrait. Je ne m'en sers jamais ; et je savais qu'elle te plairait, amateur de bijoux, mon cher Rembrandt !

— Oh ! les bijoux ! Tu n'oublies rien, toi ! Mon atelier, c'est un capharnaüm, une échoppe de juif, un bazar d'Orient ! Et je possède tant d'armes qu'on pourrait se croire chez un colonel de lansquenets ! Terrible manie ! ajouta lentement Rembrandt, fron-

çant les sourcils, où une préoccupation noire venait de se poser.

Mais il la chassa d'un geste ; puis il sourit à une nouvelle pensée : expliquer un peu de son âme et de son art à Kobus, qui lui plaisait de plus en plus, et auquel il voulait, en échange de la confession qui l'avait ravi, donner aussi quelques bribes de son âme ; et il reprit :

— L'or dans la pénombre revêt à mes yeux une splendeur incomparable. Le grand soleil le fait vulgaire. Le demi-jour lui rend son éloquence magique. Ce doit être un rare spectacle de voir, sous une tente qui arrête et endort le soleil, danser une sultane chargée de colliers et d'anneaux ! Avez-vous remarqué dans les chambres hollandaises, avarement mais chaudement lumineuses, combien un bracelet donne une signification de noblesse, d'opulence ou de volupté au bras nu qui le porte ? Et les couronnes ? J'aime leurs saphirs et leurs rubis, qui s'éclairent pour moi de feux retrouvés : une royauté morte se rallume au fond de leurs eaux profondes, autour du cercle qui pesa jadis sur des fronts de tyrans et de magnats. Tout l'Orient m'apparaît grâce à un turban de cachemire orné d'une aigrette, grâce à la poignée damasquinée d'un sabre courbe. Oui, je chéris les bijoux. Je les ai souvent peints dans mes tableaux. J'en parais ma pauvre femme et suivais leurs reflets sur son doux visage.

Rembrandt secoua la tête, très ému, et demanda à Krul quelles étaient ses dernières œuvres.

Frantz Krul montra une étude d'après une jeune pêcheuse de crevettes. Riche en vermillon sur un fond de ciel marin, la bouche lippue, la joue frottée de blanc d'argent, la gaillarde luisante de santé portait un panier d'osier sous le bras : elle s'enlevait en pâtes lumineuses.

— L'air des dunes vibre là-dedans, dit Rembrandt.

— Oh ! répliqua Krul, que n'ai-je toujours à peindre d'aussi florissantes chairs ! Le sang riche, c'est le soleil des corps ! Il faut qu'il afflue sous la peau et qu'on le voie en une poitrine comme du vin rouge dans un flacon ! Voyez ! Ces joues ! Elles feraient l'orgueil d'un verger ! Ces lèvres sont mouillées, chaudes, goulues ! La gorge ? Du blé et des lys ! Les cheveux blonds et roux s'allument : ne dirait-on pas le cerveau en flammes de cette harangère, qui sait hisser les voiles au mât d'un bateau et pour laquelle plusieurs mâles se sont lardés de coups ?

Rembrandt sourit un peu de la fougue de Krul, tout en l'approuvant par des gestes de tête. Il prit sa coupe, qu'il leva encore, d'une main large, mais adroite et nerveuse, de graveur subtil ; puis clignant de l'œil il étudia un instant le pétilllement de la liqueur et dit :

— A ta santé, Krul ! A votre santé, jeune Barent ! Que les succès vous viennent tôt comme ils me sont arrivés, dans ma jeunesse, lorsque j'ai quitté Leyde, et qu'ils vous suivent toujours !

Il but une seconde gorgée.

D'un air réfléchi il dit alors, craignant sans doute que Kobus n'eût pris pour de l'argent sans alliage les opinions de Krul :

— Certes c'est une joie de faire jaillir des éclats sanguins de sa palette, des éclairs de chair rose. Ton tempérament t'y pousse au surplus. La nudité, tu la recherches triomphante et plantureuse. Ton idéal, c'est la Vénus ferme, qui naîtrait de l'écume de la mer du Nord et présiderait aux accouplements robustes des marins et des pêcheurs. Tu aimes aussi à immortaliser les buveurs en ribote, les banquets chamarrés, les habits de fêtes à écharpes orangées. Mais ne penses-tu pas, Krul, que la chair pauvre recèle aussi une grande beauté ? Elle est autre. Je te le jure, lorsqu'une mendicante fiévreuse et tremblante se déshabille dans mon atelier, j'éprouve un émoi artistique aussi grand que si c'était Hélène ou Cléopâtre. Je lis dans le grimoire de ses chairs efflanquées, de son ventre usé, de ses seins vides, de ses jambes maigres, la chronique de sa vie douloureuse, sa résignation aux basses besognes et aux assauts des gueux, ses maternités épuisantes : je vois toute la tristesse humaine, qui est immense, résumée dans cette échine lasse et ces flancs vannés. Je m'applique tendrement, avec toute la compassion qui m'étreint, à interpréter les sombres lassitudes de ces muscles, les traces des vêtements, des fardeaux et des maladies, qui laissent sur le corps des marques d'affliction comme les larmes sur le visage. Je

rends le ton pâle et jaune de la peau, avec les rousseurs qui lui plaquent des tons navrés d'automne, avec les plis traçant des courbes molles au ventre. Et n'est-ce pas aussi la vie? N'y a-t-il que joie? A côté d'une pivoine qui s'épanouit, n'y a-t-il pas celle qui se dessèche et perd ses pétales? Et la mourante, au milieu de l'agonie ridée de ses couleurs, n'accomplit-elle pas une fonction aussi profonde dans l'harmonie des choses?

Rembrandt se tut. Krul l'avait écouté sans mot dire, un peu dérouté. Kobus plongeait en une extase : la voix de Rembrandt le faisait frissonner, et des envies le prirent de se jeter aux pieds du maître; l'enseignement tombait en pluie d'or dans son âme neuve et vierge.

Mais le graveur lançant un regard à l'élève immobile devant un chevalet se reprit à parler. D'après lui, la peinture devait être spirituelle. En tout, que chante l'âme, et tout en possède : les arbres, les plantes, et même les étoffes, une bague, un glaive. Que l'artiste révèle cette âme en faisant jaillir d'une épée le cri d'un éclair, en allumant de lueurs les charmes d'une rose, en caressant les beaux tissus où se cache parfois l'adieu mordoré du couchant. Qu'il découvre cette vie cachée des choses : en vidant un verre à forme de tulipe, qu'il songe que ce verre a emprunté son calice à la fleur parce qu'elle est destinée à boire du soleil! Voilà les intimités secrètes de la matière, les correspondances mystérieuses des fibres et des formes. Qui ne les met en valeur peint

de façon vulgaire. D'un bœuf écorché pendu par les jarrets, des artistes n'extraieront qu'un morceau de viande. « Je vis hier à Zaandam un bœuf exposé, le ventre vide. Il m'enchantait par la majestueuse sonorité de ses tons. Si j'avais eu le temps de peindre, j'eusse fait sentir en ce cadavre les derniers tressaillements de la chair mise à nu, ainsi que la colère et l'énergie qui dirigeaient l'animal vivant : on peut révéler ces forces parmi les côtes solides comme des cercles de cuirasse, dans la vaillance des reins ouverts, dans la brutalité guerrière des pourpres coupant les graisses. J'eusse pris plaisir à célébrer les dépouilles du roi des prairies, et à faire vibrer un sentiment de lutte et de vigueur dans le butin de la mort ! »

Rembrandt se leva inquiet, et marcha dans l'atelier ; d'habitude taciturne il était devenu tout à coup loquace. Il ouvrit la fenêtre :

— Pour mieux voir le paysage.

Puis il alla vers Kobus :

— Que faites-vous ?

Le jeune peintre se rejeta un peu en arrière et balbutia :

— Voilà ! Voyez !

C'était une étude d'après un philologue haarlemois, qui chaque jour posait pour son portrait. Kobus venait de rectifier quelques touches dans le fond, sur lequel se modelait, au-dessus d'une fraise blanche, la figure pensive à l'œil noir du savant.

Rembrandt se déclara satisfait.

— Bonne étude!

Il prit la palette et les pinceaux du jeune homme, en souriant .

— Vous permettez? Et toi aussi, Krul?... La peinture me tente, comme le serpent tenta Eve. Et je ne résiste pas. Tenez, Barent, je devine très bien la physionomie de ce savant, mais pour le rendre plus pensif, posez des lumières ici, au coin de l'œil, ici, à la tempe. Là vous chaufferez une ombre : c'est trop cru. Moi, je vois toujours les figures éclairées par un reflet. Le soleil a plus de lumière que la pulpe des chairs. Pour que celle-ci exhale sa lueur, il faut baisser d'un cran la lampe du monde!.. N'est-ce pas, Krul? La lutte ne serait pas égale!

— Évidemment, répondit le portraitiste.

Rembrandt mêlait les couleurs, lestement préparait des bruns, des jaunes, des roses, allumait la toile, faisait luire les prunelles : pour modeler des boucles de cheveux, il se servit du manche du pinceau, et alléga des empâtements.

Il parlait du portrait. Deux choses subtiles planent devant le masque humain : le regard et le sourire, — effluves impalpables, émanations psychiques, fumées de l'âme. Il faut les attraper au vol et les harmoniser. Dans les yeux d'un modèle il est nécessaire qu'on puisse voir la pensée, comme les cailloux blancs au fond d'un puits clair.

— En effet, interrompit Krul, tes portraits dans leur pénombre sont comme les fantômes de l'âme.

Tu idéalises tes personnages. Je ne les pare que de la vie du sang.

— Frantz Krul, tu es un maître, répondit doucement Rembrandt en déposant la palette. Et jamais les dons picturaux ne se sont plus généreusement signalés qu'en toi. Tu cherches aussi d'ailleurs à pénétrer la psychologie, — mais tu suis un chemin de plein air et de couleur vive, tandis que je m'égaré dans les caves de mes soleils ténébreux. Tu es la joie, et je suis, hélas ! plus mélancolique ! En tous cas j'aurai vécu une vie endiablée d'alchimiste cherchant l'or au fond d'un sombre laboratoire. Oui, Kobus Barent, j'aurai travaillé plus qu'un damné, depuis le jour où je l'ai entrevue dans le moulin de mon père, une chaude après-midi d'octobre, renvoyée par les vieux murs sur le visage des meuniers, cette lumière qui éclairait si magnifiquement leurs physionomies ! Malgré mes sueurs je ne l'ai pas retrouvée telle qu'elle m'est apparue !

Rembrandt eut un geste de désespoir, qui étonna et navra Kobus.

Il s'en aperçut :

— Mais ne soyez pas découragé pour cela, vous qui êtes jeune, et dont le regard contient tant d'espérance !

Pourtant, les pommettes rouges, le regard enfiévré, le grand peintre exposa les difficultés d'interpréter des sentiments avec des poussières trempées d'huile. Comment à l'aide d'un peu de pâte blanche, brune, rouge, exprimer la compassion du bon

Samaritain, la joie d'une fiancée que l'on coiffe dans l'attente de son amant, l'envolée mystique de l'ange Raphaël quittant Tobie, l'air inspiré d'un saint Mathieu, la douleur de la Vierge au pied de la croix? N'est-ce pas qu'à la pâte on mêle des morceaux de son cœur arrachés dans un martyre? L'inspiration est d'ambrosie et de fiel. Et d'où vient-elle?

— Je rêvais, dit Rembrandt, d'un tableau représentant les disciples d'Emmaüs. Depuis longtemps m'obsédait ce récit de l'Évangile. J'avais tenté de le peindre, mais je ne parvenais pas à le représenter à mon entière satisfaction. Il y a cinq ans, par un jour d'automne, je me trouvais dans une vieille auberge aux environs d'Amsterdam. Le soir tombait, et par une haute fenêtre, une lueur jaune dans laquelle on pressentait la nuit éclairait les murs de la salle et frôlait une petite table entourée de de trois chaises, et où étaient posées sur une nappe trop courte trois assiettes d'étain. J'étais sorti de chez moi après un travail prolongé, et la campagne avait versé à mon cerveau brûlant sa grande poésie. Je me reposais dans l'antique hôtellerie, quand trois hommes entrèrent, et sans rien dire allèrent s'asseoir à la petite table. Je n'ai jamais su qui ils étaient; leur accent accusait des Flamands de Bruges. L'un d'eux, un être pâle et maigre, à la barbe d'un roux appâli—comme de l'or souffrant, — aux grands yeux vitreux de pauvre hère, s'assit le dos au mur, me faisant face. Les

deux autres, un vieux chenu, pêcheur hâlé de poil hirsute et blanc, et un petit homme trapu, portant sur de larges épaules une tête brune et carrée : un type de laboureur aux mains calleuses et au regard fixé sur le sol comme s'il y cherchait un sillon — se placèrent à ses côtés. Silencieusement ils firent le signe de la croix. Puis celui qui était malingre murmura un paternôte, les regards au plafond, et des deux autres, l'un, le laboureur, joignit les mains et baissa la tête, et l'autre, le pêcheur, les poings sur le genou, le front incliné, regarda la prière tomber des lèvres de son compagnon. Soudain, d'un escalier proche, qui venait de la cave, sortit un jeune garçon qui portait un plat garni de poissons frits. A la vue des voyageurs priant, il s'arrêta, respectueux et saisi. A cet instant un charme opéra. Des larmes me montaient aux yeux. Je voyais en cette scène vespérale, devant la table pauvre, le Christ et les pèlerins d'Emmaüs. Celui qui priait, sans cesser l'oraison, prit un morceau de pain qui était à côté de sa manche, et le rompit. La farine entre ses doigts de vagabond contracta aussitôt des tons d'argent comme si elle sortait d'un tabernacle ! Le pauvre sire parut en proie à une tristesse surhumaine, son front s'auréola, un peu de ciel tomba sur son visage ; l'humble nappe devant lui fut comme celle d'un autel. Je me serais jeté à ses pieds, empoigné par son humilité radieuse, mais son regard m'arrêta — ah ! ce regard qui avait vu les parois du sépulcre et que le firmament n'avait

pas encore totalement reconquis, au-dessus des lèvres violettes où s'effaçait la trace du dernier soupir! Oui, je vis tout cela, en un instant, comme lorsqu'un éclair jaillit derrière un vitrail. Ce rêve fut d'un moment : car, la prière finie, les hommes tirèrent des couteaux de leurs poches et découpèrent les soles.

V

L'auberge où Kobus loge est une des plus belles de la région. On y entre par un corridor pavé de dalles carrées; laissant à droite une vaste salle qui sert aux jours de kermesse, et à gauche les chambres de la patronne, on arrive dans le cabaret. Plus loin s'ouvre la cuisine — puis la cour entourée d'écuries, de remises, et enfin le jardin potager : des choux et des fèves y poussent; cependant l'aubergiste réserve certaines plates-bandes aux œillets et aux giroflées.

Le client dans le corridor est accueilli par une avenante odeur d'omelettes, à laquelle se mêlent, en même temps que les émanations du fruitier installé dans la grande salle, ces relents de bourrellerie que les charretiers laissent derrière eux. La patronne apparaît : ses longs pendants d'oreilles font un peu de brillant à ses chairs grasses, sous les ailes d'un bonnet de fin linon. Ses prunelles bleues, en sa figure bouffie et empourprée par les fourneaux, se noient en son œil d'une pâleur de perle. Elle porte un casaquin de vieux satin nacarat, lustré

de vieillesse, mais bordé d'un peu de fourrure de lapin blanc. De ses larges manches aux épaulettes froncées sortent ses mains onctueuses de bonne cuisinière. Elle a mis un tablier immaculé sur un jupon de drap brun légèrement retroussé par derrière afin qu'elle puisse trotter à l'aise autour des casseroles. Parfois elle tient à la main un chaquet d'oignons ou une corbeille remplie de groseilles rouges. C'est Madame Ternath.

Le cabaret s'anime à l'approche de midi, quand déballent les pataches. Des postillons solidement plantés dans leurs bottes prennent des verres de liqueur avant de manger, et donnent les nouvelles des villes voisines.

Traversées d'une croix de pierre, qui partage les carreaux en quatre parties, ornées chacune d'un médaillon, deux grandes fenêtres ne laissent aucun coin dans l'ombre. Elles donnent sur des vergers pleins de pommiers espacés et sur une grand'route bordée de saules. A peu de distance s'élèvent les vannes d'une écluse.

Près de l'entrée une petite horloge de cuivre, carrée, avec des poids sous son tic-tac alerte et un timbre au-dessus de son coffre damasquiné, tapage sur la muraille. A côté pend un tableau de Krul, représentant la kermesse; le peintre l'a donné en paiement à un moment fâcheux où une ribote imprévue l'a surpris dans la débine. Plus loin une planche noire, avec des signes à la craie, marque les gains des joueurs de billard — et une cage de

faïence bleue à fils de cuivre, emprisonne un serin jaune s'égosillant dès qu'entre un buveur.

On voit aussi une guitare accrochée à un clou, pour l'accompagnement des amateurs chantant le soir; près de la cheminée un perroquet, mêlant en son plumage des tons de céleri, de coquelicot et de safran, se balance à un anneau, curieux, le bec dur, et montre quand il crie à crever le tympan une langue pareille à une crotte de chien.

Un peu avant midi la cuisine flambe. Une servante prépare le lit de persil à une truite et réveille ainsi l'argent de ses écailles terni par la cuisson. Sur la table une raie étalant les lilas nacrés de son ventre attend le couteau qui découvre son foie huileux et ses boyaux roses. Dans la marmite les moules, assaisonnées d'oignons, de thym et de poivre, crachent la liqueur opaline de leurs chairs orangées. Le feu crie, crépite, pétille, mis en appétit par les alléchantes nourritures offertes à ses coups de langues. Devant le billot un garçon en veston roux tranche dextrement des bardes de lard pour protéger la poitrine délicate des cailles. Certains jours madame Ternath s'amuse, entre des fers bruisant de beurre fondu, à cuire des gaufres qui sentent la cannelle. Alors la cuisine s'emplit de vapeur âcre : pour l'aérer on ouvre la porte sur la cour d'où le domestique arrive avec un panier d'œufs.

Midi sonnant, dans le cabaret les tables se couvrent de nappes et de vaisselle. On s'installe. Servantes ou valets apportent les mets fumants.

Kobus avait à chaque repas son couvert à la même place près de la fenêtre. De là il voyait arriver les gens sur la route et regardait les pommes du verger rougir peu à peu et devenir pareilles à des fruits en cire.

Un midi d'été qu'il rentrait à l'hôtellerie, il fut saisi par la figure d'une femme qui y était installée. Il la reconnut : Siska ! Depuis trois ans il ne l'avait pas rencontrée : il aperçut tout de suite une ride très légère au coin de l'œil de la fille.

Est-elle charmante cependant !

Placée sous l'horloge, qui paraît être son cœur vénal et bruyant accroché à la muraille, elle le dispute en éclat tapageur avec le perroquet criant, de son anneau, des injures à la sémillante intruse. Elle brille, vêtue de satin vert ; comme une libellule, dont sa robe jette les reflets, elle est posée, plutôt qu'assise, sur une chaise ; son joli corps souple, à l'aise en un corsage savant, qui fait valoir les beautés félines de son torse, se serre à la taille par une ceinture dorée : cette parure symbolique montre qu'elle se soucie de sa bonne renommée comme d'un flacon de parfum évaporé. Sa jupe trop longue l'environne de toute part, sans doute afin de tenir à distance ceux que la légère vendeuse d'amour n'autoriserait pas à la retrousser — et aussi pour rattacher un peu la courtisane au sol, d'où, nerveuse, elle semble toujours prête à s'envoler. Ses cheveux noirs sont retenus par un peigne enjaillé, et quelques frisons tombent sur un col de guipure.

Elle croque des radis et des crevettes. Cette occupation fait scintiller ses bagues qu'elle ôte de temps en temps pour jongler avec ces riens éclatants. Un marchand d'Amsterdam arrivé ce jour à l'hôtellerie s'approche de la belle cliente. Déjà âgé, couperosé et lourd, il roule des yeux ronds de convoitise.

A l'instant où Kobus était entré, Siska apercevant l'élève de Krul joua fiévreusement avec les ferrets du lacet qui fermait son corsage. Le barbon s'enhardit.

— Il manque quelques rubis à vos anneaux, Madame ! Je pourrais les y enchâsser ; j'en possède beaucoup.

— Des rubis ! Des rubis ! Point ne m'en faut ! J'aimerais plutôt des cerises que m'apporterait entre ses lèvres un jeune amant.

Ces derniers mots partirent sous une œillade dans la direction de Kobus. Il alla près de Siska, la joue coraline, le chapeau à la main — avec, au ruban du feutre, une plume grise qui balaya les dalles.

— Bonjour, Madame, murmura-t-il.

Siska engageante et jolie pria Kobus de s'asseoir à côté d'elle. Ses grands yeux noirs brillèrent, et vraiment s'émana d'elle malgré son fard une viridente jeunesse.

— Partageons les radis, monsieur Kobus, vous devez avoir faim ? C'est bien Kobus, votre nom, n'est-ce pas ?

Le négociant d'Amsterdam fâché s'en alla du côté de la cuisine, où madame Ternath, les cottes pliées entre les cuisses, surveillait la cuisson d'un pâté de canard. Comment le podagre eût-il pu rivaliser avec Kobus? Celui-ci apporte dans sa physiologie tout le charme bon odorant de la prairie qu'il vient de traverser; une mèche de cheveux blonds retombe sur son front. Il possède toute la forte grâce d'une adolescence bellement épanouie. Sous sa moustache à peine née, un sourire montre des dents d'ivoire, qui ont cessé depuis peu les croquades des pommes vertes aux maraudes, et qui doivent être avides de mordre à toutes les choses de la vie. Son œil roule des regards chauds où luit encore l'étonnement naïf de son enfance rêveuse, mais qui caressent voluptueusement : en plongeant dans la gorge de Siska ils la font frémir comme au frôlement d'un baiser.

La courtisane bavarde éperdument. Depuis longtemps elle n'est plus venue à Haarlem! Aussi la vue des prés, des routes, des fermes, la remplit de bonheur!

— Et vous, monsieur Kobus, d'où êtes-vous?

De Dordrecht! Là-bas! Passé Rotterdam! Au bord de la Meuse! Elle connaît un constructeur de bateaux qui habite par là et lui écrit souvent!

— De belles lettres, dont les majuscules représentent des cœurs et des oiseaux; elles sont dessinées par un calligraphe appelé Jan Ketham.

Kobus ne put s'empêcher de rire.

— Mais c'est charmant, c'est magnifique! s'exclama Siska. Cet homme est un grand artiste!

On servit des soles frites. La coquette y laissa couler quelques gouttes de citron, son petit doigt fuselé arrondi au-dessus du fruit jaune — comme l'aile d'un petit oiseau qui plane.

— Quand j'étais petite, je portais des soles dans des paniers. Vous savez cela, monsieur Kobus? J'ai été pêcheuse! Quand je sens l'odeur du poisson, que je vois la mer, je n'ai plus que dix ans! Je m'imaginais les bras nus, devant une marée ruisselante!

En ce disant, Siska coula un œil dans sa manche où brillait une peau satinée.

— Oui, et que la mère Ansenius, ma voisine, me crie : « Brebis, prends garde aux boucles des raies, les blessures qu'elles font sont venimeuses! » Oui, je revois tout cela, et le retour des bateaux sur la plage : ils glissent sur le sable et se penchent un peu de côté comme des amoureux sur un canapé. Aux jours de fête on hisse un pavillon au bout du mât. C'est du ruban dans le ciel! Ces jours-là les jeunes gens dansent. Nous, les petites filles, allions sur la plage, et faisons, la main dans la main, un cercle autour du bateau le plus beau; puis notre ronde tournait et nous chantions :

L'amoureux va venir,
Le flot le rapporte du large!
L'amoureux va venir,
Du ciel bleu dans son cœur!

Siska chantonnait à mi-voix. Kobus n'osa lever

les paupières; il devinait que ses regards eussent confessé son trouble: tous les gens présents — celui qui regardait le fond de sa troisième chope vide, deux autres qui jouaient au tric-trac, le marchand assis devant une poularde, un violoneux relégué près de la porte avec une omelette — tous ces gens auraient pu lire en lui. Il était fier et gêné; sa main trembla un peu en prenant une pincée de sel.

Le refrain lancé, Siska continua :

— Je voudrais revoir cette plage. J'en reconnâitrais les vagues, bien qu'elles soient nouvelles. Monsieur Kobus? Vous m'y conduirez? Car je vais rester ici! Je n'aime pas Amsterdam. J'y vois ma vieille blottie aux coins sombres de ma chambre, près des araignées. Ici je retrouve mon cœur d'enfant. Ah! Nous nous abriterons derrière les buissons des dunes, et nous irons en bateau. Ce sera gentil et gai, si vous voulez naviguer un jour sous la même voile que moi!

Siska prit le flacon de vin blanc qui se trouvait à sa portée et emplit son verre qu'elle vida d'un trait.

Et elle regarda Kobus avec une expression où les poètes du temps auraient trouvé l'éclat pervers de l'œil des sirènes.

— Et vous êtes né dans une ferme? demanda-t-elle tout à coup.

— Dans un moulin, dit Kobus.

— Ah! Les moulins agitent des bras qui ne se reposent jamais! Eh bien, moi, je ne sais pas ce

que faisait mon père. Un méchant a dit que je descendais de Lucifer. Je ne sens pas le soufre ! Mais on m'a trouvée dans les dunes enveloppée d'un manteau marron. Ai-je été oubliée par des Espagnols ? On me l'a souvent reproché ! Mais non ! J'aime trop ce pays, ces villages, cette mer...

Après le repas ils allèrent dans le verger. Siska cueillit un bouquet de pâquerettes, de cardamines et de coucous : Kobus l'aida. Des papillons passaient, fugitives cocardes sur le velours des herbes. On entendait les cris des postillons, les appels de madame Ternath, et au loin le bruit sourd de l'écluse.

Siska avait dégrafé le haut de son corsage et montrait la naissance ronde de ses seins. La ceinture dorée brillait, serpent de feu enlaçant : elle était habilement ciselée : des cupidons y couraient avec des carquois sur l'épaule, des ailes au dos, des fesses rebondies. Quand on regardait le bijou de près, on apercevait des amours qui se renversaient lubriquement.

— Et Krul ? demanda la courtisane. Et sa femme ?

Kobus, trois narcisses à la main, conta naïvement les anecdotes nouvelles du ménage de son maître. Puis questionné par sa compagne, il parla de ses travaux, de ses espoirs, donna des renseignements sur Dirk et Maan.

Tout à coup, retroussant sa jupe par derrière, fantasque, Siska s'écria :

— Monsieur Kobus! monsieur Kobus! Il faut que je vous quitte, quoique je vous aime bien. Je pars, mais je vais revenir, aussi vrai que je m'appelle Siska!

Plus légère que ses paroles elle s'enfuit sous les pommiers, son bouquet à la main.

Kobus ahuri regarda les herbes que la fugitive avait ravagées : il croyait voir toujours les doigts de la jeune femme parmi les gazons. Mais les plantes sans leurs fleurs parurent privées de leurs yeux. Lentement, suivant la trace de la capricieuse évadée, l'adolescent se dirigea vers l'auberge.

Siska était déjà dans un tape-cul qui partait pour Haarlem. Elle avait changé de toilette; vêtue de satin grenat, elle fit, tandis que le cheval démarrait, un grand signe d'adieu à Kobus : son sourire brilla jusqu'au détour du chemin.

— Où va-t-elle? se demanda Kobus.

Il s'assit à la place où elle s'était attablée : un peu de parfum y planait.

— Au revoir, monsieur Kobus! Je vous aime bien! avait dit Siska.

Mais le marchand d'Amsterdam soldait son compte à madame Ternath : il regarda le jeune homme d'un air ironique. Puis, sa dette réglée, il monta dans sa voiture, qu'il avait fait atteler à la hâte et qui prit le chemin que Siska venait de suivre. Le barbon esquissa de la main un geste d'adieu impertinent au jeune homme, qui fut près de s'élancer à sa poursuite et de lui sauter à la gorge

au milieu de la poussière soulevée par l'équipage. Un soupçon terrible avait résonné en lui.

— Où est allée, Siska? demanda-t-il, la poitrine bondissante, à madame Ternath.

— Je ne sais pas! dit la commère, qui coupait déjà de fines tranches de jambon pour le repas du soir. Je ne sais pas!

Mais Kobus insista.

— Oui, oui, vous le savez! C'est cruel de ne pas me le dire! Madame Ternath, je suis si malheureux!

Madame Ternath lâcha la couenne huileuse de son jambon, et pointant son couteau en l'air regarda Kobus avec ahurissement.

— Que vous prend-il donc, monsieur Kobus?

Kobus se ressaisit un peu :

— Cela m'intéresse! dit-il.

— Vous aurait-elle pris votre cœur, monsieur Kobus? J'espère bien qu'il n'en est rien. Car elle vous le ferait saigner. Mais, monsieur Kobus, je ne sais pas où elle est allée! On ne sait jamais où elle va, jamais d'où elle vient! Si elle apparaît parfois ici, aux abords de son nid, c'est en hirondelle, vraiment en hirondelle! Afin de chanter un peu sur le bord d'une gouttière! Et pour la reconnaître à ses retours, il ne faut pas lui attacher un petit ruban, ainsi que le font parfois les enfants aux oiseaux : elle en apporte assez elle-même!

Kobus s'en fut songeur. A sa première rencontre avec Siska, elle était partie aussi tout à coup, se levant sans motif sous la tonnelle où Krul et ses

amis buvaient. Singulière conduite ! Mais ce ne pouvait être que de la fantaisie — oui, du vagabondage d'hirondelle. — Madame Ternath le disait bien ! Quel tort de se tourmenter ! Siska avait parlé d'une voix de rossignol où trembleraient des soupirs d'amour. Le mensonge ne pouvait user d'une telle mélodie ! Kobus se rassura peu à peu. Cependant, le soir, quand il se promena sur la route, sa poitrine se crispa au souvenir du bedonnant marchand. Dans son lit la lune ronde et blanche au travers des carreaux de la fenêtre l'inquiéta : il se retourna mille fois entre les draps, torturé ainsi que les anguilles que madame Ternath écorchait en ces mêmes moments dans la cuisine, pour des voyageurs arrivés nuitamment, le ventre vide comme un tambour.

VI

Le lendemain, éveillé tôt Kobus sourit au soleil levant.

Le jeune peintre habitait une chambre blanchie à la chaux d'où il avait vue sur le paysage. Le ciel était encore pâle de l'aube évanouie : le bleu humide et onctueux, qui couvre les beaux jours hollandais, y apparaissait lentement à l'appel des coqs. Tout s'inondait de rosée. Le grand noyer, abritant l'écurie, brillait ; au loin chatoyaient l'orée d'un bois, la crête d'une dune ; dans le jardin les rayons naissants mettaient des bracelets aux troncs des cerisiers.

Kobus communia avec cet enchantement. Les doutes de la veille fuyaient ; il se sentit envahi par une saine volupté, ne sachant au juste si les oiseaux rossignolaient dans les arbres ou dans ses idées. Il se vêtit avec plus de coquetterie, mettant un nouveau rabat de dentelle, des bas serrant les mollets ; il attacha à ses souliers des boucles, jusque-là tenues en réserve, et épousseta avec minutie sa plume grise.

A son arrivée à l'atelier Kobus raconta la visite de Siska, avec une volubilité inaccoutumée, en une expansion soudaine qu'il ne put réprimer. Il parla, ne tenant pas en place devant son chevalet; il renversa par mégarde une fiole d'huile.

Krul rit d'un large rire.

— Eh bien! Nous allons la revoir! J'ai besoin d'un modèle!

— Ah! dit Kobus, je ne sais au juste quand elle reviendra; elle ne m'a pas dit qu'elle poserait encore!

Mais le fûté Van Ostervelde s'exclama d'une voix au fond de laquelle il semblait qu'il y eût du fiel et de la glace :

— Oui! Oui! Elle viendra! Elle viendra! Elle ne demande qu'à venir! Elle ôte sa chemise aussi facilement qu'un homme poli lève son chapeau!

Kobus lui lança un regard plein de flammes; volontiers il eût écrasé la tête vipérine du jaloux.

Quelque temps après Siska réapparut à l'auberge. C'était le jour de la kermesse du hameau; le ciel étant toujours magnifique, elle portait une robe légère d'une couleur fleur de pêcher.

Madame Ternath avait pendu devant la façade de son hôtellerie une grande bannière, sur laquelle s'enlevait en jaune le Saint Georges équestre d'une gilde de Haarlem. Son balancement effarouchait les pigeons; une abeille ivre se jeta dans ses plis. Tous les gens du village s'apprêtaient à la fête. On plaçait des planches et des bancs à la porte des caba-

rets, sous les brindilles de houblon grimpant aux façades. A l'ombre ronde d'un grand tilleul vert, un manant installa un tonneau pour le ménétrier.

Kobus se délassait, au seuil de l'hôtellerie, à contempler cette activité festive.

— Quel tableau pour Joris Maan ! se dit-il.

Puis il songea au jour où parmi d'autres garçons il avait gagné une cueiller d'argent au concours à l'arc de Dordrecht : roi du tir il porta un collier de médailles et un sceptre d'ébène et de vermeil.

Tout à coup une main se posa sur son épaule, aussi douillettement que si cela avait été une petite caille ; sur sa joue courut un reflet rose.

— Bonjour, monsieur Kobus ! cria Siska.

Elle se pendit un instant au cou de l'artiste ; éblouissante elle fit glisser une lueur sur les dalles noires et blanches du corridor.

— Vous voyez que je suis revenue ! dit-elle.

Oui, la voilà ! Et cette fois, c'est pour Kobus ! Elle sera à lui quand il le voudra, tout de suite, à l'odeur mourante des jasmins qui se fanent ! Elle se donnerait, docile, souple et chaude, sans plus résister que la tulipe pourpre et lignée d'or ne se refuse à la main de l'amateur. Au contraire cette fleur ne dit-elle pas, fière de son éclat et comme énamourée : « Cueillez-moi pour le beau tulipier en porcelaine de Delft qui se dresse au milieu de votre salon ! Je ferai la joie de votre œil ! Vous viendrez souvent vous pencher au-dessus de mon calice pour admirer ma robe bigarrée et vous assurer que mon

cœur possède toujours la même ardeur précieuse ! Je serai le pivot de vos rêveries, et si vous perdez un navire marchand au Cap Vert, vous vous consolerez à l'ombre transparente de mes riches pétales. »

L'œil de Siska tient vraiment des propos semblables. La fille enjouée se promène avec son prétendant aguiché le long des plates-bandes du jardin. Mais Kobus tremble encore de son bonheur. Tenaillé par le désir de posséder sa compagne, il se contente de lui frôler la main, et n'ose froisser le pimpant appareil des atours de la coquette, ni glisser un bras autour de sa taille.

Ils marchent l'un à côté de l'autre. La naïveté du jeune homme ravit la rusée ; elle sent une étrange candeur autour d'elle ; depuis longtemps son visage n'a rayonné d'une sérénité aussi parfaite. Le long des espaliers crucifiés aux murs, sous les poiriers taillés en pyramides, dans la rusticité de ce coin maraîcher, elle se découvre des envies d'amours champêtres et robustes. Arrivée sous la tonnelle, la voilà dans les bras de Kobus, qui l'embrasse sur la bouche et croit humer en ce baiser l'ivresse de la matinée ; il ferme les yeux, car il craint d'être aveuglé par la splendeur charnelle d'une étreinte qui l'affole. Sa main rapide fourrage les dessous de Siska.

— Prends garde ! Prends garde ! susurre-t-elle, rabattant ses jupes de soie.

Madame Ternath est entrée dans le jardin et se baisse, le derrière en l'air, pour couper des asperges.

— Vous prenez de l'appétit ! crie-t-elle, foulant

la terre molle de ses larges pieds. C'est bien de se creuser l'estomac avant un repas de kermesse! Mais, vous savez, tout est prêt! Il ne faut point vous attarder ici! On sert à midi juste; la salle doit être libre pour la danse!

En effet dans la cuisine, les dindes embrochées offrent leurs chairs de fête aux flammes. La cour s'encombre de charrettes dételées, aux roues vertes et rouges; les toiles des véhicules tendues sur des carcasses de bois font songer à un campement. A leur abri une servante flambe des volailles au-dessus d'un feu de brindilles, et les pattes des poulets brûlées épandent des odeurs de roussi; une autre récure des assiettes et des plats d'étain. Elles rient sous leur serre-tête blanc, d'une propreté dominicale, et répondent jovialement aux plaisanteries du valetton qui défonce les barils de harengs devant le mur du fournil.

L'hôtellerie se remplit de monde. Des fermiers arrivent, des bourgeois de Haarlem, dont on remise les carrosses au long de la façade. Un brouhaha s'élève. Des gens s'embrassent et se congratulent avec des voix roucoulantes. Des trognes de rustres empaquetés en leurs vêtements de gala luisent au-dessus des fraises tuyautées, comme des citrouilles rubicondes sur des faïences blanches. De grasses censières rajustent leurs cornettes en dirigeant un regard vers les plats.

Kobus et Siska se placèrent au fond du cabaret : le peintre s'amusa des couleurs cordiales que con-

tractait la vaste pièce encombrée. La petite pendule de cuivre tic-taquait; on avait enfermé le perroquet dans l'alcôve de la patronne.

Le repas fut joyeux. Kobus plus dégourdi était fier des regards lancés à Siska. Sa joie déborda en un coup d'œil à sa voisine, en un sourire fugitif. La robe de la courtisane, dont la mode étonnait, ses cheveux d'un ébène rare, son expression audacieuse attirèrent l'attention.

Elle dit langoureusement :

— Ne dirait-on pas notre repas de noce! Il me manque une couronne nuptiale et des cheveux en boucles à la façon des pucelles villageoises!

Kobus brûlait de l'envie d'assaillir à lèvres hardies la nuque, piquée d'un signe de velours, de son amie penchée sur une assiette. Il se rappela l'esquisse de Krul, et sous la robe chercha à deviner le corps de sa compagne, la hardiesse des seins, la courbe des hanches, l'élégance aisée des cuisses. Et vraiment — tant la folie sourdait en lui! — il eût arraché aux épaules convoitées la robe rose, aux écumes de blanche dentelle, et fait apparaître nue l'hamadryade de ce pêcher en fleurs. Mais il songea à sa place au milieu de rustauds : alors il ressentit un bonheur profond comme un puits de lumière chaude, à la pensée qu'il serait le maître de ce corps agile, dont l'odeur lascive flattait ses narines en un parfum de violettes, de sel, de musc et de fruit mûr.

Cependant une saoulerie monta peu à peu de la

nappe aux têtes des convives. Autour des tables, les servantes circulaient avec des cruches : c'étaient des gestes constants de bras dodus versant à boire en des verres levés.

Au dessert les hommes allumèrent des pipes. L'odeur de la cuisine avait envahi le cabaret. On ouvrit les fenêtres. Les bruits de la kermesse entrèrent. Les reliefs du repas emportés par les servantes s'amoncelaient sur le fumier : la porte de l'auberge fit penser à un grand croupion sous lequel fuyaient les ordures du festin.

Deux musiciens se présentèrent : un violoneux, qui se tint debout, et un autre qui, porteur d'une contre-basse, s'assit derrière son instrument. Ils entamèrent un air de danse.

— Voulez-vous, monsieur Kobus ? demanda Siska.

— Volontiers !

— Les mariés ouvrent le bal, murmura la fille moqueuse.

Elle releva sa jupe pour le libre jeu de ses talons, et l'attacha par derrière, au-dessus des jarrets, montrant ses pieds fourrés en du cuir chamois.

— En avant, cria-t-elle, saisissant la main de son cavalier.

Elle s'avança en reine de la fête : ses souliers avaient l'air de se poser, non pas sur les dalles, mais sur la cadence même de la musique. Empruntant une mine chaste sous le casque ténébreux de sa chevelure, attentive au seul balancé de son corps,

elle jouait vraiment, la comédienne, un rôle d'innocente mariée! Le violoneux se rapprocha des danseurs, râclant ses cordes, l'échine basse, avec les allures d'un professeur de menuet à sa leçon; il recula, tricotant de ses maigres mollets. Et Siska ironique fit des révérences, flexible comme un jonc.

La ritournelle envolée, elle bondit à travers la foule qui s'écrasait contre les murs pour la voir baller. Kobus la rejoignit sur la grand'route.

— Une bouteille de bière! Que cela mousse! Que cela grise! crie la belle.

La kermesse fermente. Des rondes tournent partout, jupes en l'air, béguins volant. Tout se trémousse aux sons de vielles, de tambours, de fifres, de cornemuses. Des gouges en jaquettes rouges se laissent emporter aux bras de lurons en casaques jasmin, prune verte ou tabac. Devant les masures on vide des pots, on joue aux boules ou aux quilles. Mais la lourde liesse se débraille: les bières englouties y font l'effet d'huile sur le feu. Avec acharnement des mains fouillent les corsages, se glissent sous les cottes des filles, qui rient, excitées, distribuant des claques, et remettent d'une œillade ces jeux lubriques aux heures tardives. A mi-hauteur du tertre d'un moulin, une paysanne accroupie, soutenant le bas de sa robe et de sa chemise pour ne pas les mouiller, arrose l'herbe.

Kobus et sa compagne, dont il serra la taille, suivirent un peu le vacarme truculent de cette

ribote. L'après-midi s'avavançait. Siska but la bière, riant des dentelles que la mousse laisse aux lèvres. Un peu de la griserie de la foule monta en elle; ses yeux quittaient les couples où des paillards se frottaient dans les danses aux cuisses des campagnardes, pour se poser sur Kobus, qui était rouge de désir, et remonter pâmés au ciel. Son cœur se pénétra d'une lancinante ardeur. Un grain d'ivresse flotta autour d'elle et de Kô : le rut de la kermesse les brûlait.

Tout à coup Siska se leva, rassurant sa coiffure, et avec un geste invitant Kobus à la suivre, elle s'esquiva dans le corridor; rapide, elle gravit le vieil escalier de chêne noir. A l'intérieur de l'auberge madame Ternath essayait, à joues gonflées, de souffler dans une cornemuse; ses domestiques lâchées se laissaient embrasser. Sur le palier Siska entrevit une souillon retroussée : elle venait de nettoyer les chambres et tenait encore un seau d'étain et un chandelier de cuivre : certain fripon débraguetté l'acculait à la rampe, lui mangeait les lèvres, la fouillait à la hâte.

En un bond Siska fut chez elle. Sa fenêtre ouverte encadrait les approches d'une vesprée au pou-droisement vaporeux. L'horizon s'embrasait, les tuiles des métairies saignaient parmi les oseraies, de grands chars de feu paraissaient avoir labouré la cime des bois lointains.

Tout jubila; les bruits de la kermesse devinrent ceux de la nature elle-même. Les musiques des

rondes se mêlèrent à celles du soir prochain ; le ciel allait quitter sa ceinture dorée.

La plaine s'étalait diaphane, et un flot de ce large chantant entra, éclaboussant les murs.

La courtisane fut éblouie. Mais Kobus était près d'elle : il la saisit, dégrafa son corsage couleur fleur de pêcher.

Elle criait :

— Mon Kô ! Mon Kô !

Son sein jaillit, offert au soleil en même temps qu'aux baisers.

Siska s'abandonna, confondant la tendresse des rayons et celle de son amant, les ritournelles des rondes et celles des aveux ; chatouillée par un air brûlant comme l'haleine d'un satyre et par les doigts inquiets de Kobus elle se pâmait.

— Je t'aime ! dit le peintre. Pour toujours ! Tu es la plus belle !

Sous le tilleul, un violon et une clarinette, avec des ivresses de grives dans les vignes, reprirent un rythme sautillant où frétillait l'âme des danseurs.

— Je voudrais t'avoir connue toujours ! murmura Kobus.

La chemise de Siska frôle son ventre, ses genoux. Qu'importe ! La journée stridente lui en prête une autre : le torse de l'amoureuse flambe, les bouts en feu de sa poitrine s'incendient de rose !

— Je m'attacherai à toi avec des chaînes de fer, comme l'ancre au bateau, s'écria Kobus devant la fille à l'échine onduleuse.

Il l'entraîna.

Sur le lit Siska, ivre de passion et de lumière, mêlant ses cheveux noirs défaits sur l'oreiller, regarda tour à tour les prunelles allumées de Kobus et le fond du firmament; naufrageant dans le délire des chairs en flamme, une étincelle brûlant ses yeux, elle se sentit pénétrer par les traits du soleil et par l'étreinte vigoureuse de son amant, et elle poussa un grand cri de volupté.

VII

Le lendemain dès l'aube, Barent se promenait dans le verger, ruminant son bonheur. Savante en amour Siska s'était donnée avec la tendresse d'une épouse et la fougue d'une bacchante. La lune, qui s'effaça en un rond poudré d'argent, avait éclairé un duo passionné, dont les brûlantes reprises palpiétaient au cœur encore battant de Kobus. L'amant de Lisbeth, le coureur de faneuses et de cabaretières, avait donc une maîtresse aux lourds cheveux lustrés, au corps sculptural digne d'être gravé sur les camées de l'orfèvre Steven ! Quelle fierté de se trouver le confident de cette bouche ardente, le maître de ces seins, de cette croupe, de ce ventre souple !

— Bonjour ! monsieur Kobus ! Bonjour, monsieur Kobus ! Avez-vous bien dormi ?

Siska ! Elle parle ainsi à cause de madame Ternath, qui entr'ouvre sa fenêtre ; ayant mis un casaquin nacarat l'aubergiste se contemple dans les carreaux.

— Eh bien ? Eh bien ? crie-t-elle aux amoureux.

Je ne vous ai pas vus au bal, hier soir? J'avais fait venir un second violon!

Dans l'hôtellerie on se lève. Le valet, sous la pompe, s'éponge le front.

— Nous partirons? demande Siska à Kobus.

— Si tu le veux, oui!

— Loin?

— Aussi loin qu'iront tes pieds! Fatiguée, je te prendrai sur mes épaules; elles sont solides: j'ai été meunier!

— Loin! reprit Siska.

Une heure après, elle avait une robe en laine rouge, avec un col de dentelles, et, aux manches, des revers de linon blanc. Un chapeau de paille à larges bords brunissait son visage d'une pénombre qui mettait une apparence de hâle à ses joues et à son front. Elle portait un petit panier d'osier.

— Des victuailles? demanda Kobus en riant.

— Des victuailles! C'est du linge, vois-tu, des gants et du parfum. Nous resterons là-bas plusieurs jours. Des victuailles! Nous en trouverons chez les pêcheurs! Crois-tu la mer vide?

Madame Ternath arriva.

— Vous vous en allez pour plusieurs jours, j'entends? dit-elle.

La fine! Elle a tout deviné, tout vu: le manège avec le gros marchand d'Amsterdam, le caprice de la fille galante pour le peintre. Certes elle sait pourquoi ses deux clients ne se sont pas montrés la veille! Les soupirs passent à travers les murs

comme les cris des moineaux dans les haies, et madame Ternath a trottiné toute la soirée par son auberge, surveillant les servantes — des coquines qui se laisseraient faire des enfants !

Elle sait que son locataire a quitté la chambre de Siska à la première lueur de l'aube, quand le coq entame sa fanfare. Elle lève les bras et paraît étonnée :

— Si je ne connaissais la sagesse de monsieur Kobus, je croirais qu'il vous enlève, madame Siska !

Les amants partirent vers la plaine aréneuse des bords de la mer. En route ils montèrent sur une charrette dont le conducteur allait pêcher des coquillages pour faire de la chaux. Joyeux compère, il plaisanta les amoureux.

— Vous allez vous terrer avec les lapins ! Imitiez-les ! dit-il en clignant de l'œil.

— Mais à votre place, ajouta-t-il, au lieu de partager le terrain avec des corneilles mantelées, j'irais à Haarlem, au *Panier d'or*, manger une portion de pinsons qui chanteraient dans mon estomac, un bon chapon, comme on n'en prépare que là — et je boirais le vin de Graves de cet unique cellier ! Rien ne prépare mieux à l'amour !

— Siska, si tu veux ? demanda Kobus.

— La mer ! répondit Siska, songeuse.

Au fond Kobus n'était pas navré de voir une ample solitude s'étendre autour d'eux. A mesure qu'ils avançaient les métairies se faisaient rares, les chemins s'ensablaient ; les touffes d'arbres ra-

bougris portaient en leurs branches tordues le tourment des tempêtes. Par devant on devinait la mer à la clarté d'un ciel reflétant l'éclat immense des eaux; derrière eux Haarlem s'éloignait, brillante et vaporeuse, parmi les pépinières d'un vert onctueux. Satisfait de cette sauvagerie qui écarte les curieux et les jaloux, Kobus faisait bondir son bonheur jusqu'aux nuages, qui se forment, s'épanouissent, s'empourprent, s'argentent et s'effacent comme les impressions des âmes agitées. Les alouettes qui brillent le jour au ciel comme y scintillent aux soirs les étoiles, gazouillaient ineffablement pour lui. Il regardait Siska couchée comme un lézard au fond de la charrette, avec un sourire pâmé glissant sur ses lèvres : les seins de la fille étaient encore en fête des baisers de la nuit et il se promettait des liesses charnelles, des débauches ardentes avec cette créature, dont les paupières baissées laissaient encore échapper sous les cils des lueurs d'or fondu.

Ils descendirent de la charrette chez un gardien des côtes ; la femme leur servit du lard ; l'homme parla des fascines qui bourrent les digues, des dangers qu'il courait, certains jours d'ouragan. Mais avides de liberté les amants le quittèrent pour des courses à travers les dunes.

Oh! le pays sauvage et pur!

Des mouettes passent, lancent leurs cris, où gémit un peu de la plainte d'un gouvernail qui grince ou de la chaîne d'une ancre mal huilée :

elles décrivent des cercles blancs avant de s'abattre sur les flaques de la plage.

— Bonjour, mes petites sœurs! cria Siska.

Elle leur fit des gestes.

Autour d'un banc de sable, les marsouins plongent leurs têtes noires dans les flots.

— Ils ont une nageoire au dos, expliqua l'ancienne ravaudeuse de filets, et beaucoup de dents.

Quand le jour devint éclatant les amoureux s'abritèrent à l'ombre frêle d'un saule. De là ils regardèrent les moirures liquides de l'océan, qui se doublaient de remous de nacre rose. L'Amphytrite du Nord ouvrait d'immenses prés glauques, que bornait une lame brasillante à l'horizon. Pour peupler ces mouvantes solitudes les vagues se dressaient : elles attiraient du sable blond dans les transparences de topaze brûlée et d'émeraude claire des flots.

— Quelle joaillerie! dit Kobus.

Du doigt il indiqua le scintillement des ondes ; il avait posé sa tête sur le giron de sa maîtresse : le corps de Siska fleurait le parfum du large, ses yeux se chauffaient aux lumières du lointain, sa poitrine se soulevait comme si elle eût suivi le rythme de la mer.

Bientôt brûlés par la chaleur, affolés par la même soif de fraîcheur et le désir d'une communion plus profonde avec la marée pétillante, les amants se dévêtirent. Ils riaient, avides des baisers de l'espace sur leur peau. La robe rouge de Siska brilla

comme du sang frais sur le sable. Elle ôta sa chemise, l'étendit sur les joncs :

— Ne t'envole pas, joli drapeau!

Les corps nus resplendirent. Le ciel, les flots, les dunes baptisèrent leur jeunesse d'un flamboiement de reflets.

— Adam et Eve! dit Siska, debout au milieu de la plage, et cambrant les reins pour offrir plus chaleureusement au soleil tous les fruits de sa chair.

— Le paradis terrestre! s'écria Kobus.

Heureux, ils s'approchèrent de l'eau. Leurs pieds s'y plongèrent d'abord; puis leurs genoux; bientôt ils y furent jusqu'à la ceinture. Siska frissonnait de plaisir sauvage. Elle nageait; l'onde glissa sur ses épaules, froidit sa nuque: les rondeurs de son être furent caressées par la fraîcheur sous-marine. Elle soupirait de plaisir, lançant des œillades à Kobus: il la suivait à larges brassées, ameutait l'onde de soubresauts.

— Ne viens pas trop près de moi! Tu me fais peur! cria la fille.

Enfin elle sortit en secouant les bras: au plein soleil les diamants de la mer tremblèrent sous ses aisselles; son ventre brunissait vers les cuisses; les flancs étaient humides et excités; elle avait le bout des seins, la croupe, les bras, les genoux d'un rose de jacinthe; ses cheveux noirs se bleuaient un peu sous l'azur céleste. Kobus ému comme s'il eût assisté à la naissance des fleurs enlaça de ses bras la créature resplendissante:

— Es-tu belle!

Leurs lèvres s'unirent, froides comme le seraient des nénuphars marins, et dans une lutte ils roulèrent sur la grève. De loin on eût cru voir un satyre violant une sirène, avant qu'elle eût pu regagner le flot : les chairs humides brillaient comme des bijoux dans l'air enflammé.

— C'est là-bas qu'on m'a trouvée, dit Siska, en se rhabillant : elle désignait un petit village de bois goudronné, saur, sous les tuiles rouges et les chaumes roussis.

— Allons-y! répondit Kobus, enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Oh! non! non! non! s'écria la jeune femme. Cela me ferait trop de peine!

En réalité elle craignait des rencontres avec les gars du bourg.

Ils restèrent là une semaine. Souvent elle parlait de son hameau, poussé sauvagement dans les sablons comme un bouquet de morilles. Du haut des collines pâles, elle le regardait, inquiète. Puis à l'heure des feux allumés sur les grilles des phares, elle écarquillait d'étranges prunelles : on eût dit que l'éclat de ses cornées avait été pris à une vague phosphorescente. Enfin elle demanda à Kobus s'il voulait bien loger chez quelque pêcheur : parmi les huttes elle en chercha une, dans les plis des grands terrains blonds qu'envahissait le crépuscule. Moyennant une pièce d'or glissée en cachette elle obtint l'âtre et l'alcôve. Heureuse, elle allu-

mait des brindilles et grillait des poissons; et les amoureux, seuls sous leur chaume, s'asseyaient à la table en bois et se culbutaient sur les matelas qui fleurent l'iode, le sel et la sueur; alors sous les baisers de Kobus, Siska se plaisait à s'imaginer qu'au fond d'une cale, tandis que des voiles claquaient à travers l'hystérie de son rêve, elle était violée par un être surgi des flots: il dardait ces blancs regards de naufragiers, ces regards farouches qui l'avaient fouillée jadis, comme des coups de couteau, quand elle s'abandonnait aux rôdeurs, sous les coques renversées des chaloupes.

Un midi le temps se troubla. Une lourdeur de plomb tomba du soleil, rond et malade. Les oiseaux inquiets voletaient comme s'ils se fussent piqués aux épines de leurs nids. Par moment, Siska haletait, se tordait les mains :

— Kô, je veux partir seule, à travers le sable. J'ai mal partout, dans ma poitrine, où s'allume du feu, dans mes yeux, sous mon front! Je pars! Laisse-moi! Je reviendrai avant la nuit! Voyons! Je te le promets! Kô! Laisse-moi! J'ai mal!

Elle s'enfuit et disparut dans les sablons; elle se cachait avec des souplesses félines, gagnant les sentiers connus des ramasseurs d'épaves; elle prit la direction de son village natal.

Kobus grimpa sur une dune, cria, mais ne la vit plus. Des nuages d'un gris de fer se levaient. Un coup de tonnerre roula au loin; un silence d'angoisse écrasa le paysage; puis les vagues poussè-

rent de brusques rugissements. Ensuite un éclair déchira l'espace. Tout trembla. L'ondée hacha le sol.

.....
Siska revint le lendemain. Lasse elle souriait tristement.

— Je t'ai inquiété, Kô?

— Ah! oui! répondit le délaissé : à demi fou, il avait passé la nuit à rôder, s'attendant à découvrir sa maîtresse foudroyée.

— Pardon! fit-elle, câline. Je me suis réfugiée chez une vieille pêcheuse de crevettes. J'ai partagé son lit. Je n'osais sortir. J'étais folle! Mais je ne songeais qu'à ta douleur. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, mon trésor?

Elle affectait tant de sincérité en ses paroles que le garçon, frissonnant encore de terreur, la crut.

Mais un temps gris régnait, et le soleil était profondément enfoui dans les brumes de la Hollande.

— L'orage a changé la direction du vent, dit Siska avec l'assurance d'un vieux pêcheur, c'est l'instant de regagner Haarlem après huit jours d'absence!

Leur hôtesse les accueillit avec des exclamations! Puis elle fit à Siska un clin d'œil imperceptible.

Elles se retrouvèrent à part.

— Il y a une lettre pour vous, murmura madame Ternath.

— Oh! ne le dites pas à Kobus, répondit Siska. Mais je ne sais pas lire. Lisez pour moi!

Madame Ternath, de ses doigts habitués à trousser les poulets, décacheta maladroitement la missive. Puis elle rajusta ses lunettes et lut lentement. L'écrit ne portait pas de signature. On réclamait le retour de Siska à Amsterdam.

La courtisane frappa le sol du pied, rageuse.

— Ma fille, ici-bas on ne fait pas toujours ce qu'on veut ! lui glissa onctueusement l'aubergiste en rendant la lettre.

— Que le diable l'emporte ! cria Siska. Avant d'entrer, j'ai vu une pie s'envoler à ma gauche ! Signe de mauvaise nouvelle !

Elle monta à sa chambre, impatiente. Quelle colère à l'idée de partir ! Laisser Kobus ? Mais elle savourait pleinement le cœur ingénu de son rustique amant ! Elle avait à peine trempé les lèvres à ce verre de sang chaud et riche ! Non ! Il lui fallait à son réveil la lumière grise et bleue des yeux de Kobus ; il lui fallait autour de son cou les bras musclés du jeune Hollandais, et sur tout son épiderme la caresse du jouvencel ! Qui donc la rendrait ainsi frémissante au contact d'une haleine, où elle retrouvait la griserie excitante des moissons ? Quel citadin l'enlèverait, pour la jeter sur un lit avec autant de fougue ? Qui la pénétrerait d'une jeunesse aussi vigoureuse et aussi abondante ?

Quitter Barent ? Non !

Il fallait cependant partir ! Eh bien ! Kobus l'accompagnerait ! Au surplus, elle connaissait les hommes : dans son bissac elle possédait les tours

nécessaires pour se faire désirer aussi fort que l'eau par les poissons qu'on vient de pêcher!

Elle agit sans tarder. Lorsque Kobus entra dans l'atelier de Krul, il y trouva Siska déshabillée; debout sur le tonneau renversé, elle posait pour le maître et Van Ostervelde.

Barent serra les poings. Van Ostervelde s'approcha du modèle pour mieux observer un détail des hanches. Frantz Krul cria, riant, la main ouverte :

— Tu vois qu'elle est venue!

L'amant devint pâle. Deux traces de ses baisers, l'une à la gorge, l'autre sous le sein droit, n'étaient pas encore effacées de la peau de la gouge : ces deux afflux de sang, d'une légèreté de feuille de rose, c'étaient les cachets apposés par ses lèvres, les échos de ses soupirs, l'empreinte de son cœur en fête! Ah! Siska dévoile, impudique, les secrets de leurs délices : il lui semble voir toutes les caresses qu'il a prodiguées flamber et rougir de colère et de honte autour des hanches dévêtues de la fille!

Mais il n'ose d'abord parler : Siska posait, impassible, le regard dans la fenêtre.

— Eh bien, Barent, vous allez profiter de la séance? insinua Van Ostervelde.

— Cela ne te regarde pas, crapaud! répondit Kobus. Tu n'es pas le patron! Laisse ton nez de rat foireux sur ton sale barbouillage!

— Oh! oh! fit Van Ostervelde. Du sale barbouillage! Il n'est guère galant pour une aussi belle nudité, le goujat! Du sale barbouillage! C'est une

étude que je destine à ma propre chambre à coucher! Viens voir!

Il montra sa toile à Barent. Siska s'y dressait avarement peinte par le pète-sec, mais 'ressemblante.

Kobus éclatant creva la toile d'un coup de poing, atteignit Van Ostervelde en pleine figure et renversa l'agressif bougre au milieu de fioles d'huiles et de pots de couleurs : les cheveux du sire blême s'y teignirent en vert et le fond de sa culotte s'empourpra.

— Cochon! hurla le disciple désarçonné, en cherchant à se dépêtrer au milieu des débris de verre et de faïence qui tailladaient sa peau. Cochon! Cochon! Sale cochon!

— Tiens! continua Kobus.

Il lui cassa une palette sur la tête.

Siska riait d'un rire aigu. Krul intervint, empêcha Kobus d'étrangler son adversaire.

— Ah! dit-il, flegmatique, il ne faut jamais jouer avec le feu!

Mais Kobus sortit furieux, ébranlant la porte.

Siska se rhabilla.

— Oh! tu peux partir, dit Krul.

Rajustant ses effets, elle poursuivit de ses moqueries Van Ostervelde qui lava dans une cuvette sa figure aux yeux pochés, au teint verdâtre, éclaboussée de sang et de couleur à l'huile.

— Il me le paiera, le brenneux! murmura-t-il.

Les amants se revirent à l'auberge. Etouffant son

envie de battre l'éhontée, Kobus lui reprocha ses complaisances pour les gens de l'atelier.

— Je te défends, hurla-t-il, d'aller encore chez Krul!

— Pourquoi pas? Il n'y a aucun mal!

— Tu n'iras pas!

— Voyons! Tu es insensé! J'ai posé la première fois pour m'assurer que j'étais belle! Alors, vois-tu, c'est devenu une habitude, et je ne puis refuser ce mince service! Krul fut toujours un père pour moi! Comprends-tu, Kô?

Elle devint enjôleuse.

— N'est-ce pas que je retournerai chez Frantz Krul?

— Non!

— Eh bien, alors, je pars et ne reviens plus ici!

— Tu pars?

— Oui, je pars!

Elle s'approcha de son amant, entoura son cou de ses bras, et balancée contre sa poitrine :

— Si tu m'aimais fort, tu viendrais à Amsterdam!

— A Amsterdam! Folle!

— Pourquoi pas? Je serai sage et ne poserai que pour toi!

— C'est impossible!

Kobus quitta brusquement Siska.

Mais l'invitation de la fille galante résonnait à ses oreilles, et, bien qu'il fût déterminé à ne pas

quitter l'atelier de Krul, il songea sans cesse au départ.

Deux choses l'entravaient : son père et ses études. Ah! si le vieux Barent apprenait que son fils vit en concubinage à Amsterdam! D'autre part Kobus n'était en art qu'un obscur apprenti; malgré son habileté de facture, le charme de couleur que son œil frais donnait à ses toiles, il ne devenait pas encore maître! Que faire là-bas!

Cependant pourrait-il quitter Siska? Ne plus frôler sa chair? Ne plus contempler son corps? Laisser s'évanouir un pareil rêve? Siska irait sans lui à Amsterdam! Elle recommencerait sa vie passée et se livrerait aux assauts de tous les passants! Kobus resterait dévoré de jalousie, ivre de passion et de rage, la cervelle en folie! Non!

Pour calmer son angoisse, il marcha le long de la route, à travers la pluie qui faisait pleurer les arbres.

Siska enfermée dans sa chambre devina la tourmente qui ravageait son amant; elle attendit un moment de calme pour le nouvel assaut.

Ce fut un jour plus tard.

Le ciel se rassérénait.

Elle avisa Kobus le matin, au moment où il allait retourner chez Krul.

— Eh bien, as-tu songé à ce que je disais?

Kobus avoua ses craintes, ses incertitudes. Il ne savait que faire, se trouvait bien malheureux.

La fûtée rassura l'amant par des paroles douces

et sérieuses. Krul? le meilleur des hommes! Il pardonnerait une fugue! Ce n'est pas, en somme, une duègne espagnole! Et pour Kobus, quelle chose salubre, Amsterdam! On y trouve des artistes, des amateurs. Ville riche! Les tableaux s'y vendent! Et Siska possédait sa petite maison, bien meublée. Quel bonheur!..... « Si elle partait seule, elle ne savait à quels délires la conduirait son désespoir, ce qu'elle ferait pour oublier! »

Ces arguments ébranlèrent Kobus. Son père pourrait le croire à Amsterdam pour ses études. Il ne saurait rien de sa vie avec Siska. L'esprit du jeune homme planait dans l'incertitude quand sa maîtresse lui dit, le soir :

— Je dois partir demain matin. J'ai dit à madame Ternath que tu m'accompagnais peut-être à Amsterdam pour quelque temps. Fais tes apprêts de départ.

— De départ?

— Oui, Kô, je serai ta petite servante! Tu auras une gentille compagne : je ne me dévouerai qu'à toi. Tu es mon ciel, Kô, je suis ton ange! Et puis, viens, écoute...

Elle l'entraîna vers sa chambre. Le lendemain matin Kobus écrivit à son père qu'il se voyait obligé pour son art de résider sur les bords de l'Amstel.

Une carriole emmena les amants à travers le pays. Ils passèrent à Haarlem sous la porte d'Amsterdam, qui est puissante avec ses quatre tours,

et défie la contrée. Le ciel tiède se voilait de légères nuées rousses, les prairies se vert-de-grisaient.

Le cheval des fugitifs agitait un pompon rouge et des grelots. Kobus songea que c'étaient les grelots de sa folie, qui jetaient leurs sons alertes et cuivrés aux sapins, aux ormes, aux bosquets, aux étangs et au vent! Puis il pensa à la grande carte, chez Jan Ketham, et un serrement d'espoir et de terreur le prit à l'idée de la cité immense et emphatique.

Vers midi ils heurtèrent, à l'entrée d'un village, un rassemblement de rustres. Sous un orme un dentiste opérait juché sur des tréteaux. Par devant luisaient des fioles emplies d'huiles aromatiques et de remèdes cristallins, à côté du diplôme agrémenté de cachets de cire. A une poutre pendait un violon sur lequel l'aide du charlatan — sacripant vêtu de cramoisi — venait de racler une ritournelle. Au-dessus, un singe était assis sur une barre en bois; d'une main il jouait avec une pipe, en imitant les gestes d'un fumeur, de l'autre il s'empoignait frénétiquement, fixant d'un œil lubrique une fillette : elle s'amusait des drôlatiques ébats qui faisaient saillir aux cuisses de la bête une gousse de piment.

Les clients se groupaient autour de l'estrade, quelques-uns avec les joues gonflées, la mine verte. Ils apportaient au chirurgien des paniers d'œufs, un poulet, des fromages, du miel, pour qu'il les délivrât de leurs maux. Quatre chicots sanglants

gisaient sur les planches; un malade s'enfuit à travers champs, hurlant et sautant comme s'il avait la mâchoire arrachée. Un autre trépignait sous les efforts du charlatan, qui finit par brandir, avec un geste triomphal, une molaire cariée au bout de sa pince.

— Voilà l'adresse! Voilà la science! Je ne suis pas le docteur Tulp, mais j'en sais plus que lui et suis prêt à discuter avec n'importe quel savant!

Il interrompit son boniment à la vue de Kobus et de Siska, ahuri, la bouche bée : le pître n'était autre que Dirk, livré à un nouveau métier.

— Ah! vous voilà! s'écria-t-il, reprenant possession de lui-même — vous voilà! Ma bénédiction, mes enfants! Zacharius! une marche nuptiale!

Il ricanait, vêtu de noir, sous son chapeau haut et pointu, qui ressemblait à ceux des médecins.

I

Lorsque dans le soir Kobus et Siska arrivèrent devant Amsterdam, le ciel sans cesse volant de Hollande s'était débarrassé de ses nuages : la ville baignait en une grande clarté jaune qui se levait du Zuyderzee.

Les remparts et les pignons étaient dominés par de nombreuses tourelles, que dépassaient les flèches élancées de la Westerkerk, de l'Oudekerk et de la Zuyderkerk. Les lignes grouillantes de cette masse pittoresque se hérissaient au-dessus de marais vermeils, où se miraient le zénith et les moulins aux ailes membranées ; à gauche, une forêt de mâts, dans le nouveau bassin ; vers l'horizon brumeux, quelques voiles orangées, sur d'invisibles canaux, glissaient entre les prés.

Des auberges disséminées, puis des carrosses roulant sur les routes plates, entre les pépinières, dont la verdure se fit amère dans la vesprée, puis des cavaliers, des enfants, un charroi de légumes : c'étaient les approches de la cité.

Les amants atteignirent la porte de Haarlem. Leur voiture, après avoir passé le grillage à deux battants, gronda sur les cinq arches rondes et les deux ponts levis. Devant eux béait la gueule noire de la muraille avec, au-dessus, les armoiries d'un lourd fronton taillées dans la pierre blanche, et une grosse tourelle, en forme de lanterne, terminée par une flèche trapue; tout en haut brillait le cuivre de la girouette, qui représente un bateau.

Ils entrèrent, côtoyèrent le canal des Brasseurs, jusqu'à l'écluse de la Licorne, d'où l'on aperçoit l'église du Nord avec son cimetière; derrière les vannes se tendaient les cordages et les pavillons des bateaux de pêche. L'obscurité tomba. Des fenêtres s'éclairèrent vivement; la ville avait soif de lumière; les façades, piquées du feu des lampes, se mirèrent dans l'eau des biefs; Amsterdam avait l'air ainsi de se continuer sous terre et de mêler, grâce au reflet des étoiles, le ciel et l'enfer.

L'attelage traversa le canal des Princes, celui de l'Empereur, celui des Seigneurs, et suivit les quais du Cingel jusqu'à la tour de la porte Jan Roon. Alors il se dirigea à gauche vers la Nieuwe Kerke, passa au milieu du Dam, devant le marché aux poissons, et enfila la Warmoestraat.

Kobus était ému et étonné. L'aspect mystérieux et étrange de cette ville de bateliers, de pêcheurs et de marchands, qui sentait la tourbe, le goudron, la saumure et les épices, l'angoissait.

Quelle destinée le guettait à l'ombre de ces fa-

çades inconnues, dont les frontons triangulaires, munis de poulies, plongeaient dans la nuit? Aux coins de certaines rues, hermétiquement clos de cent volets, les entrepôts, dont les toits silencieux attendaient la caresse tremblante de la lune, dormaient, sphynx inquiétants.

Dans le centre, les rues plus actives s'animaient, joyeuses, avec l'illumination des boutiques et des cabarets. Les gens babillaient, criaient, péroraient, affairés et gais, dans le délassement qui suit la journée de travail. Des citadins se promenaient, sérieux et dignes, en habits sombres et rabat blanc; des banquiers, sur le Dam, discutaient encore les dernières nouvelles de la *Gazette de Hollande* à la lueur de lanternes suspendues; des servantes couraient dans la foule, du rire aux lèvres, en béguin clair, caressées par l'éclairage d'une échoppe et lutinées par les artisans qui revenaient de la taille des diamants ou des fabriques de verres à lunettes. A la porte d'un café, une élégante sirotait une tasse de chocolat, dans un demi-jour, propice aux intrigues, tandis qu'un juif passait, l'œil fixé sur le sol comme s'il y cherchait un florin perdu.

La voiture s'arrêta vers le milieu de la Waarmoestraat. Siska frappa à une petite porte; une femme âgée ouvrit, tenant une lampe devant son visage fripé.

— Une ancienne amie, dit vivement Siska. Nous vivons ensemble.

La vieille dévisagea Kobus d'un œil défiant qui

brilla sous ses paupières plissées et ses gros sourcils à la façon d'un ver luisant dans l'herbe. Une mante noire ombrail sa figure cirreuse et ridée, son nez camus, sa bouche édentée, dont les lèvres disparaissaient en une grimace qui avait l'air de recéler un écu volé.

— Tu aurais dû revenir plus tôt, ma fille, dit-elle d'une voix fausse et criarde. Il faut qu'on ait de la patience avec toi : je ne savais que dire quand on frappait à la porte. Tu promènes ton oiseau quand on a besoin de lui !

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! interrompit Siska, en frappant du pied.

— Tais-toi ! Tais-toi ! C'est facile à dire ! Je ne puis pourtant te remplacer que pour recevoir les méchantes paroles ! Je n'oserais offrir à Mynheer Roytema mon téton au lieu du tien !

Siska exaspérée mit la paume de sa main sur la bouche de la compromettante duègne :

— Vas-tu te taire !

Et se tournant vers son amant :

— Ne crois pas ce qu'elle dit, Kò !

— Quoi ? dit Barent, qui n'avait pas entendu.

— Ce Monsieur loge ici ? demanda la vieille, d'un air inquiet.

— Oui, dit sèchement Siska, et prépare-nous à souper !

Ils montèrent, au bout du corridor, un escalier sombre, et se trouvèrent dans une vaste cham-

bre à coucher : Siska joyeuse alluma les chandelles, bondissante, heureuse d'illuminer son nid et d'en exhiber la pompeuse coquetterie. Le lustre flamboyant permit de distinguer jusqu'au moindre ornement.

— Quel bonheur ! crie Siska. Allons-nous être heureux ici, mon joyau, mon prince ! Quel joli ménage !

Une tapisserie en cuir de Cordoue, disposant ses grenades entr'ouvertes au milieu de feuilles d'acanthé, fait de la chambre une vraie cage de fête, fleurie et dorée.

Sur un des coins de la haute cheminée à cariatides, un cupidon de marbre blanc, joufflu, tout nu et sans pudeur, brandit une flèche d'une main, et s'appuie de l'autre sur son arc. Au-dessus, parade un grand tableau d'un artiste italianisant : paysage bordé de collines bleues et agrémenté d'un Temple de Tivoli, où les nymphes plongent les jambes dans un gué, ou ôtent leurs chemises au bord de la rivière.

Dans le fond de la pièce, le lit large, presque carré, avec quatre colonnes soutenant un baldaquin frangé et crépiné d'or. Des rideaux de velours d'Utrecht tombent amplement à l'entour, cramoisés : l'un des coins en est relevé par un large galon, pour montrer la courte-pointe en guipure, les oreillers et le fond jaune des doublures.

En face, se dresse une table couverte de linges fins, de pots de fard et d'une petite glace de Ve-

nise au cadre d'écaille. Dessous, un pot de chambre en argent, à côté d'une chaufferette.

— Eh bien, Kô? interrogea Siska. Et le salon, qui donne sur la Waarmoestraat! Viens voir!

Elle entraîna Kobus dans la chambre voisine. A la vague lueur d'une chandelle tremblante, il entrevit un monstre en porcelaine bariolée tirant, de sa gueule verte, une langue purpurine, puis de petites statuettes aux poses lubriques, une horloge frisonne, arrêtée, un lustre vénitien aux fleurs de verre, des frégates taillées dans l'ivoire, des brûle-parfums chinois. Sous les panneaux, de grandes chaises, couvertes de larges coussins; au trumeau, un petit miroir.

— D'où tiens-tu ces choses? demanda Kobus.

— Oh! fit Siska étourdie, des cadeaux!

Kobus se mordit les lèvres. Volontiers il eût brisé quelques objets. Un d'eux surtout l'agaça: une coupe en argent doré figurant une grande tulipe soutenue par la statuette d'un mousquetaire, qui avait une main sur le cœur.

Mais sa rancune s'envola à la première caresse. Puis la vieille apporta un perdreau et un flacon de vin; elle se retira discrètement, glissant sur ses savates.

— Folie! Folie! Folie! murmura-t-elle en regagnant sa cuisine aux murs couverts de carreaux de Delft, où elle cultivait du musc en un petit pot bleu. Ce jeune homme m'a l'air plus garni d'amour que de florins! C'est un de ces godelureaux avec

qui les femmes gâchent leur beauté sans profit ! Chose stupide ! Car avec ces béjaunes trop fougueux on finit par remuer les mamelles, vomir sans indigestion et avoir envie de groseilles en plein hiver !

Elle se consola en avalant une ample rasade de liqueur, et somnolente étendit ses jambes boursoufflées par la chaleur des chaufferettes ; ayant posé des lunettes sur son nez évasé, elle se prit à ravauder des bas, se morfondant à l'idée des caresses gratuites que prodiguait la courtisane.

Kobus s'imaginait dans un pays enchanté : pour lui, la chambre se tapissait d'une sorte de gloire douce, et des rêves voluptueux se blottissaient en des encoignures d'ombre, où brillait un éclat mordoré de cuir. Des senteurs pénétrantes émanaient des tentures ; capiteuses, troublantes, elles enivrèrent lentement le peintre.

— Mange donc ! dit Siska. Tu songes encore à Haarlem ? N'es-tu pas content ?

— Oh ! si ! répondit Kobus.

Se levant, il baisa Siska sur la bouche : pointant en l'air fourchette et couteau, elle interrompit le découpage du perdreau pour garder les lèvres de son amant et boire le baiser.

Cette étreinte fut répétée : le bras de Kobus serrait la taille de la courtisane, sa main s'attardait aux contours des seins.

— Ote ton corsage, dit-il.

Le vin rouge coulait dans les verres ; déjà Kobus

savourait en pensée la joie de tâter, entre les linges de l'alcôve soyeuse, la peau chaude de sa maîtresse.

— Tu vois, expliqua Siska, toutes ces choses jolies chez moi... Veux-tu un peu de muscade?... On m'en a donné de ces objets. Mais les plus beaux ont été achetés par moi. J'ai gagné un jour beaucoup d'argent à la loterie !

Pendant plusieurs mois, le séjour à Amsterdam fut pour les jeunes amants un incessant plaisir. Siska était heureuse de montrer la ville à son ami. La gaieté résonnante des matins amusa l'artiste : les cris des laitiers, des marchands de harengs et d'anguilles fumées, la balourdise des maraîchers poussant des charrettes où la pulpe safranée des carottes rend plus onctueux l'étalage ambulante des salades et des choux. Les servantes négociaient les achats devant les portes : elles avaient fait briller les cuivres, après avoir lavé les corridors à grands coups de balais. Pour attirer leur attention, voilà le preneur de rats qui s'arrête sur un pont, suivi de ses chiens ; il porte un manteau de fourrures sur l'épaule, un bonnet phrygien en peau sur la tête, une besace en bandoulière ; il s'appuie sur un bâton que termine une cage en bois ; une rate vivante s'y démène et les rongeurs tués par l'assommoir pendent aux barreaux.

— Je voudrais être enfermée ainsi dans ton cœur, dit Siska, prenant le bras de Kobus.

— Oh! la rate! répond le peintre en riant. Vois!
C'est elle qui attire les mâles et les fait écorcher!

La fille bouda un peu.

Mais les fenêtres s'ouvraient au-dessus des enseignes, le long des charmes et des marronniers des quais. Les femmes en béguin blanc apparaissaient, guettant le réveil de la ville; elles exposaient quelques pots de giroflées à l'air. Les enfants coururent partout avec des cerceaux et des tambourins; les bachots démarraient; les mouettes, agiles, faisaient luire un instant, sur le bronze noir des eaux enfumées par la brume, la fugitive douceur de pennes grises et pâles.

Kobus, levant le nez, s'attardait à étudier les pignons des maisons, qui s'éclairaient des vives lueurs de la matinée. Les uns finissent en coquilles, d'autres en obélisques, d'autres en une rosace que nouent des festons blancs. Ailleurs, dominant des têtes de monstres ailés, une sphère représentant le monde, des statuette de paysan, une corbeille de fruits. Des cheminées sont surmontées de centaures en fer tirant de l'arc; sur une tourelle, un Neptune en girouette, debout, le trident à la main, terrasse un marsouin, comme saint Michel le diable.

Kobus fit remarquer à Siska la diversité de ces emblèmes et la façon charmante dont ils s'enlèvent sur le ciel. Puis s'arrêtant devant une maison ouverte :

— Vois cet escalier! Il me rappelle celui de la

maison paternelle. Il est éclairé de même façon. Sont-elles belles, Siska, ces lumières d'intérieur! Sur chaque marche de bois se pose une sorte de petit tapis vibrant. Regarde donc! Et le long des murs! Cela parle. Je resterais des heures ici à écouter.

Une bourgeoise monta de la cave, en caraco vert, et tenant un chaudron.

La main du peintre se crispa :

— Ah! Quand je saurai bien tenir le pinceau, je représenterai des scènes pareilles, Siska! On m'a souvent parlé de l'Orient. Je suis sûr qu'il y a des couleurs d'orient là-dedans! Oh! Vois ce vert, et ce cuivre, et cette chair de femme sous le bonnet du matin! Ses cheveux blonds! Et sur elle, ce reflet des murs! Et sur les dalles usées un peu du reflet de son jupon jaune?

— Oui, mais j'ai faim! déclara Siska.

En rentrant vers midi les amoureux, au coin de leur rue, s'approvisionnèrent chez une jeune Zandamoise rieuse, qui vendait du saumon en tranches, des cerises ou des fraises, et parfois des crocus fourrés en un pot de terre cuite.

— Vous n'avez pas encore trouvé d'amoureux? lui demanda Siska.

Ils coururent aussi les marchés, surtout le marché aux poissons.

Kobus l'aimait pour sa couleur populaire et la fraîche richesse de ses étals écaillés d'argent. Il s'ouvrait près du Dam, au-dessus de l'écluse voûtée

qui conduit les eaux du Rokin dans le Damrak.

Sur la balustrade se dresse un beau lion tenant les armes de la ville : l'animal témoigne en quel honneur le commerce salin des harengs est toujours tenu dans la métropole et montre que celle-ci n'oublie pas son origine : un bourg de pêcheurs. Des barques arrivent jusqu'au quai avec de grosses nasses rondes, emplies de marée, et si grandes que les chaloupiers ont peine à se tenir près de leurs rames. Elles apportent des aloses, des turbots, des églefins, des soles, des plies, des merluches, des congres ; bientôt, au milieu de la foule caquetante, ils déploient la bijouterie charnelle de la mer, l'élégance nacrée des régions sous-marines, et comme le souvenir phosphoreux de grands soleils éteints au fond des eaux. Les pêcheurs en barrettes, d'une main épaisse, retournent lestement les grandes raies plates, qui suffoquent à l'air.

Au fond de baquets barbotent des rougets, clapotent des cabillauds, frétilent des tanches et des perches, glissent des anguilles, que des femmes écorchent d'un coup de couteau. Des huîtres arrivent par paniers ; les saumons coupés éparpillent partout de vives taches, sanguines et cuivrées.

Les vendeuses ouvrent des moules, écaillent des carpes, dépouillent les raïtons, dont les intestins lilacés sont dévorés aussitôt par des cigognes familières ; elles interpellent les chalands pour leur morue nouvelle, vantent la propreté de leurs mar-

chandises et crient : « Signor », à quiconque a l'air étranger.

Kobus prit ses ustensiles de peintre et vint s'installer au fond d'une échoppe, comme il l'avait vu faire par d'autres artistes : il entama une étude d'après un monceau de poissons, esquissa la foule des acheteurs et des marchands, avec, dans le fond, au-dessus de l'abri des étals plantés sur colonnettes, les voiles du Damrak et les pignons rouges d'un quai.

Siska parlait des pêcheries, de la façon de ramasser la marée dans les filets ou de la débarquer sur les plages. Elle se montrait familière avec les poissardes ; reniflant les odeurs chargées d'iode, elle cria :

— Quel bonheur ! c'est comme jadis !

D'autres jours se tenait le marché aux fleurs et aux pipes, près de l'écluse des Orphelins. Une joie pour Kobus, l'arrivée en bachot des bouquets bariolés, des ifs taillés en cône ou en pyramide, qui se miraient dans l'eau : on exposait ce jardin flottant sous les tilleuls du quai, qui leur tamisaient le soleil — au milieu des petits fourneaux en terre blanche qui venaient de Gouda.

De retour à la Waarmoestraat, les amoureux s'amusaient à des badineries. Pour se donner l'air plus piquant Siska se posa une mouche sur la tempe. Elle mit une jupe en satin jaune, à galon d'argent, un corsage couleur cerise, des mules de velours rouge, et un tablier de batiste blanche, à la façon des

bourgeoises, dans leurs intérieurs. Les amants regardaient par la fenêtre du salon passer les élégants : ils promenaient des choux de soie à leurs genoux et sur leurs souliers, et arboraient de longues plumes à leurs chapeaux. L'un d'eux mettait Siska en liesse chaque fois qu'il apparaissait et qu'il lançait un regard conquérant vers la croisée de la courtisane : c'était un long imberbe, aux cheveux jaunâtres, raide sur ses jambes en fuseaux ; il traînait maladroitement au côté une rapière, qui, se glissant entre ses mollets, le faisait trébucher. Il avait la peau très pâle.

— Une grue aux navets ! affirma Siska.

Par les vitres de la chambre à coucher Kobus suivait les volées de pigeons sur la tour de la vieille église : la flèche, avec ses cages et ses couronnes de plomb, dressait, au-dessus des pignons, l'élégance à la fois solide et ajourée de son architecture hollandaise, et lançait au quartier du Dam les sons graves et dorés de son carillon sombre. Quand les amants avaient soif, Siska exhibait un très joli « molenbeker » d'argent, qu'elle possédait. C'est un gobelet flanqué d'un petit moulin : le buveur doit souffler sur les ailes pour les faire tourner, et vider la coupe avant qu'elles ne soient arrêtées. Kobus y parvenait chaque fois, mais Siska ne pouvait trouver le fond de son « vide tout », car son amant la faisait rire avant qu'elle eût fini de boire.

Dans le salon, se trouvait un riche cabinet d'ébène et d'ivoire. Ses deux battants fermés enchâs-

saient des miroirs, où étaient gravées des marines du Pampus ou de la Gout-zee. La fille refusait toujours d'en montrer l'intérieur à Kô : elle prenait la clef en cachette. Cependant un jour elle voulut bien l'ouvrir, à condition que le curieux se tint à distance et demeurât coi : les tiroirs s'ornaient de glaces historiées ; au centre était disposé un petit escalier à balustrade éburnéenne, et, sur une sorte de scène mignonne de théâtre, dont les coulisses simulaient les façades de maisons à Monnickendam, se dressait un petit Amour en or. Brusquement Siska referma les portes du somptueux meuble ; Kobus fut toujours inquiet de son véritable contenu.

Le jeune artiste menait une vie oisive dans l'abri de velours et de vermeil où l'avait conduit Siska. Toutefois il n'osait toucher aux flacons de cristal, aux cassettes précieuses, aux porcelaines exotiques et s'avouait que vraiment le nid était trop somptueux pour un rustre de Meuse. Siska riait de sa gaucherie. Un jour qu'il admirait un perroquet en faïence peinte et le caressait du bout des doigts, elle jongla avec le bibelot, l'envoyant pirouetter jusque près du plafond ; Kobus criait :

— Mais tu vas le casser !

Quand elle se déshabillait et que son corps se modelait hardiment sur le fond des lambris, Kobus songeait aux plus belles peintures de Krul : il était ébloui par l'opulent mariage des couleurs d'une chair brune et rose avec les cuirs chargés de

grenades entr'ouvertes. Siska défaisait les bandeaux de ses cheveux : ils ruisselaient sur ses épaules et paraissaient frottés à la magnificence des tentures.

Kobus saisi par cette splendeur pria Siska de poser. Mais chaque fois elle remit la séance à un autre jour. Elle prétextait le froid, la fatigue : il lui manquait en réalité l'hommage de Krul, dont elle était fière, et le plaisir d'allumer des sourires et des flammes sur le visage et dans les yeux des élèves. Au lieu de peindre Kobus embrassait alors la fille et l'attirait vers l'alcôve.

Chaque matin la duègne entrait dans la chambre. A l'aspect du lit bouleversé elle disait :

— Vous avez besoin de prendre du chocolat et un verre de Xérès !

Ou bien elle rappelait l'arrivée prochaine du maître de musique :

— Il faut vous lever ! Monsieur Fabus va venir, Siska, et tu ne seras pas attifée pour le recevoir.

Ce professeur de guitare et de chant arrivait à toute heure du jour, et quelquefois le soir.

— Il a tant de besogne ! insinua la vieille, avec une sorte d'admiration.

Avant qu'il frappât à la porte Kobus partait.

— Je ne veux pas que tu assistes aux leçons, avait ordonné Siska. Tu m'intimiderais. Puis, un jour, je te ferai la surprise de chanter à ton réveil une jolie chanson française.

L'amant rencontra Fabus dans l'escalier : il lui

parut singulièrement élégant et riche; le jeune peintre entendit avec stupeur résonner des éperons aux bottes du guitariste!

— Il revenait d'un concert, à un château, près de Zaándam, expliqua la duègne. On lui a prêté le cheval !

Quelques mois plus tard, Fabus apparut à Kobus sous les traits d'un sexagénaire, qui escaladait les marches, appuyé sur une belle canne à pommeau d'or et qui regarda l'artiste en fronçant les sourcils.

— C'est le père du professeur ! fut-il expliqué. Il venait excuser son fils, retenu chez lui par le rhume !

Fabus oublia sur la table de Siska un pistolet d'arçon; une autre fois, une tabatière ornée de brillants.

— Est-ce mauvais de priser, pour un chanteur ! insinua Kobus.

Rentrant à l'improviste, il surprit sa compagne, qui effaçait avec du beurre une tache rose brillant sur son épaule, comme la trace d'un baiser.

Elle rougit.

— Tu m'as fait peur ! s'écria-t-elle. Pourquoi entres-tu sans frapper ? Est-ce agaçant ! J'ai une fièvre d'orties ! Tu me troubles !

— Ah ! les hommes ! les hommes ! s'exclama la maquerelle édentée, levant les yeux au ciel.

Un autre jour Kobus vit sortir de la maison le

vilain blond que Siska appelait « une grue aux navets ».

— Que diable a-t-il fait chez nous? demanda-t-il.

Siska se prit à rire, déclarant que ce n'était pas sa chambre que le nigaud quittait : cependant la duègne, subtile, s'esquiva sur le palier avec un flacon vide et deux verres.

Au surplus Siska s'absentait souvent. Elle assistait à des réunions chez des amies, visitait les orphelines, disait-elle, se rendait chez des marchands.

Ces jours-là, le trop naïf Kobus, pour donner un autre essor à son âme inquiète, se dirigeait un peu triste vers les bords de l'Y, par la vieille porte Saint-Antoine et la tour Montalbán. Arrivé près de celle-ci, il suivait les quais lentement, s'arrêtant devant les pinasses, les flibots, les cabotiers, les flûtes, les frégates, les chaloupes; fourmillant de marins, tous ces bateaux gagnaient le port, en sortaient, s'ancraient dans les bassins; d'autres glissaient sur un fond de ciel humide que griffaient les oiseaux de mer et que fêtaient les pavillons des mâts, auxquels grimpaient des mousses. Le soleil jaune du Zuyderzee dorait les hunes, les haubans, flattait les beauprés, frôlait les écubiers qui retiennent les chaînès à l'avant, comme des mors aux bouches des chevaux. Dans l'eau, le reflet des vergues chargées de draperies blanches, orangées ou brunes, était mangé par le sillon des barques : quelques-unes de celles-ci sortaient de la charpenterie de l'Amirauté et frappaient le fleuve de rames nouvelles.

Ce spectacle distrait Kobus. Il arrivait à la « Paalhuis », où l'on paye les droits. La route s'encombrait de marchandises, amoncelées sous les ormes ronds, et grouillait de matelots et de débardeurs. On y heurtait des sacs d'anis vert, d'alun, de salpêtre, des barriques de vin de Gascogne et de Portugal, qui sentaient le raisin rissolé, des pots de beurre d'Irlande, des balles de garance ou de tabac; des envois de thé dans des peaux de chameaux. Ou bien c'étaient les brouettes chargées des dépouilles de boucs qui viennent de Finlande, et les porcelaines fabriquées en Chine, sur commande.

Kobus prenait ensuite le quai au bois, chargé de troncs et de poutres, qui fleurent la résine, comme une forêt de Norwège ou du Rhin, et parvenait à la tour Haringspakkers.

Le remue-ménage de la navigation et du commerce peu à peu enthousiasmait le peintre. Après avoir admiré la beauté lumineuse des voilures et leur audacieux mariage avec les nues, il étudiait les gestes des portefaix, leurs allures souples et rythmiques : certains, sous les sacs gonflés, paraissent des Atlas plébéiens portant leur monde. Ils faisaient songer à la statue de ce héros, modelée par Artus Quellin : Kobus en avait vu la maquette, entre des allégories de la Justice et de la Prévoyance, parmi les sculptures destinées au nouvel hôtel de ville. Puis c'étaient les mercenaires encaquant les harengs : ils les prennent, argentés, aux barques en forme d'écales de noix amarrées aux quais, et dont les

pavillons brillant aux mâts comme les flammes de grands cierges goudronnés donnent aux chantiers des airs de foire pavoisée. Avant d'être entassés, les poissons frais sont enfermés dans des magasins bas, d'où ils arrivent en pannerées d'or et de bronze; elles sont portées à solides bras nus par des gaillards, dont les larges chapeaux de paille abritent les figures brunes. Des marchands, entourés de commis, surveillent la besogne des empaqueteurs; les tabliers en cuir de ces derniers s'harmonisent avec le bois humide des caques salées et la mordorure des marées saures.

Mais le grand bonheur de Kobus, en ces pittoresques flâneries, c'est l'arrivée d'un grand navire des colonies. La coque rouillée paraît encore émue des soleils dont elle a reflété les couchants, la voilure halète des lutttes contre les bises et les gréments craquent du dernier coup des ouragans. A bord, parmi les marins, manœuvrent des mousses à costumes de cachemire : leurs figures verdâtres, sortant des écouteilles, pâlisent sous des turbans blancs. Un mouvement se fait dans le port : des allèges cinglent vers le bâtiment, les canots des percepteurs se détachent des maisonnettes du péage, avancées sur des pilotis, et les calfats qui brûlent de la poix aux flancs d'un navire renversé dans les carénages suspendent leur travail pour voir la belle entrée à voiles rondes.

Kobus songe alors à ces pays lointains qui brillent derrière le rideau des tempêtes : il se les ima-

gine pleins de singes et de perroquets, avec des montagnes de saphir ou d'améthyste, de grandes fleurs saignantes, des femmes brunes à casques d'or et des palais étranges endormis en de superbes couchants fiévreux : alors, quand il inventorie le contenu de ses planches vertes, le navire paraît lui-même un immense trésor voguant sur l'eau. Ou bien se dresse une frégate de guerre. Sa voilure se gonfle haut dans le ciel et ses pavillons battent l'air comme de grands pétrels. Des gueules de canon se braquent aux trous des hublots ; la poupe surgit triomphale, soutenue par de puissantes cariatides, comme un trône au-dessus des flots. Sur le tillac, l'amiral autoritaire donne des ordres, avec une canne au poing et une épée à bandoulière brodée ; son gilet de satin jaune, recouvert de points de Venise, montre de riches boutons sous une casaque en velours noir.

Un homme du port dit à Kobus :

— Cet amiral, c'est un marchand de chandelles !
L'expédition finie, il reprendra son commerce.

Kobus salue le chef d'escadre ; puis il jette un dernier coup d'œil aux navires qui battent la mer du Nord, à ceux qui roulent sur la Méditerranée, à ceux qui mettent un mois et sept jours pour revenir d'Amérique, et il regagne le Dam. Il longe l'Hôtel de Ville, qui a brûlé en 1652 et qu'on reconstruit. Parmi les échafaudages, les maçons s'enlèvent en blanc sur l'azur ; au milieu de la place, le Poids public dresse son joli bâtiment à lucarnes

pointues, entouré de charrettes, de balances et de marchandises.

Enfin le soir tombe lentement sur la ville, emportant les voiles, changeant le son des clameurs et des bruits; la fumée des bachots amarrés se mêle à celle des cheminées mélancoliquement dans la vesprée; les enfants sortent des ruelles; et, quand il n'y a pas de brouillard, au ciel pommelé de très légers nuages, la lune a l'air de se cacher au fond d'une grotte d'onyx. Aux bateaux silencieux, s'éclairent les cabines, et les maisons regardent bientôt les mâts de leurs yeux de feu. Avec un soupir de tristesse, un vague regret au cœur, Kobus ouvre la porte de la maison, chez Siska.

La fille rentrée rajuste ses cheveux, à la lueur d'une petite lampe :

— Eh bien, Kô, mon pinson, t'es-tu bien amusé?

II

Un jour Kobus dressa un chevalet dans le salon de Siska et empoigna la palette.

— Fais une *Vanitas*, conseilla la fille. Cela se vend bien.

On appelait *Vanitas* des natures mortes, très à la mode alors, encombrées d'objets réunis autour d'une tête de mort et d'un sablier. Symbolisant la fragilité des choses humaines, elles se plaçaient chez des jurisconsultes, des docteurs ou des rabbins.

Kobus disposa sur une table quelques bibelots; puis il alla chez un juif de la Jodenbreestraat acheter un crâne : le fripier le vendit assez cher parce que c'était le chef d'un jeune arquebusier tué jadis au siège d'Alkmaar et que toutes les dents adhéraient encore aux mâchoires.

Kobus peignit son tableau fortement. Il avait beaucoup appris dans l'atelier de Frantz Krul; le maître, sans étouffer l'originalité qui pouvait s'éveiller en son élève, lui avait fait aimer les réalités réson-

nantes, la nature épanouie, les jours savoureux. La *Vanitas* se recommandait par des qualités sincères de peinture franche.

Siska trouva l'essai merveilleux. Elle embrassa son amant au front.

— Tu porteras cette tête hors de mon salon. J'en aurais peur la nuit, dit-elle.

Puis il s'agit de vendre.

— Je connais un acheteur, dit Siska. Tu le trouveras au cabaret des *Trois-Cruchons*, près de la Bourse. Tu demanderas monsieur Pierrofotti. C'est un Italien savant, qui protège les artistes.

Le jeune homme se rendit à l'établissement indiqué. Il pénétra dans le corridor, rencontra une femme mûre à l'œil langoureusement bleu, à la joue fardée.

— Monsieur Pierrofotti? demanda-t-il.

La commère examina le visiteur, en faisant sonner un trousseau de clefs, le long de sa cuisse.

— Monsieur Pierrofotti? répondit-elle, traînant la voix. Je ne sais pas, vraiment, je ne sais pas. Mais qui vous a envoyé?

Kobus nomma Siska.

— Oh! alors! cria la cabaretière. Montez! Montez! Il est là-haut! Et bonne chance!

A l'étage Kobus avisa une porte entr'ouverte : trois hommes jouaient aux cartes autour d'une table, dans l'intérieur de la chambre.

— C'est là, se dit-il; et il entra, tremblant.

Mais il reprit son assurance, reconnaissant, en

un des joueurs, Dirk : il ne l'avait pas vu depuis le jour où le drôle accoutré en dentiste opérait à un carrefour de village. L'autre partenaire était un gentilhomme distingué à la longue barbe noire. Le troisième personnage, qui suivait le jeu d'un air attentif, leva la tête : Joris Maan!

La partie fut interrompue. On s'embrassa.

— Quelle chance de te revoir, mon vieux Kô, mon meilleur ami! s'écria Maan, des larmes dans les yeux. Tu vois, j'ai abandonné l'atelier! C'était trop dur! La prison!

— Oh là! fit Dirk, deux pigeons qui quittent à la fois le colombier! Ça n'a pas dû amuser Krul! Et sa femme! La galeuse doit être aussi éperdue et colère qu'une pie à qui l'on arrache la queue!

Il reprit les atouts laissés sur le tapis.

— Tu viens jouer, Kobus?

— Non, répondit le jeune homme gêné. On m'a dépêché vers monsieur Pierrofotti.

— C'est moi, dit le gentilhomme.

Il darda sur Kobus un regard d'effraie, comme une lueur de lanterne sourde, lancée par ses yeux gris et mats, où nul ne pouvait lire. Sa tête aux cheveux clairsemés était petite, mais sa physionomie ovale, d'un bistre un peu verdâtre, s'allongeait d'une barbe fine, que caressait la main d'une nervosité aristocratique. Le nez était très légèrement busqué, et les sourcils sombres, rapprochés, se reliaient par une touffe de poils rares, mais durs, tels

qu'on en voit au-dessus du bec de certains oiseaux de proie. Une bouche au sourire fascinateur ouvrait sur des dents blanches et bien rangées des lèvres légèrement violacées au milieu de ce masque volontairement impassible. Le mécène était élégamment vêtu d'un pourpoint de satin brun, tailladé, sur lequel retombait un col rabattu bordé de guipure dentelée. Il demanda poliment à Kobus :

— Et que me vouliez-vous, Monsieur?

— On m'a dit, Monsieur, répondit le peintre en hésitant, que vous achetiez des tableaux. Je suis artiste et venais vous proposer une de mes œuvres.

— Ah! ah! s'exclama Dirk. On est obligé de vendre maintenant! Jeune dame à entretenir, c'est vieille maison à réparer, horloge à remonter! Il faut recommencer sans cesse! C'est le repos perdu!

— Ah! voyons! dit Pierrofotti.

Kobus exhiba sa *Vanitas* en rougissant.

— Belle pâte! s'exclama Maan. Forte couleur! Tu es un mâle!

Pierrofotti prit une loupe dans sa poche, se pencha sur la peinture : les veines de son front se gonflèrent sous sa peau délicate.

— Venez me voir demain chez moi, Monsieur! dit-il à Kobus en lui rendant son panneau.

La partie de cartes fut reprise.

— Attends-nous, Kô! dit Joris Maan.

Pierrofotti perdit plusieurs écus sans qu'un

muscle de son visage bougeât. Enfin, s'étant levé, il regarda, par la fenêtre, la Bourse.

Le cabaret des *Trois-Cruchons* était situé au bord du Rokin, cinquante maisons après la chapelle du Nouveau Quartier; de là on apercevait, à droite les bateaux, pleins du combustible des tourbières de Hollande et du Sticht; ils s'amarraient au Marché des Tourbes, passé le Pont-Long. A gauche la Bourse dressait une tour carrée et svelte, entourée d'un balcon dominant les lucarnes des toits; au-dessus de ce balcon régnait une horloge, dont les quatre cadrans fixaient chacun un point cardinal; puis s'érigéait un campanile, ajouré comme celui de la vieille Église et couronné d'une poire de plomb à girouette.

La Bourse avait été bâtie au bout du Rokin : sa façade dominait ce bras de l'Amstel, juchée sur un pont à cinq arches. Elle ne possédait que de très petits carreaux aux fenêtres de sa façade; mais il semblait qu'à travers eux on pût surveiller les navires jusqu'aux Indes.

Alentour une foule grouille, avide des biens que la fortune, planant sur le monument, jette à la gribouillette! Que de gens : armateurs, banquiers, commissionnaires, matelots, chercheurs de nouvelles, Arméniens en costume oriental, Portugais, Anglais aux cheveux roux, Moscovites en casaquin bleu, juifs polonais pleins de poux et de finances!

Et puis, parmi le monde babillard qui vient s'in-

former de l'état de la flotte, s'occuper de transactions, d'assurances, de cargaisons, de change, se pavanent les dignes bourgeois allant aux petites boutiques du bazar installé à l'étage du temple commercial; on y vend des tapis de Tournay, des lustres flamands, des bijoux de Gênes, des laques, des gants, des cuirs dorés qui proviennent d'Espagne, les soies de Lyon, les verres de Venise, les dentelles de Bruxelles et les parfums d'Arabie. Au milieu de ce mouvement circulent des crieurs d'oublies, des vendeuses de fleurs, la palanche aux épaules, des marchands de perroquets, de chiens, de paons, enfin les débitants de crevettes cuites, de betteraves confites et de plies sèches. Des carrosses stationnent sous les marronniers du quai.

Pierrofotti contempla ce spectacle, serrant entre ses doigts une corne de corail qui le préservait des mauvais sorts. Il rêvait sans doute d'une nuée de réaux et d'impériales d'or, voyait un tourbillon de guinées et de doubles couronnes. Ses narines se dilatèrent comme s'il eût humé une émanation des affaires, dont le tapage monta vers lui : des bruits métalliques susurrèrent à ses oreilles à travers le bavardage de la foule. Un éclair fauve brilla dans son œil.

— Il voudrait posséder la fortune de tous les armateurs ! murmura Dirk.

Mais Pierrofotti prit son large feutre empanaché, renouvela son invitation à Kobus et sortit.

— A demain ! dit-il.

Les trois compagnons s'installèrent dans le cabaret, au rez-de-chaussée.

— Le jeune monsieur a-t-il eu de la chance? demanda la commère qui avait arrêté Kobus dans le corridor. Non! Sans doute! Il est trop joli garçon et doit avoir plutôt du bonheur en amour!

— Je n'ai pas joué, dit Kobus.

— Ah! vous avez du flair!

— Je régale! cria Dirk, en faisant sonner les pièces dans son gousset.

Ce bruit éveilla l'attention de commis, de courtiers et de spéculateurs : attablés devant les verres de scubac ou les moms de Brunswick, ils se renseignaient sur le prix du chocolat, du marbre et de la laine, discutaient les quantités arrivées d'huile d'olive ou de potasse, parlaient de traite, de banqueroute, de la fabrication du savon, de la valeur du poivre et du gingembre; ils déploraient les nouveaux exploits des corsaires d'Alger.

— Un flacon de Rüdesheim! cria Dirk.

On causa de Pierrofotti, qu'on voyait par la fenêtre, circulant à travers la foule.

— Ne te fie pas à ce juif de Naples! dit Maan à Kobus. Il t'exploitera, sucera l'art de ton cœur, comme les vampires vident les veines des marins à Batavia. Il se dit historien. Ah! le plus rusé des marchands! Ce monstre avide guettera ta jeunesse! Il t'enjôlera, te flattera, t'isolera, et tu passeras tes veilles à suer pour lui. Certes il te baillera quelques florins, mais il saura placer tes œuvres à

prix d'or chez des seigneurs anglais : ils n'osent marchander un objet d'art à un gentilhomme aussi galant et qui, au besoin, s'avoue dans la gêne et obligé de se débarrasser d'œuvres auxquelles il tient ! S'il le faut, il verse des larmes ! Défie-toi, Kobus, de ce descendant de Sem !

Maan s'anime. Son œil de farceur s'encolère dans sa face cuite par le vin et le vagabondage. Une révolte sourde en lui, réveillant les douleurs et les rages de l'artiste énergique en son art, mais dont la faiblesse et la bonté se sont mal défendues contre les négoce fourbes et les exploitations sournoises.

— Ah ! les marchands ! les marchands ! continue-t-il, ce sont des étrangleurs ! Ils vous serrent à la gorge les cordes des contrats signés aux jours de famine ! Les commissaires de la Gilde de Saint-Luc ont dû sauver des artistes, grands comme Isaak van Ostade, des griffes de ces bourreaux ! Et les Etats-Généraux ont été obligés d'octroyer jadis à Willem Delff l'exploitation exclusive de ses gravures. La contrefaçon n'a-t-elle pas atteint le grand Rembrandt ? Des canailles ! Des canailles ! Les vrais artistes passent dans la vie au milieu de bandits qui les attendent aux carrefours et se partagent la monnaie de leur travail ! Il faut que tu saches cela, Kobus ! Méditer sur ces choses fait partie de l'éducation d'un peintre, et Krul, qui lui-même est vénal, ne t'a point prémuni contre les embuscades !

Joris Maan avala une ample rasade, qui fit cou-

ler des perles sur le poil roux de sa moustache et de sa barbe incultes.

— Et puis, Kô, si tu deviens leur esclave, ils t'interdiront de peindre les paysages et les gens de chez nous ! Ils feront dévier le germe d'art patrial qui pousse en ta poitrine : tu t'inclineras devant la mode et les marchands d'épices ! Tu devras laisser ta palette rutilante et peindre à la manière italienne !

— A la manière italienne ! Entends-tu ? hurla Maan en frappant la table du poing. J'aimerais mieux crever à l'hôpital ! Peindre des bergers à chalumeau au lieu de nos vaillants ivrognes, des nymphes au lieu de nos cabaretières ! Imaginer des ruines romaines, des torrents aux ponts croulants, quand, à côté de nous, le Zuyderzee étale ses lames d'or, quand nos moulins tournent !

Maan avait levé son torse gourdi et long sur ses jambes arquées ; il continua :

— C'est pourtant ce qu'ils m'ont demandé de faire ! Tiens ! Les bourgeois estiment l'art italien le plus noble ! Ils voudraient prendre leurs tableaux à Rome, leurs coiffures à Paris ! Ils renâclent devant les paysages hollandais : ils prétendent que la monotone réalité des dunes et des canaux suffit ! Que voulez-vous ! Ils n'en comprennent la grandeur ni le charme ! Mais les marchands les servent comme des chiens ! Ces gredins-là ne voient que les florins, et les florins, et les florins ! Ce sont des étrangleurs, te dis-je, Kobus, des étrangleurs ! Je les méprise plus que des muletiers de Catalo-

gne ou des hidalgos de Cadix ! Et je pisse dans le Tibre !

Sa furie ayant ainsi débordé, Maan se rassit :

— Dirk, puisque tu as gagné tant d'écus à cet animal, paie encore une bouteille !

Tandis qu'on la vidait, Joris Maan préoccupé de son sujet ajouta :

— Savez-vous ce que Rembrandt van Ryn a dit un jour au peintre Hoogstraten ? J'étais là et l'ai entendu. Il a dit : « Dans ta patrie même tu rencontreras tant de beautés que ta vie serait trop courte pour les comprendre et pour les exprimer. »

Kobus pâlit à ces paroles : elles lui parurent belles comme un verset de la Bible. Une seconde, très ému, il entrevit du fond de ce cabaret la belle lumière de la Meuse, qui baignait le moulin de Barent, les chaumes des villages et la tour de Dordrecht. Et il ne dit plus rien, rêvant à son hameau et à toutes les choses que Rembrandt avait dites jadis à Haarlem.

— Eh bien, Kobus ! s'écria Dirk. A quoi songes-tu ? On dirait que tu n'es plus avec nous !

III

Kobus n'alla pas rendre visite à Pierrofotti. Dirk l'avait conduit chez un brocanteur d'apparence modeste, qui était honnête : s'il ne payait pas très cher les tableaux, il n'exploitait jamais les artistes et se contentait d'un gain raisonnable. Il commanda à Kobus plusieurs panneaux pour des cuisines : d'un côté, des harengs, des raies, des turbots; de l'autre, les trophées de bécassines, de vanneaux, de cailles, pendus par le bec. Ailleurs l'artiste pouvait peindre des bottes de carottes ou de navets, des artichauts et des citrouilles — et même, en un coin, un serin dans la cage.

La vie continuait, pour Kobus, toujours la même; il alla plus souvent retrouver ses camarades au cabaret. Siska l'encouragea à ces sorties, qui lui donnaient les libertés nécessaires :

— Je veux que tu te distraies, Kô! Il faut que jeunesse s'écoule joyeuse! Elle ne revient pas! Moi, je reste ici : ta joie suffit à m'enlever toute tristesse!

Kobus fréquenta des artistes, des relieurs, des orfèvres, des chansonniers, que Dirk connaissait.

Ils parlaient quelquefois de Rembrandt; certains le dénigrèrent : l'élève de Krul le défendit avec vigueur. Il y songeait souvent. Il avait eu l'intention de visiter son atelier, mais il n'osait, à cause de Siska. Une fois il avait vu Rembrandt : celui-ci sortait de la boutique d'Uylenborgh, le marchand d'estampes. D'un air préoccupé, il marchait lentement, courbant les épaules sous son large feutre noir. Kobus resta quelques instants cloué au sol, de l'autre côté de la rue ; il ne put aborder le maître, tant celui-ci exhalait de prestige. Mais il le suivit de loin, jusqu'à la maison du bourgmestre Six.

Un soir qu'à la taverne des *Trois-Rois* on parlait d'art, un herboriste de la société déclara :

— Il ya deux fous à Amsterdam : Leegwater, l'ingénieur, et Rembrandt, le peintre. L'un veut dessécher le lac de Haarlem. L'autre prétend faire de la lumière avec des huiles et des poudres ! Ils se figurent être des dieux, puisque l'un veut tuer la mer, et l'autre créer le soleil !

Kobus furieux traita le facétieux d'ignare ; la discussion s'aigrit : une rixe eût éclaté sans l'intervention de Dirk, qui plaisanta.

L'hiver régnait. Kobus écrivit à son père qu'il travaillait beaucoup à Amsterdam ; le vieux Barent, envoyant de l'argent à son fils, répondit par une

lettre un peu triste où il fit des recommandations pressantes au sujet des dangers que les adolescents courent dans les grandes villes. Il ajoutait : « Avant tout, sers Dieu. Sois honnête, bon, et humble. Je t'envoie des jarrettières, des souliers et des lacets, ainsi qu'un ruban de chapeau. Tiens bien note de ton linge, de façon à ne rien perdre. » Un post-scriptum envoyait les compliments de Jan Ketham et annonçait que Lisbeth était mariée depuis trois mois avec un batelier, et qu'elle venait d'accoucher d'un garçon. « L'enfant est né dans le bateau, près de Schiedam, » disait l'épître.

Kobus fréquenta de plus en plus Dirk, qui finit par lui plaire. Il reconnut un franc caractère au fond de ce drôle, dont les moqueries audacieuses provoquaient le rire et cinglaient. Dirk vivait du jeu, battant le cornet dans les tripots d'Amsterdam ; ses coups n'étaient pas d'une correction nette : qu'importait ! Le jovial compagnon faisait oublier ces défaillances ! Quand il mettait son feutre sur l'oreille, qu'il dilatait les narines et tirait les lèvres de côté, en une grimace satirique, nul ne parodiait mieux les freluquets portant galants blancs et roses au bas de leurs trouses ! Il était toujours en verve ; son regard pointu épiait les farces. Gogue-nard, il présenta un jour à la patronne de l'*Epée Royale* deux lourds oignons chevelus et un hareng à tête brillante : il lui fit, devant les clients et avec des clins d'yeux significatifs, l'offre symbolique et galante. Une autre fois il joua lui-même un rôle

dans une pièce de Brederoo et devint célèbre par les facéties qu'il mêla aux dialogues.

On se rappelait ses déguisements, ses tours au guet; aux kermesses, il exécutait la danse rustique des œufs : suivant un rythme cymbalisé par des couvercles de casseroles, il sautait, un poing sur la hanche, parmi des coquilles d'œufs, des écailles de moules, des fleurs de soucis, des poireaux et des sabots étroitement réunis sur les dalles d'un cabaret : jamais il ne les touchait, ni ne glissait, même lorsqu'il avait vidé plusieurs cruchons. Rappelant une vieille extravagance hollandaise, subtil buveur, il étonnait parfois les habitués d'une taverne en retirant avec les lèvres un pruneau d'un vase d'eau-de-vie enflammée, comme si sa bouche coriace avait été d'airain.

D'autre part, Dirk dissertait sur les anciens, sur la philosophie, sur la médecine. Il fréquentait les ateliers des peintres et les théâtres anatomiques, des bibliothèques de théologiens et des laboratoires d'alchimistes. Il connaissait un peu tous les métiers, avait été correcteur dans une imprimerie à Haarlem, et dessinateur chez un ébéniste, à Anvers.

Mais jamais il n'exerça dignement une profession : le cabaret et la débauche le requéraient sans cesse.

— Que voulez-vous? disait-il. Lorsque ma mère s'est accouchée de moi, dans une maison de la place de l'Église, à Leyde, il était midi, le soleil de juillet

flambait au-dessus des toits, et le sacristain jouait du violon dans une chambre à côté de la nôtre ! En naissant, j'ai attrapé à la fois un coup de soleil qui m'a rendu fou pour la vie, et un air de musique, qui est resté dans mes oreilles et m'empêche d'entendre les tristesses du monde !

Dirk avait pris Kobus en amitié. Philosophe expérimenté, il s'intéressa à la jeunesse aventureuse de l'amant de Siska et se promit de lui donner de bons conseils et l'aide de son expérience.

— Crois-tu, lui demanda-t-il un soir, en levant soudain le nez dessus le verre qu'il venait de vider, que Siska te soit fidèle ?

— Oui, je le crois, répondit Kobus, interloqué par cette question subite.

Dirk ricana.

— Es-tu fou, mon ami ! Vraiment cela me fait de la peine de te voir berné depuis si longtemps ! As-tu jamais songé aux trésors où Siska emprunte les florins nécessaires à sa vie ?

— Non !

— Ils se trouvent sous ses jupes, Kô !

— Non ! Non ! Nous vivons de l'argent qu'elle avait, de celui que m'envoie mon père, de celui que rapportent mes tableaux.

— Kô ! Kô ! Tu ne sais pas le prix de l'existence ! Les florins que tu donnes à Siska ? Un seau d'eau qu'on jetterait à l'Amstel. Je te le jure : c'est une Danaé ouvrant les cuisses pour que l'or y tombe !

Kobus devint pâle.

— Dirk, tu m'as fait mal! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Mais il se prit à songer à des choses auxquelles, étourdi par la passion, il n'avait osé accorder le moindre souvenir. Un cruel tourment le tortura; une amertume envahit son amour.

Il eût bien voulu ne pas croire aux fugues de sa maîtresse, plonger docile dans la crédulité et la confiance. Illusions! Fatalités!

Un soir, après de mornes hésitations, poussé par une force invincible, Kobus rentra à l'improviste chez Siska. Il grimpa l'escalier; la sueur perlait à son front, bien qu'il gelât et que la neige eût tombé toute la journée. Il s'arrêta sur le palier.

A l'intérieur résonnaient des sons de violon, et Siska riait et chantait.

D'un coup de poing Kobus enfonça la porte.

Ah! le joli spectacle!

A la clarté de toutes les chandelles de sa chambre, Siska en chemise, un sein hors ses guipures, est assise sur le bord du lit défait : elle se défend mollement, de légers coups des pianelles vénitienes qu'elle porte aux pieds, contre les attaques haletantes d'un vieux barbon qui a déboutonné son haut-de-chausses. Sur la table reposent un plat d'argent encombré d'écailles d'huîtres, une assiette de faïence bleue avec des noix, puis des bouteilles et des verres demi-pleins. Le vieillard offre un crâne couvert de quelques cheveux grisonnants, un cou apoplectique que les efforts de la débauche

inondent de sueur. Ses bas glissant sur les souliers découvrent ses mollets que gonflent des varices. De l'autre côté de la salle, un nain bossu, assis sur un escabeau, le nez vers la muraille pour qu'il ne voie les jeux lubriques, racle du violon. Un immense feu de bois flambe dans la cheminée; son éclat dore le ventre du cupidon de marbre blanc, allume çà et là une grenade ou une feuille d'acanthé au cuir de Cordoue des tapisseries et fait danser au bas du lambris l'ombre grotesque du musicien.

— Tonnerre! hurla Kobus.

Il s'élança vers Siska, le poing levé :

— Catin! catin! oh! la catin!

— Ne me touche pas!

Kobus s'arrêta net :

— Non, je ne te toucherai pas!

A coups rapides il cassa les bouteilles sur le plancher, lança les verres à toute volée sur les murailles : le vin ruissela partout.

— Finis donc, imbécile! cria Siska, blottie sous l'édredon.

— Tais-toi! Ton corps me dégoûte! Tu n'es qu'un dépotoir d'ordures, une cage pour les rossignols essoufflés des podagres! Ah! tu ne me reverras de ta vie, chienne! Plus jamais! Plus jamais! Plus jamais!

Kobus cria cela, aveuglé par la colère; mais il sentait son cœur se déchirer en lui. Il n'osa plus regarder la fille : il eût sauté sur ses chairs nues,

pour les baiser, les mordre, assouvir sa rage en pétrissant les seins blancs, la croupe, le ventre pâmé; un souffle de volupté brûlante passa sur sa furie.

Il se dompta, crachant l'envie qui l'avait pris à la gorge, avec l'odeur irritante de la courtisane.

Hagard, le teint livide, il tourna autour de la table, bouscula le nain qui lâcha son violon, chut les pattes en l'air, ainsi qu'une tortue renversée; il cogna ensuite le libertin sexagénaire : sans avoir eu le temps de se rajuster, le géronte tremblait au coin du lit, balbutiait des pardons et des grâces.

— Tiens, vieux porc!

D'un geste brusque Kobus le coiffa du pot de chambre, qu'il fixa, casque bouffon, sur la tête de l'amoureux suranné, et riant d'un rire horrible, fuyant la tentation, plein d'une angoisse atroce, il bondit à travers l'escalier, et se trouva, la tête en feu, dans la rue.

Les places étaient pleines de neige. Les pignons s'ourlaient d'hermine et quelques fenêtres éclairées chauffaient le tapis blanc étendu sur la ville. Les tours dressaient leurs fantômes apparitions au-dessus des toits; un coup de cloche s'envola dans la nuit. Au-dessus des canaux pris par le gel, la lune, dans un brouillard frigide, se levait large et pourpre, faisant songer à une ruche assaillie par des abeilles, que simulaient les étoiles.

Kobus courut à travers la cité. La scène dansait devant ses yeux. Ah! Siska s'était jouée de lui, marionnette! Elle l'avait pris dans son lit comme les

petites filles se couchent avec une poupée, pour ne pas être seules. Un jouet? Un caprice? Mensonges, alors, les sourires! Impostures, les baisers! Comédie, les serments! Carnaval, cet amour! Kobus tomba du ciel fougueux de sa jeunesse et vit brisée sa naïveté jadis éclosée au bord du large fleuve dont la sérénité assainissait son âme. Il avait rêvé, pour Siska, la rédemption, et, l'ingénu! un amour éternel. Souvent il craignit de ternir cet idéal par une curiosité : maintes questions s'étaient arrêtées à sa gorge. Car elle devenait son idole, l'élégante fille aux yeux noirs : il avait placé un paradis en ses prunelles profondes; il avait suspendu sa vie à ces lèvres-là, et quand elles parlaient, il sentait trembler son âme. En la voyant dans sa belle chambre, vêtue de toilettes à la mode étrange, il rêvait d'une princesse épousée, venant à lui dans ses falbalas, câline et soumise, et chaque jour davantage il s'attachait à elle. Aussi ne pouvait-il croire à tant de scélératesse, et l'espoir de s'être trompé monta en lui, vague comme une musique lointaine, chimérique comme la fumée. Mais l'illusion se dissipa au souvenir du vieux podagre lutinant Siska. Alors l'amant bafoué ragea, les tempes battantes, la gorge séchée : il mit de la neige sur sa langue pour chasser la fièvre.

Cependant sa passion se rallumait. Il se rappela les nuits délicieuses, les baisers brûlants. Ah ! plus jamais, Siska nue, pâmée sous ses caresses, plus jamais, les seins qu'il agrippait d'une main émue

comme le sacrilège volant le ciboire du tabernacle ! D'autres viendront dans l'alcôve au baldaquin frangé et crépiné d'or ! Oui ! Voilà Siska sous les étreintes d'amants plus riches, ouvrant aux financiers son corps, dont le souvenir affole : elle se roulera, comme avec Kobus, câline, complaisante, haletante, rieuse, sur les draps parfumés par sa peau ! Elle montrera sa tache de beauté sur la cuisse, son signe noir sous l'aisselle, et elle dénouera ses cheveux qui ruisselleront autour des hanches ! Elle offrira ses lèvres, son giron ! Kobus s'arrêta, se cramponna à une chaîne, tendue à des bornes, devant une façade.

— Je retourne ! cria-t-il.

Il reprit le chemin de la Waarmoestraat, mais ses jambes fléchirent, il éclata en sanglots, et, tout à coup, se vit très malheureux : volontiers il eût soulevé le drap blanc qui couvrait le canal et, dans le lit boueux et sombre, se fût couché pour toujours.

La nuit avançait. Une à une s'éteignaient les lumières ; de profonds silences montaient de la ville endormie vers le ciel étoilé. De temps en temps passaient des marins ivres. La lune luit de tout son éclat, comme si un ange l'eût frottée de sa robe pour la faire briller. On se fût cru dans une cité d'ébène et d'argent.

Kobus erra quelque temps encore. La fatigue le brisait. Machinalement il se dirigea vers la taverne des *Trois-Cruchons* : la vue des claires fenêtres du cabaret le réconforta un peu.

IV

— Dans l'eau-de-vie de Dantzick entrent des tiges d'acorus, du calamus aromaticus, des feuilles d'or. Les Anglais préparent leur posset avec du vin d'Espagne, de la crème et des œufs, de l'ambre et du musc.

Ainsi pérorait Dirk, devant quelques ivrognes de sa compagnie : ils écoutaient en rêvant avec ardeur aux boissons dont il détaillait les recettes.

Kobus entra.

— C'est le froid qui convulse ta figure? cria Dirk.

— Non, répondit Kobus, secouant son front préoccupé.

— On dirait que tu sors d'un tripot où tu aurais perdu ton dernier florin!

— Oh! non!

— Tu as pleuré? Des chagrins d'amour! Siska te trompe?

— Oui, répondit Kobus.

Il s'assit. Un nuage de fumée planait dans la

salle avec les odeurs d'eau-de-vie. La patronne vint frapper sur l'épaule du jeune peintre.

— Donnez-lui du vin chaud, commanda Dirk, et mettez-y de la cannelle!

Alors, se tournant vers son camarade :

— Eh bien! conte-moi cela!

Kobus narra l'aventure, sa course à travers la neige. Il parlait vite, les paupières mouillées.

Dirk l'écouta sans mot dire, clignant de l'œil; quand son ami eut fini :

— Console-toi, Kô. Ce qui t'arrive est salutaire. Tu aurais abîmé ta jeunesse au contact de cette bagasse. Elle a cinquante amants! Il n'est ribote d'armateurs à laquelle elle ne prête son huitre, où elle ne porte en guise de satin que celui de son ventre. Je t'avais prévenu, mon garçon! Mais quand tu l'auras un peu oubliée, tu respireras librement : tu reviendras à la vie! Ne t'inquiète plus d'elle! Elle finira bientôt à la maison de discipline des femelles qui ont mal tourné. Et puis, lorsqu'à la chasse on rate un merle, on rencontre aussitôt une compagnie de grives! Tu es jeune et vert! Nombre d'amoureuses dénoueront leur ceinture pour toi! Viens loger dans ma chambre! Demain j'irai chez la scélérate chercher tes effets et tes ustensiles de peintre — et tu vivras libre et gai! Allons! Vide ton verre!

Kobus se laissait aller, hochant la tête, au bien-être que lui fournissaient les consolations et l'atmosphère chaude de la salle. Les unes envelop-

paient sa passion ulcérée, l'autre réchauffait son corps.

— Bois donc ! ne cessait de répéter Dirk.

Kobus obéissait, peu maître de lui.

— Le vin, c'est un rude soleil, affirma Dirk. Il fond toutes les glaces de la mélancolie. Une rasade, c'est un rayon qu'on avale ! Une bouteille, un jour d'été qu'on incorpore ! Allons ! Lève le coude !

Puis, comme Kobus avouait un reste de chagrin :

— Que veux-tu, Kobus, sentencia Dirk, la félicité parfaite n'est pas ! Les bonheurs ont tous leur ver rongeur, ou finissent en cendres ! Qu'y a-t-il de parfait ? Rien n'est beau ! Rien n'est laid ! Rien n'est vrai ! Rien n'est faux ! Aucun acte n'est complètement honnête et Pierrofotti lui-même n'est pas, hélas ! un coquin accompli.

Il tira de son gousset une pièce d'argent.

— Tiens ! Vois cette médaille zélandaise. Ce Neptune gravé représente l'Océan : on l'appelle : *Protector et Hostis*. En effet la mer est notre bienfaitrice quand elle transporte les navires aux pays des richesses ; elle devient notre ennemie dès qu'elle lance ses tempêtes aux trousses des poupes ! Et la mer c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus profond, de plus divin ! Eh bien, Kobus, tout lui ressemble, et comme le marin se résigne d'avance aux naufrages et aux caprices des vagues, ainsi faut-il courber le front devant les accidents de la vie et le hasard des événements !

Satisfait de son raisonnement, Dirk promena un

instant sa longue main maigre sur son front. Il fit remplir les verres :

— Le fond des choses? On ne le sait pas! Tiens! Quand Scheveningue fut submergé en 1570, un peintre représentant la catastrophe écrivit sous le tableau, que j'ai vu : « Pourquoi? à Dieu la sentence! » Disons cela à propos de toute chose, Kô, et, sans nous creuser la tête pour lancer des utopies qui crèvent, bulles de savon, et sans nous torturer le cœur par d'inutiles jérémiades, soyons heureux, le plus possible!

Kobus poussa un soupir.

— Que veux-tu, Dirk! Je m'étais attaché à elle!
Dirk ricana.

— Allons! Allons! On ne s'attache pas ainsi! Écoute mon expérience, et quand tu auras des cheveux argentés, tu reconnaîtras ma raison : en attendant, crois-moi comme un catholique croit son confesseur! Les amours doivent toujours finir. Celui de Siska pour toi ne s'éteint pas avec trop de mal! Songe que la plupart du temps, au bout de quelques mois, on n'est, pour une femme, qu'un chauffe-lit! Quelques mois plus tard, la bassinoire est usée : on la jette par la fenêtre! Point ne faut-il attendre ce moment, Kô! Écoute! Entre dans la vie comme un faune, considère les femmes comme des arbres dont on cueille les fruits au passage! Dès que tu as goûté l'une d'elles, songe qu'il en est d'autres à prendre! Et même ne sois pas difficile en tes choix! Ne méprise ni la servante, ni la vachère! A défaut de

bécasses je me suis souvent régalé d'une marmite de pieds de veaux!

Dirk se rengorgea, leva l'index :

— A ton âge, je piquais comme la chèvre dans un sac d'avoine, comme la corneille dans un cadavre, comme le diable sur une âme!

Le joyeux conseiller lança cette phrase très haut: des buveurs applaudirent, comme s'ils se fussent trouvés à la Halle, où l'on jouait la comédie.

Encouragé Dirk vida son verre d'un trait :

— J'en crois pas, comme le Synode de Dordrecht, que la gaieté vienne de Mammon! Non! Elle tombe du ciel, avec le soleil! Aussi faut-il en faire ample récolte. Après la résurrection sera-t-il permis de boire et de manger? demande Erasme. On ne sait! Aussi, comme le recommande ce grand écrivain, vivons à l'instar des Brabançons, dont les Hollandais se rapprochent par leur amour de la folie : la folie, cette seule chose qui arrête la jeunesse et retarde l'arrivée du dernier jour! Buvons et forniquons! Allons du vin de Tokay au vin de Moselle, du Xérès à la cervoise, comme nous quittons les courtisanes dorées et les caméristes de Keizergracht, pour les chevrières d'Eenkhuyzen ou les croiseuses du Dam! A ta santé, Kobus!

Ils trinquèrent.

— Moi, continua Dirk, je n'ai paru triste qu'une fois, à l'enterrement du stathouder Frédéric-Henri-Friso, en 1647. J'avais le chapeau de deuil et le manteau uniforme, comme les autres. Je portais,

dans le cortège, le heaume de tournoi, avec le plumet. Mais pour scander la marche je chantais intérieurement, sur un air gai : « le roi est mort, vive le roi ! »

Kobus souriait maintenant, le regard vide ; il ne parlait plus, penché sur son verre, qu'il portait à ses lèvres chaque fois que son compagnon l'y invitait.

Dirk pérora jusqu'à ce que la patronne aux yeux gonflés de sommeil vînt signifier que l'heure de déguerpir sonnait. Ils se levèrent. Dirk solda l'écot ; comme Kobus titubait, il le prit sous le bras et l'aida à marcher à travers les rues, où ils chancelèrent sous le froid, dans la neige.

Dirk évitant les bords des quais maugréa :

— Sale ville pour les ivrognes !

Il provoquait les mâts à des combats singuliers et insultait la lune :

— Soleil des loups !... Cul de Diane !

Ils arrivèrent à proximité de la porte des Moulins-à-Scier, s'engagèrent dans une ruelle, firent halte devant une vieille maison. Dirk tira une clef de sa poche, chercha la serrure.

— La lune est mauvaise lanterne, sans huile et sans mèche, murmurait-il.

Enfin la porte céda. Les amis pénétrèrent dans un corridor sombre et Dirk guida Kobus vers un escalier qu'ils escaladèrent, trébuchant à travers les marches. Ils entrèrent dans une chambre et s'affalèrent sur un matelas.

Lorsque Kobus se réveilla, il faisait déjà clair. La

neige ourlait les bords de la fenêtre; au-dessus d'un rempart qu'on entrevoyait derrière les vitres maillées de plomb, brillait un morceau de ciel bleu.

Kobus se sentait les paupières lourdes, la gorge sèche, la cervelle trouble. Une sorte de casque en fer pesait sur son front. La lumière lui fit mal; il ferma les yeux.

— Pouah!..., se dit-il, j'ai trop bu hier aux *Trois-Cruchons*!... Mais où suis-je?.. Que m'est-il arrivé?

Il sauta sur le séant et aperçut Dirk qui ronflait de l'autre côté du lit, le nez dans un oreiller, avec sa fraise qu'il avait oublié d'ôter. Alors Kobus se rappela la soirée de la veille; gaîment retentissaient au loin les grelots des traîneaux, mais il fit un geste de désespoir, comme s'il avait eu peur du jour qui se levait.

La chambre de Dirk offrait cependant un spectacle réjouissant. D'un côté de la fenêtre pendait un violon; de l'autre, une guitare. A une patère s'accrochait un bonnet de charlatan, et sur une table s'échouaient des fioles estropiées. Puis c'était un tambour, une vieille rapière, un héron empaillé, un manteau de nuit en peau de baleine. Le chandelier de cuivre, échappé à la main des saouards, gisait sur le sol, avec sa chandelle brisée, aux pieds d'une chaise sur laquelle s'entassaient leurs habits. Le long du lit régnait une bassinoire à long manche, et dans un coin s'empoussiérait un vertugadin oublié là par quelque bagasse. Une lumière blanche

éclairait cette friperie d'une lueur où se jouaient des reflets de neige : ils étaient si purs que le taudis, sale et nu comme un corps-de-garde, semblait avoir été visité par un héros radieux de Noël.

Le mouvement de Kobus avait réveillé Dirk. Il s'étendit, essuyant la salive aux commissures de ses lèvres.

— J'ai trop fumé hier, dit-il paresseusement. Ce n'est rien de boire quand on ne fume pas. Cela active la vie. Mais la fumée du tabac trouble le cours des vins comme le rouissage du lin noircit le lit d'un canal. O ma tête ! Si je ne m'entendais parler, je croirais qu'elle est en bois ! Kobus, as-tu bien dormi ?

— Oui, dit Kobus. Mais mon estomac brûle !

— Levons-nous ! Nous irons aux *Trois-Cruchons* humer quelques citronnées et l'atmosphère froide nous fera du bien. Et puis, mon fils, il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui nous avons maintes besognes. Tu n'as pas rêvé de ta belle ?

— Non, répondit tristement Kobus.

— Allons ! Allons ! Pas de piteuse figure et voquons de l'avant !

Ils sortirent.

Les rues étaient radieuses. Toutes les couleurs contractaient un ton plus corsé, sur le givre, au soleil. Les pignons neigés présidaient, au-dessus des murailles rouges ou noires des maisons, à des jeux fugitifs de lumière, qui se graduaient du gris cendré au gris bleu. Parfois quelques flocons détachés d'une girouette tombaient de l'azur comme des

papillons morts. Tout le paysage de la cité devenait nacré, lillial, prismatique. Chauffé par les reflets irisés de l'hiver, le rouge de la jaquette d'une servante se colorait comme d'un peu de sang de dragon, et sa cornette prenait des jaunes de vieil ivoire. Les dorures des enseignes, les « gapers » des apothicaires luisaient plus vivement sous l'albâtre déposé par les giboulées, et le fond cristallin des rues et des canaux vibrait d'une aveuglante clarté.

L'air tonique rendit de la vigueur à Kobus ; son âme de peintre s'émerveilla dans la contemplation de ces gammes vigoureuses où les ocres s'orangeaient, où les visages des gens brillaient comme de beaux fruits.

Dirk reprenait d'ailleurs son humeur goguenarde :

— Je me remets, disait-il. Pour peu que je puisse maintenant vider à fond mes tripes, ma tête sera sans vertige et j'ôterai mon crâne de bois pour saluer la première chope qui s'offrira.

Ils s'installèrent aux *Trois-Cruchons*. De là Dirk se rendit chez Siska. Assise nue devant la cheminée de sa chambre, elle se faisait des frisettes ; la vieille servante accroupie lui coupait les ongles aux doigts de pieds. La courtisane maniait dextrement le fer qu'elle mettait chauffer aux flammes de son âtre, puis qu'elle portait à sa chevelure. Un pot de fard était posé à côté d'elle sur la tablette ; un drap de lit, jeté sur son giron, rehaussait les valeurs ambrées de son torse.

Dirk avait frappé à la porte, et sans s'inquiéter de sa nudité elle avait crié :

— Entrez !

Le maigre sire s'insinua, faisant des révérences comiques, ployant l'échine, écartant les jambes et faisant balancer son chapeau entre ses deux genoux, au bout d'un bras raide.

— Tu viens de la part de Kobus ? dit Siska. Qu'il reste où il est ! Ce nigaud a chassé l'honorable monsieur Gerrit Bol ! Il a tué ma poule aux œufs d'or ! Pense-t-il que c'est en posant que je puis fournir son vin ? J'en ai assez de ce rustre ! Qu'il aille s'accoupler aux oies ?... Tu viens chercher ses nippes ?...

Siska rejeta loin d'elle le drap qui voilait ses cuisses ; laissant la vieille servante accroupie une lime à la main et des lunettes sur le nez, elle bondit sans crainte du froid vers la porte du salon, qu'elle ouvrit. Aussitôt Dirk reçut à la volée des vêtements, une palette, des brosses, des rabats, un chapeau à large ruban.

— Quand le poulet est croqué, on jette ses plumes au vent ! ricana le bonhomme narquois, — suivant d'un œil lubrique les ébats de la femme qui s'encolérait.

Il fit un paquet des hardes et des ustensiles ; au moment de partir, comme Siska se rasseyait près de l'âtre, un peu frissonnante, il voulut la baiser sur l'épaule. Elle le repoussa.

— Voyons, dit-il, tu devrais être gentille jusqu'au

bout avec ton ami Dirk. Cela te coûtera peu ! Qu'importe une barque nouvelle au port d'Amsterdam ?

— Il ne manquerait que cela ! cria la vieille. Voyez donc le ragoûtant ivrogne ! Il est plus sale qu'un cuisinier d'alcade !

— Ah ! le très digne monsieur Bol était plus fringant hier soir, répliqua Dirk. Allons, Siska !

Mais Siska répondit, en jouant nerveusement avec une corne à soulier gravée où l'on voyait Actéon changé en cerf et qui portait le millésime de 1612 :

— Un autre jour, Dirk ! Emporte ces loques à ton ami et dis-lui que, s'il revient, je le tue ! Ah ! je le déteste, il est moins pour moi qu'une mouche, je ne m'inquiète pas plus de lui que de la poussière de mes ongles. Répète-lui cela ; je saurai si tu l'as dit et tu auras ta récompense. En attendant, embrasse-moi, je le veux, et tu lui diras que tu m'as embrassée là, dans la nuque, où il aime à donner des baisers.

Dirk, galant, approcha ses lèvres du cou de Siska et se complut à les laisser un peu sur les chairs de l'agaçante fille :

— Si je ne puis cueillir la fleur, dit-il, que j'emporte au moins son odeur !

— Est-il chaud ! cria la vieille. Combien d'œufs crus a-t-il avalés ce matin ?

Quand Dirk retrouva Kobus, celui-ci demanda fébrilement des nouvelles.

— Oh ! elle m'a jeté ta défroque à la tête, répondit le messenger, et m'a prié de dire qu'elle te déteste. La garce menace de te tuer ! Je ne le crains pas. Car elle est encore entichée de ta viande, au fond, et si tu retournais à sa cage, elle t'y enfermerait à nouveau !

Kobus esquissa un geste triste.

— Allons ! Allons ! continua Dirk. Fais tomber ta mélancolie comme le ciel a fait tomber ses nuages et sois aussi gai que le soleil !

Ils burent encore pendant toute la journée, circulant d'un cabaret à l'autre, jouant au trictrac ou au billard, cassant des pipes de Gouda et lutinant des harengères ou des raffineuses de sel, qui passaient.

— Ce soir nous irons voir deux jolies filles ! répétait Dirk.

La nuit tombée, ils se rendirent dans un bouge situé en une cave : une vieille et deux grosses comères les attendaient à la lueur d'une lampe à huile. Des cruches en étain au long bec reposaient sur des tonneaux vides à la bonde défoncée ; un banc de bois régnait au milieu de la salle et un lit s'ouvrait au fond de l'alcôve. Dirk glissa une pièce dans la main de la vieille : elle s'esquiva. Les ribaudes se levèrent, offrant des joues rouges, des gorges dodues, des avant-bras nus. Dans la lueur suspecte du souterrain, blondes sous leurs cornettes, elles firent briller leurs dents carrées de paysannes, en un rire lubrique : leurs mains qui, jadis, avaient

ramassé les pommes des vergers s'apprêtèrent à toutes les cueillettes. Dirk titubait légèrement; Kobus avait le regard vague.

— Nous sommes les seigneurs les plus gais d'Amsterdam ! disait Dirk. Nul n'est plus riche que nous, car nous possédons la vraie philosophie. Nul n'est plus joyeux, car nous avons dans la poitrine les feux de cent vignes. Nous allons boire encore, et vous aimer, mes belles !

Il pérora avec de grands gestes gauches.

— A la bonne heure ! crièrent les garces. Rien ne vaut le vin !

Elles s'étaient aperçues de l'état d'ivresse de leurs clients, et, ayant échangé un signe, elles résolurent de les faire boire encore. Bientôt Dirk eut pris l'une des gaillardes à la taille; sans lâcher les rondeurs charnelles de sa compagne, il leva son verre en chantant. De son côté Kobus, peu égrillard, répondit avec moins de fanfaronnade aux avances de sa comparse. Mais les amis engloutirent de longues lampées, et les filles ne cessaient de leur en verser de nouvelles.

— Es-tu sec et maigre ! fit remarquer à Dirk son amante improvisée. Tes côtes sont pareilles aux barreaux d'une cage.

— C'est parce que je suis sec que j'aime à me mouiller l'intérieur, répondit le loustic. C'est inutile d'être gras et de préparer de la nourriture aux vers ! Être maigre rapproche de la fin suprême de l'homme : le squelette ! On s'évite les puanteurs

souterraines et les pourritures de la tombe, entends-tu, ma mie? C'est chose à laquelle nous songeons sans cesse, car le buveur doit s'attendre à trouver la mort au fond d'un verre!

— La mort au fond d'un verre? fit la catin effarée.

Mais Dirk s'écria :

— Et qu'importe! Mieux vaut la vie courte avec les rêves du vin!

Deux heures après, Kobus ronflait, roulé au pied du tonneau vide, et Dirk, couché en travers du banc, essayait, répandant des liqueurs sur son rabat mi-dégrafé, de bégayer une chanson leste. Les filles au contraire conservaient leur raison. La jupe chiffonnée, la cornette sur leurs oreilles rougies, elles se prirent à fouiller les poches de leurs commensaux. Elles s'emparèrent des bourses et des montres. Celle de Dirk était un œuf de Nuremberg à aiguilles en brillant, qu'il avait gagnée la veille à Pierrofotti, et qu'il s'appropriait à porter au Lombard. Leurs victimes délestées, les larronnesses disparurent, après avoir à la hâte jeté sur leurs épaules les manteaux des libertins : accompagnées de la vieille qui les avait guettées, elles se dirigèrent vers un autre quartier de la ville.

— Bonne soirée, se disaient-elles, rieuses, en regardant la montre à la lueur d'une lanterne.

Le réveil des compagnons fut piteux. Grelottant et maugréant, ils rentrèrent au logis. Dirk jurait de se venger. Comme ils n'avaient plus un sou, ils

décrochèrent deux tableaux et se rendirent chez le marchand : la boutique était fermée.

— Il faudra aller chez Pierrofotti, dit mélancoliquement Dirk.

— Hélas ! répondit Kobus, en crachant la bile que provoquait son ivresse de la veille.

Il trouva le savant italien feuilletant des estampes qu'il venait d'acquérir.

Le mécène fit semblant de ne pas reconnaître l'artiste, qui lui rappela leur première entrevue.

— Ah ! oui ! oui ! dit le juif. Attendez un peu, je vous prie.

Il continua l'inspection des gravures, et Kobus put à l'aise examiner la galerie du collectionneur.

Quel assemblage ! Deux bustes en marbre, l'un de Tibère, l'autre de l'impératrice Faustine, des toiles de Mantegna, du Giorgione, de Jérôme Bosch, un portrait de Frantz Hals, ornent la salle éclairée par un lanterneau. Un éléphant blanc en porcelaine de Chine est couché sous la cheminée. La bibliothèque entr'ouverte montre le dos en veau des livres ; devant elle se dresse un écran où un miniaturiste a peint un perroquet et des fruits. Près du maître de la maison se trouve un pèse-or allemand, en cuivre doré, posé sur une colonnette avec une balance tenue par un petit épervier aux ailes ouvertes. Puis, sous une girandole, une épinette à quatre octaves : l'âme ronde de la boîte s'entoure d'une délicate couronne de libellules et de rossignols clairement coloriés, au milieu d'un semis de renon-

cules et d'œillets; à travers les cordes tendues, on lit cette sentence : *musica laborum dulce levamen.*

Abandonnant ses portefeuilles, Pierrofotti accorda enfin quelque attention aux peintures apportées par Kobus.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? dit-il. Voyez! J'en ai trop, de tableaux!... Combien vendez-vous pareil essai?

Kobus avoua le prix que lui donnait son marchand.

Pierrofotti se mit à rire froidement.

— Cela ne m'étonne pas qu'il ait dû cesser le commerce!

L'Italien se tenait au courant de toutes les affaires des brocanteurs à Amsterdam. Il releva la tête vers Kobus, vit sa mine défaite, ses épaules frileuses, sans manteau : le regardant comme un serpent fascine un oiseau qu'il va faire tomber, il offrit un prix ridicule.

Le garçon, désireux de quitter au plus vite cet homme qui le glaçait, accepta la somme proposée, l'empocha et partit.

V

Pendant de longs mois, Kobus partagea son existence entre les catins, les tavernes et le jeu. Dirk lui avait appris comment on vivait de l'écarté et du passe-dix : la conscience du jeune homme sombra, au milieu des besoins d'argent et des tristesses qu'il importait de chasser. Les veillées dans les tripots ou chez les maquerelles se renouvelèrent. Souvent, pris de boisson, quelque ami se battait : Kobus le soutenait dans la mêlée, au milieu des brocs cassés et des cartes jonchant le sol, et il rentrait avec des bosses au front.

D'autres jours c'étaient les bordées courues avec des matelots dans les maisons louches du Zeedyk : les couteaux sortaient des ceintures au sujet de drôlesses dont les mamelles flasques rappelaient des goussets de sacripants. Dirk ricanait et gesticulait au milieu de cette canaille ivre et de ces ruts brutaux ; il s'improvisait le diable menant la sarabande aux flammes de l'enfer : l'aurore l'avait trouvé vidant un pot de bière au milieu de corps roulés sous les tables.

Fatigué des ribotes, le pendard, pour ramasser un peu de pécune, s'essayait à quelque négoce. Une fois il vendit du thé dans les cabarets. Il s'entendit à faire le boniment : « Ce thé, cria-t-il, est bon pour la gorge ! Il épanouit la rate, il guérit de la migraine et de la toux ! Il chasse les vents pernicious et calme les fluxions du vagin ! » Un autre mois il prétendit avoir trouvé une nouvelle cire pour les souliers.

Au milieu de cette existence, Kobus oublia peu à peu Siska, qu'il n'avait plus revue. Il songeait à elle sans colère, avec une sorte de mélancolie demi-amère et demi-douce.

Si le corps de sa maîtresse se dressait dans son souvenir, il se résignait à la pensée de la séparation. Puis Dirk prenait sur le caractère un peu faible du peintre de l'ascendant : le jeune homme n'osait avouer à son ami ses nostalgies passagères : au contraire il se montrait fanfaron, n'ajoutant pas plus d'importance à la perte de Siska qu'à celle d'une partie de trictrac.

Au fond il regrettait les heures de travail chez Krul ; l'art le tourmentait et venait, avec des reproches, frapper au seuil de la débauche. Presque chaque jour Kobus entamait une étude ; Maan lui donnait souvent des conseils. Maintes fois aussi, le libertin pensait à Rembrandt, à la vie cloîtrée de cet homme, qui perpétrait ses œuvres de lumière et de tendresse et accomplissait ses miracles de couleur au sein d'un intérieur pai-

sible. Il se sentait alors humilié; les hautes paroles du graveur, lors de sa visite à l'atelier de Krul, flambaient dans sa tête : il y entrevoyait les lumières d'un phare sauveur. D'autre part il avait reçu des nouvelles de son père. Le vieux Barent, ayant appris l'escapade de son fils, envoya une lettre où les pleurs se trahirent sous chaque mot de colère ou d'exhortation : « Je ne te baillerais plus un florin, avant que tu retournes chez Frantz Krul, et si tu continues tes habitudes de libertin, je ne te recevrai plus, même à mon lit de mort. »

Alors Kobus se promit de reprendre sa vie de jadis. Il eût voulu regagner la candeur de son enfance, quand son enthousiasme puéril avait vibré à Leyde, sous l'envol des drapeaux : mais il lui semblait que son âme était si noire que les lumières de la mer du Nord n'eussent pu l'éclairer. D'ailleurs, voulait-il adopter une conduite plus digne, une lassitude l'accablait, l'effort lui paraissait énorme : ployant sous la chape de plomb de la honte, il eût préféré affronter une décharge de mousqueterie plutôt que de comparaître devant Krul.

Et il se laissa aller, s'étourdissant dans les folies du vin. Il connut, par l'entremise de Dirk, tous les débauchés de la ville. Sa physionomie et sa jeunesse plurent aux femmes, sa modestie et sa naïveté lui conquéraient la confiance des hommes. On l'invita à mainte orgie, et il s'enfonça de plus en plus dans les plaisirs.

Un jour Dirk lui dit :

— Kobus, demain soir, apprête-toi à m'accompagner à la maison de plaisance de Willem van Roytema, marchand de gingembre, de caret, de petun, de sucre et de girofle. Il donne un festin singulier, le festin de Bacchus, où chaque convive se doit costumer en divinité olympienne. Je serai Vulcain, tu seras Cupidon.

Monsieur Willem van Roytema était un vieux paillard, dont les extravagances faisaient la joie de ses amis. Ses navires, qu'il appelait « les carrosses de son seigneur le Commerce », lui rapportaient, de tous les coins du globe, une fortune colossale, et il se payait princièrement l'exécution des fantaisies qui hantaient son cerveau. Ses allures excentriques l'avaient empêché d'être admis parmi les régents de la maison des Orphelins, mais il aimait les artistes, et ses fêtes étaient toujours originales : il les ordonnait ainsi qu'un peintre compose un tableau. « Je rêvais, dans ma jeunesse, devenir bon manieur de pinceau, dit-il un jour. Mon père ne l'a pas voulu. Sans cet empêchement je serais peut-être criblé de dettes comme Rembrandt van Ryn. » Monsieur van Roytema possédait, sur les canaux d'Amsterdam, une barque pontée au-dessus de la proue héraldique de laquelle un superbe héraut en bois peint jouait de la trompette.

A l'heure, Dirk et Kobus se présentèrent au lieu convenu. Dirk avait acheté une perruque d'un roux ardent et un costume baroque de forgeron. Kobus s'était frisé ; ses boucles blondes nimbaient son

visage poupin. Il portait une tunique bleu tendre, échancrée au cou ; un carquois battait son échine, et sa taille était serrée par une ceinture en peau de cygne.

La salle du festin se tapissait étrangement de fourrures d'ours bruns ; pendues devant les murailles elles réservaient au plafond une large ouverture d'où la lumière brillante tombait, mystérieuse comme la lueur du ciel au fond d'une grotte. Provenant de flambeaux cachés, elle éclairait magiquement une table somptueusement dressée, et couverte d'une nappe à lourdes guipures, sur le fond écru de laquelle scintillait une vaisselle d'argent et de vermeil. Kobus y remarqua un énorme hanap d'ivoire, rehaussé d'une statuette de saint Georges et cerclé de métal précieux. Cette corne avait l'air, dans le jour doucement féérique, de l'olifant qui sonnerait la riche ivresse du banquet. Près des œufs d'autruche montés sur des pieds lourdement œuvrés, les nautilus flambés, dont les coquilles nacrées passaient de la pourpre à l'azur, servaient de coupes ou de drageoirs, soutenus par des tritons accroupis ou par des queues de dauphins. Des surtouts massifs supportaient les avalanches des fruits rares : oranges, grenades ou raisins blancs. Les cuillers, les fourchettes à deux ou à trois dents, avec des manches se terminant par des gueules de lions ou par un saint Pierre assis, attendaient les convives. Aux extrémités de la table, deux immenses pâtés étaient couvés par des cygnes blancs, qui don-

naient l'illusion de la vie avec leurs ailes éployées.

Kobus fut charmé par cette entrée dans une sorte de rêve. Les autres invités arrivèrent : Pierrofotti, en Pluton, avec une couronne à dents pointues, des cils noircis et la pommette vermillonnée à la façon des bambinos de son pays; il portait une tunique d'un rouge de flamme.

Un autre figurait Neptune; il caressait une large barbe, blanche et postiche; un collier de coquilles dansait sur sa poitrine. Junon, plantureuse blonde drapée à l'antique, montrait des épaules grasses et une nuque où Dirk qui la connaissait (car elle tenait l'estaminet de la *Barrique à clous*) s'empressa de poser deux lèvres goulues.

Elle le repoussa :

— Fourre ton groin ailleurs!

— Allons, Trintje, répondit le galant, as-tu mis de hauts talons à tes souliers de déesse? D'ordinaire tu glisses tout de suite en arrière! Et ce n'est pas pour voir le ciel! N'est-ce pas, Amphytrite?

L'interpellée — une Frisonne belle en chair, qui sous sa coiffe d'écailles d'huîtres semblait fraîchement sortie de la mer — répondit en frappant sur les fesses du loustic :

— Vilain bouc!

Il se retourna vers Diane, diablesse tentante, qui faisait le joie du cabaret la *Brebis égarée*: elle avait piqué un croissant dans ses cheveux, et, décolletée, poussait des bouts de seins si ténébreux que Dirk lui demanda quand elle avait trempé ces

pointes d'asperges dans le marc de café où elle lisait l'avenir.

— Quand tu as mis ton nez dans la cochenille !
répliqua-t-elle.

Monsieur Willem van Roytema avait fait tresser des feuilles de vigne autour de son crâne, où s'attardaient des cheveux grisonnants. Ses petits yeux flambaient de joie dans sa rubiconde figure, dont le nez sensuel se piquait de quelques points. Ses lèvres épaisses en son masque ras jubilaient de gourmandises. Le bonhomme était court; jetée sur ses épaules nues et larges, aux plis graisseux, une peau de léopard découvrait son tétou, agrémenté de quelques poils blancs. Il se démenait, riait, tapait sur les ventres, lutinait les femmes, réclamait son tonneau, et, avec sa tête ronde comme un fromage de son pays, se proclamait Bacchus, le conquérant de l'Inde !

On s'assit. L'Olympe grotesque s'installa bruyamment autour de la table majestueuse.

Les figures baignèrent en une chaude pénombre, au fond du puits de lumière bizarrement apprêté. Quelques convives, sentant déjà le rut tendre leurs vêtements, voulurent assaillir les commères voisines et violer les divinités sans l'aide pudibond d'un nuage, mais Monsieur van Roytema cria :

— Non ! non ! Vénus n'a pas encore paru !

— Quand vient-elle ?

— Au milieu du festin !

Cependant Kobus boit du vin de Bourgogne en

un verre de Venise dont le calice flambe d'un rose auroral et dont le pied figure un dragon vert. Dirk caresse un vidrecome allemand déjà centenaire, d'un jaune vénérable, criblé de cabochons. Monsieur van Roytema se réserve un gobelet de cristal autour duquel s'enroulent, gravés, des épisodes de chasse, avec des chiens en relief bondissant au cul des cerfs.

La merveille ! Des plats exquis sont servis, mêlant leurs arômes épicés aux odeurs aphrodisiaques des tentures en peau d'ours. Les poissons répandent des effluves marins, évoquent le souvenir des écumes d'or du Zuydèrsee et apportent en leurs chairs un peu du mystère qui gît au fond des océans : leur parfum en dévoile un rien subtil aux palais et aux odorats. Les venaisons exhalent des bouffées sauvages, des ardeurs sourdes de bêtes en rut, l'âpre folie des sous-bois, l'énergique senteur des viandes nourries de thym, de serpolet, de racines amères : les hures de sangliers font songer aux luttes farouches des traques.

On apporte des chapelets et des brochettes de pinsons et de grives. A voir cette oisellerie, on regretterait le concert des bocages. Mais monsieur van Roytema, pour remplacer les voix éteintes, a dissimulé un orchestre qui se prend à imiter leurs chants. La musique tombe du plafond, mêlée à la lumière. Les fioritures des flûtes avivent l'éclat des oranges et des grenades, la caresse des violoncelles glisse avec l'odeur des mandarines et des ananas.

Mais Kobus cherche en vain à s'étourdir. La musique le fait penser à des choses tristes, à son village déserté, à sa vie délabrée. Parmi les convives excités, devant la table orgiaque, dans l'ivresse qui monte à travers la lumière, il est ailleurs. Sa voisine, agaçante Cérès, dont les tresses contractent des blondeurs changeantes, et qui le regarde d'un œil docile, lui avoue en vain que son dieu préféré est Cupidon. Il répond avec des sourires distraits et des regards perdus parmi les richesses des verres et des argenteries.

Pourtant les coupes se vidaient sans cesse. Dirk buvait royalement. Les rafraîchissoirs posés le long de la table et emplis de bouteilles et de cruchons s'épuisaient constamment. On gesticulait : des bras serrèrent les tailles des déesses, les couronnes baroques des immortels se posèrent de côté sur leurs têtes échauffées. Dirk, ayant dit à Junon qu'au temps de l'Iliade on célébrait son œil de vache, reçut à la figure le contenu d'un verre de vin.

Willem van Roytema, pourpre comme s'il avait trempé sa tête dans une amphore, s'écria tout à coup :

— Illustre assemblée ! Dieux fameux ! Déesses incorruptibles ! La reine du ciel va paraître ! De même que l'étoile qui porte son nom et qui brille dans l'éclat mourant des soirs, aux sons de la musique des oiseaux, ainsi elle va surgir, aux accords de l'orchestre !

— Enfin ! Enfin ! crièrent les convives.

L'épicier emphatique continua, d'une voix rauque :

— Qu'on emplisse les verres ! Qu'on les sèche à son apparition !

Mais la peau d'ours tendue à l'extrémité de la table a remué : une femme se dresse à côté du cygne blanc.

Siska !!

— A Vénus ! crie monsieur Van Roytema.

— A Vénus ! répètent les convives.

Kobus est blême. Sa maîtresse, là, habillée d'une lueur qui fait briller ses épaules ! La chevelure noire emprunte des rousseurs ardentes à l'éclat calme des cires brûlant derrière la tapisserie fauve ; les seins, couverts d'une tache d'or par l'éclairage savamment apprêté, reposent sur leur ombre courbe.

Elle a mis la ceinture aux amours ! Le bijou coupe son corps d'un scintillement féérique, qui paraît l'enlever sur d'imperceptibles ailes ; les pieds se chaussent de sandales grecques. La musique câline d'une pavane enveloppe l'apparition.

O cette Vénus ! La passion mal éteinte qui ressuscite ! Du feu passe devant les yeux de Kobus, un cri s'échappe de sa poitrine. Non ! Il n'a pas quitté Siska ! A lui cette nudité souple, cette gorge dorée, ce regard, ces oreilles que rosit la chaleur de la bacchanale ! A lui, ce giron qui offre une lampe d'onyx, aux flammes noires !

Monsieur van Roytema s'était approché de Siska, une coupe à la main :

— Penche-toi vers moi, belle déesse, et dans un baiser cimentons l'union de Vénus et de Bacchus!

Siska insouciant se tourna vers le vieillard; moins surprise que Suzanne, elle allait sauter dans ses bras, lorsque Kobus, qui avait senti ses veines brûler et sa tête rouler comme s'il avait été décapité, se lança sur la table hurlant :

— Cette femme est à moi! N'y touchez pas ou je vous tue!

— Que lui prend-il, à ce blanc-bec! Va téter ta nourrice! cria la Junon.

Tout le monde se leva.

— Va-t'en! Va-t'en! dit Siska.

— Suis-moi, murmura Kobus, en saisissant les poignets de la fille. Suis-moi! Je te veux! Je t'adore!

D'un coup, repris jusqu'au fond des entrailles par la beauté étrange de la fille, il ressautait dans son enfer! Le contact de la courtisane incendia sa chair, lui donna le vertige. Il la serra contre lui, ses mains meurtrirent l'échine de la Vénus, il lui mordit les lèvres et rugit, défiant :

— Qu'on la prenne!

— Attends!

Roytema suffoqué de colère s'accrochait aux cuisses de Siska, mais Kobus, d'un coup de pied en pleine figure, l'envoya sur le sol.

— Assassin! Assassin! hurla le marchand.

Les femmes glapirent. Les convives ivres virent rouge, tombèrent sur Kobus: il fut jeté de la table, au milieu d'un fracas de vaisselle. Des imprécations

volèrent sur toutes les bouches. Pierrofotti s'esquiva.

Monsieur van Roytema, relevé, saisit un lourd hanap : le cou écarlate, en un paroxysme de furie qui fit sortir ses yeux des orbites, il voulut fracasser le crâne à l'insolent. Kobus était maintenu par quelques immortels qui déchiraient sa tunique bleue. Siska se précipita :

— Je ne veux pas qu'on touche à cet enfant !
Kô ! Kô ! Tu les vaux tous !

Barent l'avait reconquise : près d'elle avait surgi, vibrant d'amour, le mâle dont les embrassements la grisaient jadis, celui dont la vigueur et la fougue lui arrachaient des râles. Le baiser furieux avait réveillé ses sens, son ardeur, ses chaudes envies. L'audace de son concubin la domptait.

Mais le maître de la maison ricana :

— Écarte-toi, putain !

Il la rejeta pour se lancer de nouveau sur l'adversaire.

Kobus tenu à la gorge, aux poings, aux mollets, par cinq ivrognes sans pitié, ne pouvait se défendre. Son carquois tordu gisait sous lui.

On lui cria :

— Tu vas crever ! Qu'on saigne le Cupidon comme un porc ! Qu'on l'assomme !

— Kô ! Kô ! Je t'aime ! hurlait Siska.

Son amant à moitié étranglé, tirait la langue, sous les doigts brutaux des festoyeurs qui, hoquetant et blêmes, le terrassaient, et arrachaient ses

cheveux blonds d'Amour. Roytema, aveuglé par la rage, brandit le pesant hanap, orné de vieil argent, avec une force menaçante, comme si la mort elle-même, dissimulée, avait guidé et soutenu ses gestes. Kobus allait subir un sort terrible!

— Je te tue! hurla l'épicier.

Mais le vieux débauché roula sur lui-même en criant :

— J'étouffe! J'étouffe!

Dirk, pour sauver Kobus, venait de planter un couteau dans la poitrine de son agresseur. Le sang jaillit du sein nu du Bacchus écroulé au milieu des pampres dans la peau de léopard; le hanap roula sur le parquet.

La mort avait changé de cible.

— J'étouffe! répéta le richard.

On lâcha Kobus pour se précipiter vers lui. Plus leste qu'un singe, Dirk jeta sur les épaules de Siska un long manteau. Puis rapide il enleva la Vénus affolée, entraîna Kobus, meurtri et déchiré, qui voulait se battre : ils dégringolèrent l'escalier, s'enfuirent à travers la nuit.

— Par ici! Par ici! chuchotait Dirk.

Il fit sauter à ses compagnons un ruisseau d'irrigation : ils traversèrent un plan de véroniques, une haie de buis ; des odeurs de sauge et de terre humide les prirent à la gorge ; une hulotte effarée s'envola d'un tronc de pommier et fit frémir Siska.

Elle se pendait au bras de Kobus : son corps nu, sous le manteau glissant aux épaules, s'entrevoyait

pâle à la clarté des étoiles, coupé par la ceinture qui brillait dans l'ombre.

— Marchons vite! conseilla Dirk.

— Mon Kô! Pardonne-moi! murmurait Siska oubliant déjà le marchand d'épices à l'agonie. Je t'ai fait de la peine, n'est-ce pas, mon seul amour? Mais, vois-tu, il me fallait de l'or! J'allais être poursuivie par la justice. Et je ne voulais point t'inquiéter, mon Kobus chéri! Mais je ne pense qu'à toi, va! Je me tords sur mon lit comme une baguette dans le feu en songeant à tes caresses!

Elle se frottait câline au jeune homme. Des exhalaisons éclatèrent au fond de la nuit d'octobre. L'obscurité était lourde.

Kobus s'arrêta pour baiser Siska sur les lèvres. Il avait glissé son bras nu sous la mante de sa maîtresse; la toge bleue de Cupidon déchirée menaçait de quitter ses épaules.

— Siska! murmura-t-il. Siska!

Ils chancelaient l'un contre l'autre; leurs mains s'égarèrent: ils soupirèrent:

— Kobus!

— Siska!

— Il ne s'agit pas de faire l'amour, interrompit Dirk. Décampons. Prenons nos hardes et gagnons une autre ville!

Kobus protesta.

— Sait-on qui a donné le coup de couteau? reprit Dirk. Et sans moi, Kobus, ton crâne eût été fracassé! D'ailleurs n'as-tu pas abîmé la gueule

au vieux libertin? Il se vengera, si je ne l'ai pas tué!

— Ah! oui, fuyons! Ko! s'écria Siska, frémissant à l'idée de battre les plaines avec son amant, comme elle l'avait fait jadis sur les côtes de Harlem.

Les tours d'Amsterdam sonnèrent une heure lugubre pour le jeune homme. Il eût voulu retourner sur ses pas, empêcher l'âme de monsieur van Roytema de quitter le corps du vieux birbe. Le crime assombrissait le ciel, éteignait les étoiles.

Mais Siska noua ses bras autour du cou de son ami; il sentit le parfum de ses aisselles; elle disait d'une voix qui eût damné saint Georges :

— Fuyons! Kô! Fuyons!

Il parut au peintre que, dans cette nuit où l'on entendait au loin craquer les mâts des navires, le son lourd des cloches était gorgé de sang et d'âcre volupté.

— Les portes de la ville sont fermées, reprit Dirk; mais je sais un moyen de rentrer. Suivez-moi, et n'ayez peur! Tout s'arrange!

VI

Cet hiver-là fut rude.

Un soir les rôdeurs qui dévastaient la contrée s'arrêtèrent à proximité de Weesp, au milieu de granges abandonnées, et allumèrent un grand feu dans la neige. Des reflets de pourpre volèrent bientôt au loin : les gens des hameaux voisins crurent à un incendie.

Branches et bûches craquaient dans les flammes, crevaient en tourbillons d'étincelles, qu'emportait le vent. Sur le sol couraient les réverbérations comme des essaims d'impalpables abeilles. Les pignons des masures vibraient d'aveuglantes clartés. Par instants une lueur plus forte atteignait au loin un arbre chargé de givre. Puis l'œil de l'horizon se refermait sous la paupière des lourdes ténèbres, et l'âtre des vagabonds dressait plus tranquille sa crête rouge.

La troupe errante s'arrangeait des couches avec de la paille dans les hangars en ruines. Les chevaux attachés à des pieux grelottaient; ils redres-

saient la tête au grésillement des viandes qui pendaient, piquées à des lances, embrochées à des fourches au-dessus du brasier. De temps en temps un personnage frileux venait surveiller cette rôtisserie, et montrait un visage farouche, des yeux de carnassier; un autre, assis sur un tronc, aiguisait un grand couteau; un troisième rajustait l'équilibre des faisceaux de mousquets et de fusils. L'ombre de ces gueux dansait sur les débris des cahutes qui abritaient le campement. Des femmes passaient au milieu de l'air frigide et incendié : elles apportaient une botte de foin aux bêtes, un cruchon aux sentinelles, des fagots au bûcher.

L'une d'elles s'accroupissait près des flammes, immobile, cachée sous un manteau.

Un grand escogriffe vint à elle, drapé d'une longue cape jaune qui lui montait jusque sous le nez : Dirk!

— Oh! le bon feu! dit-il. Pourvu qu'il n'attire pas l'attention! J'ai de vilains pressentiments, ma fille. Je sens une grande araignée qui me mange la poitrine. On n'est pas en sécurité dans cette bande; il me semble qu'un morceau d'âme me passe par la bouche et que le reste va suivre.

— Oui, dit la femme, d'un ton amer. Je regrette ma bonne chambre de la Waarmoestraat, mon chocolat, les matinées sous l'édredon. Ah! Si Kô n'avait été stupide chez Roytema! Ah! l'animal! l'animal! Depuis trois mois, enfin, je vois ce qu'il vaut!

— Que veux-tu, Siska ? Il faut s'incliner devant les choses accomplies. Ce n'est pas un soupir qui fera renaître le passé. Il faudrait plus de souffle que n'en a le vent du Nord ! Et d'ailleurs si nous sommes ici, ce n'est pas à cause de Kobus, mais bien à cause de moi.

— Oh ! non !

— Je t'assure, Siska ! C'est moi qui ai donné ce coup de couteau. J'étais ivre. Je voyais des flammes. J'aurais peut-être mieux fait en arrêtant le bras de Roytema. Ah ! Je suis triste d'être un meurtrier : cela me portera malheur !

— Mais enfin, Dirk, c'est Kobus qui a sauté sur la table !

— Vers toi, amie ! Ne l'accuse pas !

— Ah ! Je m'ennuie et j'ai froid ! s'exclama la fille.

Kobus besognait dans la grange en compagnie d'anciens soudards wallons, de reîtres allemands, de vagabonds flamands, auxquels les trois fugitifs s'étaient acoquinés, un soir qu'ils erraient par les champs, sans argent, pris par la faim. Ils faisaient partie d'une des dernières troupes qui, après la guerre, vécurent de maraude et de pillage en Hollande. Le jeune peintre portait une rapière au côté. Il était hâve, sa barbe naissante mal soignée. Un homme sombre, qu'on appelait le capitaine Barbera, et qui, bien qu'il se dît Français, avait un fort accent espagnol, dirigeait les exploits des coquins. Il se démenait près de Barent, le gourmandait, le traitait en valet.

— Cire mes bottes ! Mets-y de la cendre chaude !

— Non, répondit Kobus, les dents serrées.

— Vas-tu obéir ou je te tue ! hurla l'autre, mettant la main sur la crosse du pistolet qu'il portait à la ceinture.

— Jamais !

Barbera dirigea la gueule de son arme vers Kobus, fit feu. Le peintre bondit de côté : la balle creva une poutre. Mais le capitaine saisit une épée et se jeta sur son adversaire. Celui-ci brandit sa rapière : les deux hommes s'escrimèrent avec acharnement, faisant jaillir des étincelles sous leurs nez et se maintenant l'un l'autre à un pouce de la mort.

On vint les séparer. Dirk accourut avec un balai. Siska piaula :

— Seigneur ! Seigneur ! Ils se massacrent ! Ils s'égorgent !

Barbera chercha à échapper aux étreintes de ceux qui se cramponnaient à lui pour empêcher une reprise de duel.

— Je te tuerai, aussi vrai qu'il y a un Dieu, pou de putain ! hurla-t-il. Oui, je te clouerai comme une chauve-souris à la porte d'une grange, et je ferai descendre ta langue jusqu'à ton nombril.

Kobus, désarmé par les camarades, ne répondit pas : le brigand lâcha son épée.

— Ne recommence plus ! Ou tu me le payerais en crachant ton cœur ! bougonna-t-il.

Puis se tournant vers Siska et la saluant de son feutre à longue plume flétrie :

— C'est pour vous, belle dame, que je n'embroche pas le présomptueux blondin. Je ne veux pas offrir cette cuisine à vos beaux yeux, qui ne devraient contempler que des fêtes d'amour!

— Voilà ce que c'est, deux coqs pour une seule poule! glissa Dirk à l'oreille de Siska, qui haussa les épaules, redevenue indifférente.

L'heure du repas sonnait. Dans une grande marmite pendue sur le brasier fumait une purée que Dirk remua avec une longue cuiller de bois, en murmurant :

— Cela finira mal! Cela finira mal! Cela finira mal!

Des drilles peu rassurants vinrent chercher des portions de soupe dans des écuelles : les cuirasses firent près des flammes des casaquins de feu. Un immense lansquenet roux coupait la viande en tranches ; une vieille ôtait d'une charrette les pains d'une boulangerie pillée, et distribuait des signes de croix sur chaque croûte.

Deux mercenaires, rôdant dans le pays on ne savait depuis quelle bataille, soupesaient non loin de là des colliers de perles : ils les jouèrent aux cartes sur un tambour.

Kobus se rapprocha de Siska.

— Quels scandales tu causes! dit la fille. Ne peux-tu te montrer poli avec Barbera? Sans lui nous serions morts de faim!

— Je ne puis être son valet, répondit Kobus.

— Le joli gentilhomme! Tes ancêtres ont porté

la Toison d'Or! Mais, mon ami, tu trimballais des sacs de farine dans ta jeunesse!

— J'aidais mon père, répondit Kobus, des larmes dans la gorge. Ce n'est pas aussi vil que d'être le goujat d'un bandit!

Siska rit méchamment.

— C'est moi qui t'ai détourné de tes vertus, sans doute, dit-elle. C'est moi qui ai troublé le banquet de van Roytema? C'est moi qui t'ai rendu ivrogne? Sache-le! C'est toi qui m'as conduite ici, qui me forces à risquer ma peau, chaque jour, sous les balles! Je regrette de t'avoir connu!

— Tu me préfères sans doute cet infâme Espagnol? demanda Kobus.

— Quel infâme Espagnol? dit la fille en scandant les syllabes.

— Barbera!

— Barbera?

— Oui, Barbera!

— Ce n'est pas un Espagnol! Il est de Paris!

— De Paris! Son père est muletier à Cadix ou à Barcelone!

— Je le trouve plus galant que toi, rustre de Dordrecht!

Mais une rumeur étrange bruit tout à coup.

— Alerte! On nous attaque!

Brusque, une agitation effara le bivouac. Les ombres s'agitèrent, coururent : un sabbat! Les mousquets firent craquer leurs chiens dans l'obscurité. Épouvantées les femmes s'enfuirent dans les ma-

sures. Les routiers s'embusquèrent en hâte derrière les charrettes, sous les pans de mur, au milieu des fagots. Certains, l'œil aux aguets, se calèrent à plat ventre dans la neige. D'autres s'installèrent aux trouées d'un toit délabré.

Une angoisse : du mur des ténèbres des cavaliers bondirent, le pistolet au poing, sur leurs chevaux qui se cabraient. Le premier reçut une balle à la tête : troué au front, il fut secoué — tel un mannequin — sur sa selle ; puis il tomba, les bottes en l'air, tandis que la monture filait à travers la plaine.

Barbera poussa un juron :

— Pas de quartier ! Crevons-les tous !

La fusillade déchira l'air. Plusieurs combattants s'écroulèrent : leurs membres amollis lâchaient les armes. Les plombs volèrent en mouches folles, éraflant la neige ou les chairs. Chaque coup produisait un éclair sec et sinistre : la mort cligna de l'œil dans la nuit. Sous les charrettes, on échangeait des coups d'épée, on s'abordait le poignard à la main, ferraillant les yeux dans les yeux. Un cheval éventré rougissait la neige, lançant d'une cuisse alourdie ses derniers coups de fer.

La mêlée s'exaspéra : on cherchait à s'ouvrir la gorge, à se casser le crâne ; rudes, les piques s'essayaient, sous les cuirasses, à décrocher les âmes. Les figures s'éclaboussèrent de pourpre ou se convulsèrent, pâles. Les tronçons des lances, les pistolets d'arçon, les arquebuses brisées jonchèrent le

sol, où déjà maint cadavre grimaçait sa dernière colère au ciel de plomb. La neige devint la nappe d'un festin servi pour la camarade, où les gorges ouvertes furent les coupes renversées.

Mais les vagabonds réfugiés derrière les abris, d'où ils avaient décimé leurs assaillants, l'emportaient. Les ennemis perdirent contenance : dès qu'ils se tiraient des griffes des maraudeurs, ils ressautaient en selle et fuyaient. Les derniers furent impitoyablement massacrés : Barbera promena parmi eux sa tête sombre et dévastatrice comme un boulet, et acheva à coups d'escopette les blessés qui râlaient.

Kobus avait fait le coup de feu, éperdu. Il lui répugnait, ce métier où le hasard d'une aventure l'avait poussé. Souvent il eût voulu fuir. Mais les soudards s'amusaient à retenir de force ce naïf citadin, et l'existence plaisait à Siska chaque fois qu'on parlait de s'esquiver. Ils avaient d'ailleurs dépensé leur dernier ducaton. Ah ! que lointains, le moulin battant le ciel natal et la grande chambre familiale ! C'était la honte ! Etpis ! Kobus venait de tuer un homme qui se dirigeait vers lui, à cheval, sabre haut. Le jeune peintre avait tiré sur l'ennemi un coup de mousquet en fermant les yeux ; puis il avait senti le cheval le frôler : l'odeur de la bête lui bourra les narines, et il attendit le froid aigu d'une lance entre ses côtes ! Rien ! Quand il releva les paupières, le sabre du cavalier gisait sur le sol.

Le combat terminé, Kobus errait, tremblant encore, parmi les cadavres aux mains crispées. Les

soudards fouillaient les poches, s'assuraient des bagues aux doigts, ôtaient les éperons des bottes, découvraient les poitrines pour voir si aucune ne portait une croix. Le jeune homme s'épouvantait ; tout à coup il poussa un grand cri, leva les bras au ciel : Dirk, étendu raide au pied d'un mur !

Miséricorde !

Le joyeux philosophe a la gorge ouverte et la face blanche comme de la mie de pain dans le lait. Son cou se tend en un dernier effort pour retenir le sang qui coule dans le givre. La vie a fui par ce trou béant : les artères coupées s'égouttent, les nerfs à nu tressaillent, les yeux se voilent : leur malice est retournée au diable. La lèvre supérieure se retrousse sur les dents jaunes, comme si l'homme a voulu mordre. Par instants, les flammes du brasier rendent une apparence de santé au bon apôtre exsangue.

Kobus se précipite vers son ami, lui saisit la main.

Mort!!! Inutile de lui jeter de la neige au visage, de présenter une vitre devant la bouche ! Les veines sont vides, le cœur est immobile, le bras inerte : Dirk est tombé sur la plaine en bête farouche et sauvage.

— Dirk! Dirk! C'est Kobus! Réveille-toi, ne fût-ce qu'un instant, pour moi!

Dirk ne bouge plus.

Et Kobus agenouillé se prend à sangloter. La douleur secoue sa poitrine et un immense désespoir l'agrippe, sous le ciel noir.

Car c'est une fraternité de misère et de joie, un passé de folie et d'aventure, qui s'en vont avec les caillots de sang du pauvre hère! Le dernier compagnon de Kobus disparaît : le peintre se sent tout à coup seul, dans cette nuit d'effroi, tout seul!

Aussi quel silence poignant, celui de cette bouche de Dirk, de cette bouche crispée et violette, si vaillante aux saouleries, si débordante de belle humeur, jadis! Le soir l'emplit d'horreur muette.

Ah! Celui qu'on a jeté au bas de la muraille, barbouillé de meurtre et de combat, celui-là disait les mots qui consolent, remplissait la coupe qu'il faut à la tristesse!

O le compatissant! Kobus se rappela les soins donnés, au soir où lui-même avait surpris Siska dans les bras du vieil armateur, et la vaillance de Dirk, au festin de Roytema : il le baisa au front, comme un grand frère, qui allait emporter un peu de sa propre existence et de son propre cœur.

Pauvre Dirk! Il avait passé sur le monde, jovial, moqueur et libre, sans désir de richesse. Honnête, même quand il arrachait une dent saine ou qu'il trichait au jeu, il l'était plus que les marchands qui acquièrent au loin l'ébène et l'ivoire! Dirk se gaussait des ridicules, et répétait que la vie est un air de flûte qu'il faut jouer le plus gaiement possible : meilleur, le bon larron, que le pain

quotidien qu'il eût partagé avec tous les va-nu-pieds des grand'routes, des dunes et des grèves!

Kobus se rappela tout cela. Des tendresses profondes sourdaient en lui. Pieusement, pour ne plus voir ces regards terrorisés par l'aspect du néant, il baissa les paupières de son compagnon. Et il continua, des larmes plein les yeux, à contempler le camarade ravi par les vents de la destinée et déjà aussi loin que s'il avait été emporté dans les étoiles.

Barbera cria tout à coup :

— Décampons et gagnons la mer! Demain nous serions les pinsons d'un beau coup de filet! Au galop!

Un mouvement : on bâcla des paquets, on harnacha des chevaux; les femmes geignaient. Des jurons wallons se mêlaient aux blasphèmes hollandais ou allemands. Les querelles éclataient au sujet du butin ramassé. Mais Barbera brutalement coupait court aux disputes et distribuait des ordres brefs et cassants comme des coups de bâton.

Il avisa Kobus.

— Que fais-tu là?

— Je suis près de mon ami et j'y reste!

— Nous partons tous!

— Je ne partirai pas! Crois-tu que je le laisse sans sépulture? Je tremblerais le reste de ma vie!

— Par ce temps de neige, les corbeaux feront les fossoyeurs, répondit Barbera.

— Je veux l'enlever!

— Plaisant ! Que ce soit l'air ou la terre qui conservent cette charogne, que ce soient les corbeaux ou les vers qui la dévorent, que t'importe ! Et puis trêve à tes plaisanteries ! Je ne veux pas que tu sois pris ici et que tu nous trahisses.

A ce moment Siska intervint, et du bout de lèvres méchantes :

— Que lui faut-il encore à ce joli moineau ? fit-elle.

— Dirk est mort, Siska, et je veux lui donner une sépulture, répondit simplement Kobus.

La fille vit alors le cadavre à la gorge ouverte. Instinctivement elle fit un signe de croix et se détourna. Il lui semblait que cette face au rictus macabre réclamait encore l'heure amoureuse promise jadis à Amsterdam. Prise d'un remords étrange la courtisane regretta de ne pas avoir accordé au malheureux cette suprême faveur : il l'avait rappelée, quelques jours auparavant, d'une voix brûlante. Alors, ayant à nouveau regardé le cadavre, elle crut déchiffrer dans le masque une sorte de grimace voluptueuse : elle s'imagina que Dirk l'avait aimée éperdument et que le désir de sa possession était monté une dernière fois à la gorge du pauvre diable avec les afflux de sang vomis par son cou déchiré. Une immense pitié la saisit. Elle s'agenouilla à côté du mort, sans dégoût mit ses lèvres sur celles de Dirk, et, au fond d'elle, implora un pardon, Madeleine se repentant de n'avoir pas assez aimé.

Barbera serrait les poings :

— Comédie! Comédie! Comédie!

Siska se releva blême, et, regardant Kobus en face :

— Il est mort à cause de toi, dit-elle.

— Tu mens, chienne! hurla le jeune homme.

Mais la fille, se tordant les mains sur la poitrine, l'œil plein d'étincelles, les pommettes violacées, les lèvres frémissantes :

— Oui, à cause de toi! reprit-elle, laissant tomber ces mots d'une voix blanche, avec souffrance, comme si elle avait craché du feu. C'est toi qui l'as conduit ici! Ah! Je te hais, parce que tu l'astué! Je voudrais te voir rôtir là; ta graisse fondrait et je m'amuserais, oh! oui, je m'amuserais à te voir disparaître en fumée et en cendres. Lâche! Et Dirk serait vengé. Ah! le pauvre Dirk! Car il fut mon ami, Dirk! Il m'aimait, Dirk! Tandis que toi... Le dernier des goujats est préférable à toi!

— Eh bien! Préfère-le! dit Kobus. Je m'en moque! Mais ne crois pas que Dirk t'aimait! Il te détestait! Ah! que le fer ne s'est-il enfoncé plutôt dans ta poitrine!

— Lâche! hurla Siska. Lâche! Tu voudrais faire égorger des femmes! Ne te mêle plus d'amour et retourne à ton moulin consoler ton vieux cocu de père!

Ces mots à peine prononcés, Siska reçut en plein visage le poing serré de Kobus et tomba.

— Il m'a tuée! Il m'a tuée! Il m'a tuée! Il m'a tuée! glapit-elle.

— Arrêtez-le! clama Barbera. Il veut poignarder sa maîtresse!

Des soudards se jetèrent sur Kobus.

— Ligotez-le!

On obéit. Kobus impuissant hurlait. On l'entraîna; il regarda une dernière fois son ami: la tête de Dirk penchée sur une épaule, tachée par les doigts de la mort, roulait dans les abîmes d'une noire éternité.

— Adieu!

Les bourreaux de Kobus l'assirent en un coin sombre de la grange, lui lièrent les jambes.

— Pauvre poulain! fit l'un des brigands en le tapotant familièrement sur les joues.

Une demi-heure plus tard, Kobus était jeté au fond d'une charrette. Il se sentait assourdi, transi de froid, à moitié mort de colère et de douleur. Il entendit Barbera qui disait :

— Ce blanc-bec a l'air d'un coq déplumé qu'on mène au marché!

Puis un rire moqueur de Siska déchira l'atmosphère.

Le foyer délaissé s'éteignait; quelques braises rouges s'envolèrent au gré d'un vent aigre, qui se levait au fond de la plaine. Une obscurité profonde régna sur les cadavres.

— C'est l'heure des loups, dit un Allemand qui marchait à côté de la voiture. Gare aux morts!

A ces mots Kobus trembla jusqu'au fond de son âme.

On s'était mis en marche; le crâne de Kobus cognait sur une poutre. Un épuisement profond saisissait les membres du malheureux. Il rêva qu'il gisait dans un cercueil, qu'on le conduisait au cimetière. En même temps la faim tourmentait son estomac et chantait à ses oreilles, comme la bise au trou d'une cheminée.

A une halte, un Flamand lui glissa du pain par miettes dans la bouche, et lui posa de la neige sur la langue. A plusieurs reprises Kobus fut nourri de la sorte. Mais il ne sut jamais combien de temps dura le voyage : il lui sembla à la fin qu'on serrait son front dans un étau, et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il perçut des cris et le murmure de la mer :

— Embarquez donc! commandait une voix.

Deux hommes vinrent débarrasser Kobus de ses liens :

— Tu es libre!

Kobus essaya de se mettre debout. Il y réussit avec peine.

— Tiens, dit l'un des compagnons. Bois!

Il tendit une gourde pleine d'une liqueur forte, dont le peintre avala une rasade.

— Où suis-je? murmura-t-il. Il n'y a plus de neige?

— Ah! répondit le Flamand qui lui avait donné à manger durant la route, tu n'es pas loin d'Amsterdam. Voici le Zuyderzee!

Les flots jaunes se gonflaient sous un ciel gris

d'une tristesse sauvage. Les lames se brisaient aux pilotis enfoncés au bord de la dune terrifiée. Le sol trembla devant la colère du large. Les mouettes filèrent emportées par le vent.

A l'horizon pendaient des rideaux de brume dans lesquels glissait l'ombre d'un grand bateau marchand dont les vagues assaillaient les flancs : il penchait un instant au-dessus des crêtes furieuses son pavillon, qui battait le brouillard, puis il disparaissait dans les vallons liquides.

Le grand air salin rafraîchit Kobus ; ses yeux fiévreux s'ouvrirent grands au contact de l'espace.

— Veux-tu manger ? demanda l'homme.

C'était un gaillard pauvre et usé, dont la longue moustache blonde tombait sur un visage osseux. Son dos courbé rappelait ceux des ânes, qui gardent toujours la trace des harnais.

— Oui, dit Kobus, d'une voix faible. J'ai faim. Merci !

Le vagabond tendit une croûte de pain dur et un morceau de lard ranci, que Kobus dévora.

Ils étaient seuls, les pieds dans le sable, près de trois charrettes dételées. Quelques fugitifs disparaissaient dans les maigres dunes, baissant la tête sous les coups de vent. A l'horizon les ailes d'un moulin tournaient avec furie.

— Eh bien ? dit Kobus anxieux. Les autres ?

— Il en reste une dizaine à terre : la bande s'est embarquée.

— Tous?

— Oui, dit l'homme, Barbera, et ceux qui voulaient. Toutes les femmes sont parties.

— C'est vrai? fit sourdement Kobus, en se frottant le front comme s'il sortait d'un cauchemar.

— Oui, dit l'homme. La troupe est sur les barques qui dansent là-bas : ils vont à ce grand navire, qui les conduira en Espagne.

— En Espagne! s'écria Kobus. Dis, mon ami, connais-tu une femme qui s'appelle Siska, une noire qui chantait souvent, près du feu?

— C'est toi qui l'avais amenée! Je la connais.

— Elle est partie?

— Mais je crois bien! Elle était la maîtresse de Barbera!

— Tu mens! s'écria Kobus.

— Je ne mens jamais! J'ai trop peur de Dieu!

— Tu en as la preuve?

— Chaque fois que Barbera t'envoyait à l'affût des nouvelles et des gens, elle allait le trouver, et on les voyait s'embrasser sur la bouche. La nuit, quand tu dormais, elle se couchait dans son lit. Je les ai entendus. Il promettait de la mener dans un pays où elle passerait sa vie à danser et à cueillir des oranges aux arbres. Elle disait : « Barbera! Barbera! Je n'ai jamais aimé que toi! »

— La putain! rugit Kobus.

Le pauvre eut pitié de l'amant.

— Ne te désole pas! Sois content d'être débarrassé de cette gueuse, dit-il. Elle t'eût porté mal-

heur! C'est une sorcière, j'en suis certain, et Barbera saura ce que coûte l'amour d'une telle fille!

Il prononça ces mots avec douceur, comme s'il eût voulu appliquer un baume sur la douleur de son compagnon; puis il se leva, regarda la mer, et de son index tremblant montra l'horizon.

— Tiens! dit-il. Voilà leur barque! Celle qui a une voile jaune et va aborder au grand bateau! Tu ne savais donc pas qu'il y a longtemps que ce coup est médité et que ce bateau les attend tous? Ce Barbera n'a fait que passer dans le pays! Mais c'est un homme puissant! Un corsaire, dit-on.

Kobus n'écoutait plus. Il regarda la barque. Son amour, jadis joyeux et palpitant, s'en allait, à travers la brume: ces voiles l'emportaient, aux pays lointains, dans le bâtiment fantômal, en partance au milieu des flots lugubres!

— Ma vie est gâchée, se dit-il, ahuri comme au sortir d'un mauvais rêve. Cette magicienne enlève mon âme, mon art, ma vie: tout est mort!

Mais le loqueteux, avec cette résignation des misérables qui n'ont connu que le malheur et qui sont familiers avec la souffrance, intervint compatissant:

— Viens avec moi! Je me réfugie à Amsterdam. Jete montrerai le chemin... Et puis, frottons tes jambes, pour leur rendre leur force! La route est longue!... viens!... ne soit pas inquiet! On m'a laissé une petite part du butin.

— Laisse!

Le jeune artiste n'a d'attention que pour la

barque à voile jaune. Elle danse avec rage sur les vagues. Barbera communique sa sombre énergie à l'esquif luttant contre une fougueuse marée. Bientôt la voile tombe. On aborde. Siska monte sans doute sur le navire, le long d'échelles. Barbera l'aide, la tient par la taille. Tonnerre ! Ils placent enlacés au-dessus du gouffre hurlant. Oh ! la gaîté de Siska ! Kobus la devine : elle ne songe plus à l'amant laissé sur la rive, déjà toute au soleil caché derrière les brouillards ! Barbera lui montre le pont du bâtiment ; ils chancellent et rient sous les craquements de la mâture.

Malgré sa colère, malgré les lâchetés de la fille infidèle, Kobus ressent une douleur profonde. C'est fini cette fois ! Pour toujours ! Comme si l'on scellait un tombeau ! Pour toujours ! Il ne pourra plus jamais voir Siska, pas plus qu'il ne pourrait prendre une étoile, ressusciter un mort ! Il étouffe ! Mais que va-t-il faire ? Il courra le long de la mer, toute sa vie, en songeant à Siska ! Il regardera les navires qui partent, il songera au soleil d'Espagne et verra la traîtresse parmi les oranges, aimée par d'autres, toujours ! toujours ! Le ciel de plomb pèse sur sa poitrine : toute sa chair crie, se plaint, et la souffrance hurle entre ses côtes, plus fort qu'un chien aux abois. Plus jamais ! Plus jamais ! Cette idée le tord et le tend comme un arc : il lui semble que toute son âme va partir, avec la rapidité d'une flèche, dans les voiles grises. Ah ! Il aimerait mieux le partage avec tous, avec Roytema, avec Gerrit Bol,

avec Barbera! La honte! La rage! L'infamie! Mais la revoir encore, encore, encore!

— Ah! c'est épouvantable! hurla-t-il.

— Ami! Ami! dit le Flamand, qui comptait dans ses mains noires des pièces d'or et d'argent. Viens-tu? Il ne faut pas qu'on nous surprenne ici!

— Attends! répondit Kobus.

Le voilier, virant sur sa quille, présenta la poupe au lieu du flanc. Alors il disparut vite, s'effaça dans la brume, devint une apparence, une illusion. Puis ce fut tout.

Kobus, malgré la douleur que les liens avaient imprimée à ses jambes, monta sur une dune, anxieux, cherchant à voir encore : la mer était vide. Seule, flottait la barque, désemparée.

Alors Kobus fut anéanti, il devint tout à coup aussi faible qu'une marionnette aux ressorts coupés, aussi brisé qu'un martyr dont on a frappé les membres à coup de barres de fer.

— Adieu! Adieu! Adieu! murmura-t-il en sanglotant.

La tête en feu, la gorge sèche, il suivit docilement le Flamand, qui, le long de la route, comptait ses florins. Barent l'aida dans son addition, car le pauvre n'avait jamais possédé une aussi forte somme.

QUATRIÈME PARTIE

GÉSINA

I

Quelques jours plus tard Kobus se trouvait seul à Amsterdam. Il rôda sous les fenêtres de Siska. Des financiers pressés qui se rendaient à la Bourse, un gamin traînant un congre par les branchies le bousculèrent. Sans force, sans espoir, ne redoutant même pas qu'on l'arrêtât à cause du meurtre de monsieur Willem, le peintre revécut sous la pluie les choses passées.

Ah ! le salon de la fille ! Il en garde l'odeur de vernis dans les narines ! Et il se rappelle les longues heures sur les larges coussins d'Orient, avec les caresses, l'été, quand les vitres du bas de la fenêtre soulevées laissaient entrer le bruit de la ville et les voix du carillon soudain plus fortes ! Souvent Siska dépendait la guitare achetée pour les leçons de monsieur Fabus, et Kobus écoutait une romance en regardant les doigts cerclés de bagues sur les cordes de l'instrument !

Puis il songe au cabinet d'ébène et d'ivoire, tou-

jours fermé à deux battants. Il contenait les billets, que la duègne déchiffrait, Siska ne sachant pas lire, et que la courtisane rangeait dans les tiroirs ornés de glaces gravées ! Hélas ! Pendant les trois mois d'absence, les meubles ont été éparpillés ; d'autres gens s'aiment et rient sous les trumeaux garnis de cuir de Cordoue ; d'autres vies s'écoulent devant la haute cheminée où parade le Cupidon de marbre !

Kobus, ruminant ces souvenirs, suivit lentement la Waarmoestraat, en fila le Gans Oort, le Nes ; arrivé à hauteur de la banque de Prêt, il tourna à droite et gagna le Rockin : le cabaret des *Trois Cruchons*, avec son enseigne d'or, lui apparut sur le quai d'en face.

Là jadis il retrouvait Dirk, et Maan qui était parti pour Anvers. Il prit un plaisir voilé de tristesse à se remémorer les longues conversations autour des verres de scubac ou des moms de Brunswick, les parties de trictrac ou d'écarté, les soirées dans les tabagies.

Le ciel se traînait sur la flèche de l'Oude-kerk, perdue dans la brume ; c'était un de ces jours où la Hollande paraît transpirer de la suie ; au fond des tourbières qui leur servent de tombeaux, les vieilles forêts submergées des Pays-Bas rappellent le firmament à leur deuil : la terre se noie dans les mares, et les corbeaux accrochent aux tours les drapeaux noirs de la mélancolie.

Les bateaux et les barques des canaux se couvraient de bâches, immobiles ; des magasins se

fermaient; seuls remuaient lourdement les curemolles, montés par les boueurs, qui draguaient les eaux noires. Sur les quais passaient les traîneaux chargés de bûches grises, ou les débardeurs portant sur l'épaule des paniers emplis de briquettes en tourbe.

— Mon cœur est aussi sombre que ce charbon, se dit Kobus.

Derrière le Marché Neuf, s'érige un pilier, avec un bloc sur lequel on éprouve les ancres des vaisseaux en les laissant choir de volée.

— Ah! si quelque marin compatissant me brisait le crâne là-dessus! murmura le jeune homme.

Qu'arrive-t-il après la mort? Dirk le lui avait expliqué : le corps se dissout dans la matière, devient gazon, fleur, fruit, papillon, nourrit d'autres hommes, se mêle à l'air ou à la mer : l'âme rejoint des forces subtiles et fluides, s'insinue dans les âmes nouvelles, parmi les forces vitales des oiseaux, des poissons ou des quadrupèdes; elle se mêle aux éclairs, au tonnerre, à l'énergie de la marée. Et la somme de ces forces et de ces matières, c'est Dieu. Cette fois, Dirk fut très ému, en parlant. « C'est un jeune juif, qui m'a dévoilé ce secret, dit-il. Un très jeune juif, noir et poitrinaire. Il s'appelle Baruch Spinoza. Je le voyais près d'Amsterdam dans une ferme où il buvait du lait. Il était agréable et il m'avouait que si les rabbins savaient ce qu'il professe il serait chassé de la synagogue. Il riait alors doucement. Et je riais avec lui, mais sans

prendre de lait! Je venais là à cause de la fermière! »

Kobus évoqua l'image du jeune israélite qui console et apprend à ne pas avoir peur de mourir et il continua à marcher pensif, les yeux baissés vers le sol, perdu en un songe triste.

Soudain il se cogna à Pierrofotti. Ce dernier, voyant l'artiste mal accoutré, eut d'abord un mouvement de recul, mais il aborda Kobus, lui serra la main.

— Ah! Monsieur Barent! vous voilà revenu! Vraiment! Vous l'avez échappé belle! La blessure de monsieur Roytema n'est pas grave heureusement! Soyez rassuré! Où allez-vous?

— Je ne sais, dit Kobus.

— Accompagnez-moi là-bas. C'est aujourd'hui qu'on expose les objets de Rembrandt.

— De Rembrandt?

— Il est saisi par ses créanciers. Cet homme est imprudent. J'ai tenté bien des choses pour le sauver. Hélas! les artistes ont des têtes de linottes!

Ils suivirent la Kalverstraat, et se trouvèrent vis-à-vis de l'auberge de la *Couronne Impériale*.

— Nous y voilà!

L'hôtellerie était installée dans une construction bâtie en 1560, qui avait servi d'orphelinat municipal. Une grosse couronne en pierre surmontait la porte; deux grands écussons aux armes royales et deux bas-reliefs ronds représentant des Saints étaient sculptés au-dessus de la façade, sous le pignon

en triangle soutenu par des chimères. Des affiches placardées aux côtés de l'entrée se décollaient par suite des averses. Les gens mouillés et de méchante humeur stationnaient dans le haut corridor. Un va-et-vient bruissait à travers l'escalier.

Kobus et Pierrofotti montèrent à une vaste salle encombrée de meubles. Dès l'entrée Kobus fut frappé par l'aspect d'un élégant manteau en velours noir sur lequel paraissait un collier de chaînons d'or. Tout près, un béret à barrette d'argent, orné d'une plume d'autruche — puis des soies de l'Inde alternant avec des peaux de lions et des dentelles de Bruges sur du brocart. Des tapis d'Orient pendaient aux murailles, retenus par des hallebardes. Un casque de géant occupait un coin d'ombre, et le sabre d'un Turc se balançait, attaché devant la fenêtre, à côté de turbans. Les lapidaires eussent trouvé des chatons, des feronniers, des intailles, des colliers de perles. Il y avait des éventails, des épées à sveltes coquilles, encore attachées aux ceinturons de cuir, des bustes romains, des moulages sur nature, une Bible, un Flavius Josèphe. Une canne de jonc, enrichie d'un pommeau en métal repoussé, patiné et poli par la paume de la main, voisinait avec des bonnets hongrois, hérissés d'aigrettes.

Un lit, dont les pieds simulaient des chimères, présentait à sa tête Cupidon en rondebosse, sortant des rideaux de velours. Sur la table, près d'une presse en bois des îles, reposaient un surtout au

cornet doublé de vermeil, des cafetières, deux lourds rafraîchissoirs. Un verre de Bohême, sous les vitres carrées, s'emplissait de lumière.

Au plafond très bas, se suspendaient des vêtements bizarres : une sorte d'habit de grand-prêtre, violet, des écharpes orientales, une robe de soie blanche brochée, d'autres ornées d'aiguilletes, un costume d'Indienne ; puis des arcs, des carquois, une harpe. On eût dit que les acteurs d'une féerie avaient laissé dans ces étranges coulisses leur parure hétéroclite.

Au milieu de ce capharnaüm, quelques tableaux de Rembrandt, des esquisses, des gravures du maître : malgré le demi-jour sinistre de la pièce, ils attireraient les regards par leur prestige surhumain, leur hallucinante pénombre. Certaines ébauches parurent à Kobus des bijoux écrasés dans une fusion d'ambre. Des gravures semblaient avoir gardé la réverbération d'un miracle ; on eût juré que les flambeaux de la Descente de croix ou de l'Ensevelissement du Christ avaient lui à leur création.

Le lugubre après-midi noyait cette exposition après faillite dans sa noirceur. Les fenêtres tamisaient d'avares clartés qui se traînaient au long des objets. Œil de lynx, une émeraude brillait dans les ténèbres d'un recoin, et les trames dorées de robes émergeaient de l'ombre.

Des bourgeois circulaient, s'arrêtaient devant un bouclier en fer, orné de figures par Quintin le Ma-

réchal. Kobus reconnut des brocanteurs et des juifs. Ils soupesaient les bijoux d'une main caressante et crochue, le regard en éveil, soupçonneux. Ils dépréciaient tout. Un vieux dont une barbe sale soulignait la figure de bouc, grelottant sous son manteau grasseux, sentencia, de la voix implacable de l'usurier qui refuse un délai :

— J'ai quatre surtouts pareils dans mon magasin. Personne n'en veut !

Un autre, plus jeune, à l'œil torve, à la lèvre épaisse sous sa moustache d'un noir d'encre, baisa le front vers des épreuves d'eau-forte et ricana :

— Dessin d'enfant ! Je ne comprends pas cette réputation !

Un marchand bedonnant déplorait la situation de Rembrandt ; haussant les épaules il proféra d'une bouche en cul de poule :

— Que voulez-vous ? Il vit en concubinage avec Hendrickje, sa servante !

— Il lui a fait une fille ! dit le juif noiraud en riant. La petite Cornélia !

— Oui, ajouta le marchand, la pauvre petite ! On avait pourtant bien insisté pour que sa mère Hendrickje ne la fît pas avec Rembrandt ! Hendrickje, soupçonnée de coucher dans le lit de son maître, avait été en temps utile mandée devant le consistoire et privée de confession.

— En temps utile ? interrompit l'Israélite. Je crois bien, si je ne m'abuse, qu'il était trop tard.

— Elle portait déjà la marionnette dans le tiroir !
cria un rédacteur de la *Gazette de Hollande*.

On rit. Le gros marchand reprit :

— Les syndics avaient vendu le tout, en bloc, à un maître maçon, mais nous avons cru préférable de mettre la collection aux enchères.

Un artiste très en renom se promenait dans la salle. Il peignait d'habitude, à la manière romaine, des filles de Loth exhibant à leur père des cuisses de porcelaine rose, ou des Suzanne violentées par les académiques ardeurs de barbons au profil grec.

— Ce n'est pas absolument mauvais, dit-il avec indulgence. Mais voyez ! Quand il veut peindre moelleux, cela devient de la pourriture. Et c'est vulgaire et trivial ! Ces anges ? Des valets de ferme ! Quel dommage que cet homme n'ait pas travaillé autrement ! Il ne serait pas inscrit à la Chambre des Insolubles ! D'ailleurs il ne se respecte pas ! N'a-t-il pas posé pour un de ses élèves, pour Fabritius, et plusieurs fois : un jour, en bourreau !

Tandis que ce fat pérorait, un être muet s'était glissé, en robe déteinte, avec la ceinture d'une défroque arménienne et un turban. Sordide, il s'appuyait sur sa canne, et avait le dos voûté. Prenant l'allure hypocrite d'un vieux dévot de synagogue, il mouilla les soies d'un peu de salive, pour s'assurer de leur qualité. Il examinait scrupuleusement les bijoux, en murmurant, comme une prière :

— De l'or anglais ! De l'or français ! De l'or italien !
Il rencontra près de la porte l'Israélite à barbe

de bouc. Ils se saluèrent, ne sachant que se dire, de crainte que l'un ne surprît les désirs de l'autre. Fermant à moitié les yeux pareils à ceux à la fois épiants et mornes des crocodiles, ils chuchotèrent :

— Pour le prix des tableaux, c'est dommage qu'il ne soit pas mort!

— Il n'y aurait pas assez de chanvre dans les corderies de l'Amirauté pour pendre ces canailles et ces sacripants! se dit Kobus.

Brûlant de colère, il les eût chassés à coups de trique : une saine révolte fermentait en lui.

Le spectacle de Rembrandt livré aux brocanteurs l'avait d'abord anéanti; toutes les fibres de son être s'étaient contractées : la douleur, une sorte d'effroi l'avaient saisi; les méchants propos lui rongeaient le cœur, comme s'il avait été livré vivant à des bêtes. Car Barent connaissait la vie de Rembrandt et ses relations avec Hendrickje : le dévouement de la servante pour le maître, la façon maternelle dont elle gérait le ménage et élevait son enfant, Cornélia, aussi bien que Titus, le fils de Rembrandt et de Saskia, l'épouse défunte.

Si Rembrandt tombait dans la banqueroute, c'était à cause de ces collections, et aussi (Maan l'avait annoncé!) parce qu'il refusait d'adopter le goût du jour : son originalité le terrassait.

Kobus souffrit atrocement de voir ces meubles offerts au public, — depuis le superbe lit nuptial où jadis Saskia s'était livrée dans sa douceur

naïve et blonde, jusqu'aux bracelets et aux colliers qui avaient brillé dans les demi-jours où le maître plongeait les personnages de ses toiles, jusqu'aux ustensiles de la table, les hanaps, les assiettes blanches, les plats d'argent ou d'étain, qui avaient servi à des repas amicaux, pendant lesquels Rembrandt levait son verre de Bohême à la santé des convives !

Les tableaux et les gravures, le jeune peintre les contempla de toute l'ardeur de ses yeux. Elles lui rappelèrent la visite de Rembrandt à Haarlem, et les paroles alors prononcées. En cet instant, plus que jamais, il sentit leur vérité : devant lui, dans les cadres, c'était la vie faite couleur, des reflets d'âme, des mélancolies coulées aux ruissellements d'or, tout un génie tendre et familier, cordial et tourmenté, orgueilleux et amatif, qui jetait la flamme de ses angoisses, de ses fêtes, de ses amours !

Kobus, penché sur les œuvres, se releva frémissant.

Alors, au milieu de cette exhibition après faillite, de ce bazar qu'attendaient les enchères, au sein de cette foule qui suait le désir du lucre, une rédemption s'opéra, d'un coup. L'appel mystérieux, qui avait sonné dans les trompettes des anges de Lucas, à Leyde, chanta à nouveau dans l'âme de Kobus. La flamme d'art, vacillante au souffle énervant de Siska, se ralluma. Soudain Kobus retrouva cette extase frissonnante, naguères incompréhensible pour lui, cette ivresse, dans laquelle tous ses sens s'exal-

taient, cette vie inconnue, jaillie des forces secrètes de sa nature et qui ne s'était pas tarie!

— Je renais, se dit-il. Il me semble que je vois de beaux jardins, pour la première fois, ou que je vais aimer une très belle femme inconnue. Qu'ai-je? Comme je suis heureux!

Il demeurait immobile, devant un grand tableau, qui le chauffait ainsi qu'un foyer.

— Ah! oui! Je veux redevenir peintre, s'affirma-t-il soudain. J'ai été lâche. Mais à cet art désormais je voue ma force, mon sang!

Il s'était ressaisi. L'émotion battait la charge au fond de sa poitrine! Prostré longtemps, il se redressait avec de brûlants désirs. La salle lugubre brilla un instant d'une force psychique prodigieuse : tout s'animait, se subtilisait.

— Est-ce Dieu qui me parle? murmura Kobus.

Et qu'importaient cette vente, ces marchands, cette désolation passant sur les brocarts, les couleurs, les tableaux, les estampes! L'esprit réveillé au fond de ces choses continuerait à luire avec l'éclat d'un astre.

Passant à travers les groupes des brocanteurs et des hébreux, qu'il bouscula avec une fierté de prince parmi les goujats et la fougue d'un apôtre chassant les marchands du temple, Kobus gagna la rue, exalté : le ciel bas et gris s'emplit d'une grande clarté d'espérance.

— Quel est ce grossier? se demandèrent les visi-

teurs, dans la chambre basse où les ténèbres allaient tomber.

Pierrofotti crut à un accès de fièvre.

Mais Kobus se sentait léger comme l'ange quittant Tobie et retournant aux nues. Un instant, la figure de Siska passa devant ses yeux : elle était riieuse et ensorcelante ; personnage de tentation, elle s'approcha, les seins nus, du peintre, s'insinua en lui, fantômale et voluptueuse, offrant ses lèvres, et déjà barbouillée des griseries d'un autre ciel. Kobus chassa le spectre. Que lointaine sa passion ! Le navire avait tout emporté, à travers les brumes du Zuyderzee, aux ports ivres d'un pays chimérique. Le jeune homme huma le parfum frais de son âme lavée ; ses yeux étaient plus clairs, son masque tourmenté s'apaisait tout à coup ; son regard se spiritualisait : en lui se levaient une bonté, une énergie nouvelles.]

II

Kobus se dirigea vers le Dam. Le soir s'annonçait ; le son des cloches tombait dans les rues humides.

Passant près de la Nieuwe Kerk, le peintre perçut un murmure d'orgue. Il entra dans l'église.

Elle était presque déserte. Quelques dévotes circulaient dans l'obscurité tombante ; un mendiant cognait sa béquille aux dalles.

Kobus s'assit sur une marche de pierre vis-à-vis du chœur, et plongea le regard dans ces cavernes mystiques, disposées symétriquement par les ogives, et au fond desquelles brillent les vitraux, comme des trouées sur les jardins de feu et d'or des paradis.

La musique résonnait ; parfois le jeu de l'instrument imitait celui de la flûte, parfois celui de la trompette. Les larges lacs de mélodie s'étendaient en nappes fluides, aériennes, montaient dans une aurore angélique : les voix célestes y prenaient leur essor. Puis se gonflaient de larges accords, comme

si les organistes avaient brisé des éclairs pour bourrer les tuyaux.

Cette symphonie redoutable ou tendre révélait toute la religion d'une divinité vengeresse ou miséricordieuse. Celui qui avait brûlé Sodome et Gomorrhe se faisait écouter à travers l'ouragan de ces alleluias, — aussi bien que le rédempteur à la robe blanche, au geste de la bonne nouvelle : il parlait au milieu des sons de hautbois et de violes, et Kobus songeait aux Christs compatissants de Rembrandt.

Dans son coin sombre, perdu en l'immensité du grand navire de pierre sonore, le peintre s'abandonnait à la musique, comme une feuille que la brise jetterait à travers les tempêtes : devant l'immensité de certaines phrases, il pensa au jour où il avait vu la mer pour la première fois.

Il écoutait avide, avec toute la passion d'un Hollandais pour les chants d'orgue. La formidable poésie exhalée par ce clavier, sur lequel il suffit d'appuyer la main pour entendre un gémissement de la porte du ciel, l'enthousiasmait.

Soudain, par une des hautes fenêtres, un pâle rayon du couchant posa entre deux ogives un losange de leur jaune.

Cette lumière, après la journée pluvieuse, s'abat-
tit au sommet de la colonne, comme un oiseau fati-
gué qui arrive du fond de l'horizon. Elle était triste,
le souffle de l'orgue la fit trembler.

Kobus regarda l'intruse : elle grandit, couvrit
le chapiteau. Elle vibrait, inquiète : un pressenti-

ment assura le peintre qu'elle lui souriait, le saluait. Il déchiffra une vague figure amie dans ses jeux, mais ne put préciser laquelle.

Cependant, surexcité, subtilisé par l'harmonie, Kobus vit peu à peu le chapiteau se transformer en une digue, battue par les flots. Au cœur du losange lumineux, — vague d'abord, spectral, hallucinant, — puis, précis, battant les nuées en déroute, vivant, apparut le moulin des Barent.

— Vrydam !

Le peintre murmura le nom de son hameau.

Grave et bon, le moulin surgit ainsi qu'un vieil artisan las, parvenu à la rive du fleuve, et levant les mains au ciel pour être aperçu du passeur.

— Vrydam !

Et voilà la maison entourée du petit jardin mort, avec les espaliers sans feuilles crucifiés aux murs, et les volets verts clos au crépuscule !

Oui, c'est un cri de là-bas, qui traverse les grandes fenêtres : un peu de l'âme des tourbières, des ondes tristes, des chaumes, des prés.

— Vrydam !

Mais c'est le cri d'une âme humaine en détresse sous les ailes qui implorent pour elle ! Par les fentes du volet, dans la maison, le père, Balthazar Barent ! Il prépare son repas du soir, tout seul. Les hantises lugubres remplacent les servantes, et projettent leur ombre : tout est noir autour de la chandelle qui brûle, et l'homme courbé par la mélancolie coupe d'un geste fatigué sa dernière tranche de pain ! Il

est pâle ! Le vent, passant par la chatière, soufflerait sa vie avant d'éteindre la petite flamme jaune, qui tremblote sur la table. Sa main est incertaine. On dirait qu'il expie un grand crime dans la chambre familiale, où jadis flambaient de grands feux clairs et doux, Kobus ?

L'orgue se tut : ses derniers accords moururent dans les échos du temple.

Kobus sortit de l'église. Le soir était tombé, froid et piquant : au firmament balayé clignotaient quelques étoiles, premiers cierges de l'office de la nuit. Le fils de Barent erra le long des quais, l'esprit à Vrydam : il avait tourné son cœur vers sa vie rachetée aussi rapidement que les gars poussant au gouvernail du moulin, le font pivoter vers le point cardinal où le vent se lève. Déjà l'air natal vivifiait son cerveau. Il s'étonnait d'être encore à Amsterdam, de voir un adieu de lumière glacée au coq de la Westerkerk, d'entendre rouler les futailles aux entrepôts, grincer les poulies des magasins, et tonner le tintamarre lointain des calfats, près des bâtiments de la compagnie des Indes Orientales.

Il arriva à une écluse donnant sur l'Y. Une forêt de mâts se hérissa à la lueur d'un ciel mouvementé : on eût dit les piques d'une armée, qui poussait les grues des quais, comme des machines de guerre. Tout à coup la lune posa son croissant sur cet assaut.

Kobus se laissait aller à la contemplation : le spectacle du décor rongé par la lueur d'argent le charmait.

— J'éprouve, se dit-il, le plaisir que j'avais après une fièvre d'enfance, à manger un fruit plein de jus.

Il continua sa marche, et fut dans une auberge de matelots, au Vygendam, non loin de la Bourse au Blé.

Il s'installa dans un coin. Sous les lampes fumeuses, des hommes étaient assis devant des plats de poissons. Hâlés, ils ouvraient des yeux gorgés de lumière saline, et gardant l'inquiétude des lames, que la proue doit couper. Ils penchaient au-dessus des mets leurs masques placides, et leurs bonnets de laine dont les couleurs avaient été mangées par le vent. Sous les tables se croisaient des bottes, de grands bas tricotés, des sabots; les vêtements de cuir ou de toile goudronnée, trempés au large, exhalaient des relents de marée.

Avalant des tranches de turbots, ces gens parlaient de leurs pêches, à mots rares et brefs, comme s'ils continuaient à donner des ordres aux mous-ses. Ils disaient leur avis sur le nouveau banc de sable de l'île d'Urk, sur la dernière tempête, sur la barque échouée à Stavoren. Leurs mains gourdes, habiles à empoigner les gouvernails, faisaient des gestes gauches et lents : d'habitude, elles ne quittaient les amarres que pour montrer un phare ou l'entrée d'un chenal. Et les marins habitués au tangage ne paraissaient pas à l'aise sur les bancs immobiles de l'auberge.

Ils parlèrent d'un combat naval.

— J'y ai perdu le pouce, d'un coup de hache. Voyez! dit l'un d'eux.

Il riait.

— Moi, j'ai été renversé par le vent d'un boulet, reprit un autre. Les boulets perforaient les voiles : elles claquaient comme des haillons!

Un vieux s'écria :

— Ah! les gredins qui venaient d'Espagne! Mais nous avons brûlé leurs navires! Une de leurs frégates a sauté, comme jadis la poudrière à Delft!

Kobus écoutait mal à l'aise. Dès qu'un marin fixait sur lui son regard clair, il eût donné le fond de sa bourse afin de pouvoir se cacher. Près de ces vaillants qui affrontaient la mort sous les pavillons haletants des navires de guerre, il se sentait dégradé, rougissait. Ah! la rude leçon de ces artisans des pêcheries au lâche amant de Siska, au vil batteur de cartes, au parasite de Roytema!

— Les gueules des canons n'ont pas de dents, dit un pêcheur, mais leurs crachats sont de salpêtre et de fer! Inutile de s'essuyer!

Tous se mirent à rire, silencieusement.

Mais peu à peu Kobus se rassura. Il se chauffait aux effluves des braves poitrines de ses voisins. Il osa parler aux gens de mer, les questionner sur leurs voyages. L'un d'eux revenait d'Amérique.

— J'ai vu la Croix du Sud!

Il décrivit l'Océan Atlantique : doucement sa main suivait le mouvement des flots immenses.

Kobus était heureux que ses compagnons ne le méprisaient pas. Une confiance naquit en lui pour ces calmes navigateurs. Dans son exaltation, il aurait avoué son péché, certain de leurs paroles consolantes : ils avaient pensé beaucoup aux choses de la vie, ces solitaires ; leur compassion était large et profonde comme l'océan, éclairée comme les astres.

Après le repas, Kobus quitta la taverne, réconforté cette fois par ce mâle contact d'âmes rudes et probes. Il sortit comme d'un bain de force et d'héroïsme : dans les paroles gutturales des marins avait soufflé sur son cœur un peu de la vaillance patriale.

Il regagna le marché de l'Ouest, où un graveur de ses amis lui donnait le logement. Les choses de la journée se bouscuaient dans son cerveau : la vente de Rembrandt, le chant de l'orgue, le souper avec les pêcheurs. Il regarda les étoiles en se disant :

— Je suis sauvé!

Tout à coup, sur le quai du Coninck Graft, un cortège déboucha, bruyant : il éclaira les environs comme une meule allumée dans un champ. Le cadran de la tour Jan Roden brilla, les pignons en escalier des maisons s'illuminèrent : les reflets y couraient comme des pensées sauvages sur un front. Au bord du canal, un instant, dans les ténèbres, la couleur des pavillons se ranima, le lourd dôme de l'église luthérienne, lui-même, vibra. Et tout ce

décor rougi fut miré dans l'eau noire, entre les chaulands amarrés.

C'était une compagnie de gardes civiques qui se rendaient à un banquet escortés de torches.

Ils s'avançaient précédés de leurs messagers, qui battaient le rappel sur de grands tambours de cuivre. Des porte-étendards déployaient les drapeaux pâles aux emblèmes d'or, qui frémissaient sous les fenêtres comme des flammes de bravoure.

Kobus s'approche. Il remarque la confiance sur les traits des citoyens armés ! Il songe que les temps tragiques sont passés où Guillaume le Taciturne a dit : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ! Mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple ! » Depuis, la victoire a fanfaronné au ciel des Pays-Bas. Mais les flottes luttent encore, et l'on devine les bourgeois toujours prêts aux combats.

En tête de la compagnie s'avancent un capitaine et un lieutenant, à l'ombre mouvante des bannières. Ils sont jeunes tous les deux. Le lieutenant porte un costume de velours noir et une écharpe de soie bleue. Le capitaine, sous une grande plume rose qui s'enroule autour du chapeau gris, a mis un casaquin dont la couleur participe de celle de l'orange et de celle du citron, et des bottes jaunes évasées en cuir mou. A l'éclat des lumières, il a l'air de plonger en une sorte de poussière d'or, à travers laquelle sourit sa figure maigre et décidée aux longs cheveux sombres. Il tient à la main une épée à la garde opulente. Derrière lui, les

hommes agitent des lances, des hallebardes, déchargent des mousquets en signe de joie. Certains ont des casques et des cuirasses, qui étincellent. Leurs faces se chauffent à l'éclairage fantasque, qui fait rouler ses jeux de chrome et de pourpre jusqu'au toit des maisons, et donne à la rue des airs de fête ou d'incendie.

La milice chamarrée émut Kobus : c'était une nouvelle manifestation de cette patrie, dont il avait senti le cœur parmi les matelots.

Comme il regardait les dernières lueurs du cortège, un nom qui brillait depuis quelque temps au fond de sa poitrine vint à ses lèvres :

— Rembrandt!

Des lumières, aux accents plus sublimes que ceux de l'orgue, éclatent aux ciels tourmentés du maître! Rembrandt représente des scènes où s'agitent les gens des plèbes, avec le sentiment de cordiale grandeur qui a enthousiasmé Kobus, dans la taverne! Les toiles du peintre de Leyde brûlent de magie, d'héroïsme, étincellent de poudre d'or, jettent des flammes, comme la compagnie qui s'en va!

Rembrandt avait été le complice insoupçonné des émotions de Kobus : tout à coup le jeune artiste sentit la part de son rédempteur dans tout ce jour étrange.

Il poussa un profond soupir. Le ciel était calme et plein d'astres. La cité bruissait, sombre devant ses canaux. Au loin dans un local d'arquebusiers on chantait le *Wilhelmus*.

Kobus murmura encore d'une voix tremblante
de ferveur !

— Rembrandt !

Ce mot était comme l'âme de toutes les choses.

III

Kobus emprunta dix florins à son ami le graveur et partit pour Vrydam.

Le voyage parut long et triste.

Un soir il arriva à Dordrecht. La nuit tombait sur une Meuse blafarde. Les bateaux émergeaient de brumes, dont ils gardaient la morosité en leurs voiles. Les moulins disparaissaient dans une buée où l'agonie du jour disséminait quelques vagues rousseurs. Aux quais les maisons mouillées grisonnaient, les pignons rouges et bruns s'alignaient d'un air chagrin; veillant sur le troupeau des toits frileux, la tour de l'église, humide et sombre, avait l'air de commémorer la mort du soleil.

— Dieu veuille que je trouve mon père moins dolent que le pays! se dit Kobus.

Cependant rien n'aurait pu arrêter sa marche. Il serait revenu en se nourrissant de glands! Il eût regagné son village à travers des flammes, à travers un champ de bataille criblé d'airain, à travers des plaines de fantômes gardées par le berger de feu!

Au fond, Dordrecht, malgré sa mélancolie battue de pluie, parut aussi brillante et douce que si elle avait été une ville d'or habitée par les anges.

Il sembla bon au débarquant de se trouver sur les quais : c'était un peu de son hameau qu'il présentait. Puis il prit le chemin qui conduisait chez Balthazar Barent.

Le crépuscule s'accentua ; les marais, les tourbières noircissaient ; l'eau prit des tons de plomb. Une bise souffla : les noyers et les saules se plainquirent.

Déjà quelques flibots surgissaient au large, avec une grosse lanterne allumée au sommet des mâts. Un corbeau attardé coupa le brouillard.

Bientôt la nuit devint profonde.

Mais Kobus connaît la route ! Il la suivrait, un bandeau sur les yeux. Il sait les sentiers qui abrègent la traversée d'un pré, les places où il faut escalader une barrière, celles où l'on rencontre de petits ponts en planches : il trouverait jusqu'aux trous des haies, souvent traversés aux maraudes.

Près d'un hangar plongé dans les ténèbres, une odeur amère de bois coupé le saisit. C'était un chantier : jadis il venait voir les scieurs de long qui arrachent une pluie argentine aux arbres, et les élagueurs qui font voler des éclats d'écorces à coups de haches.

Plus loin le fleuve clapota plus fort. Kobus reconnut la crique où il se baignait l'été dans l'onde bleue avec des camarades : quand ils entraient au

bain, il étudiait sur leurs ventres les reflets de l'eau, pareils à ceux d'une lanterne.

Ainsi les souvenirs se levaient : ce qui craquait au ciel sombre, c'étaient les ormes, dont il avait souvent déniché les pinsons. Il reconnut un puits abandonné au crissement de la poulie en fer. A l'entrée de ce bocage, un midi, il avait rencontré Lisbeth : ils s'y étaient aimés, tandis qu'une fauvette de marais chantait près d'eux.

Tout à coup Kobus s'arrêta : la maison du passeur ! Là, avec sa lucarne ronde, grand écu d'or haussé sur la digue.

Quelques pas plus loin se dresse le moulin du père Balthazar ! On pourrait l'apercevoir d'ici : Kobus essaya de percer de ses regards la muraille opaque de la ténèbre. Haletant il écoutait le bruit du vent, le roulement du fleuve. Une hésitation le cloua au sol :

— Ah ! que je suis malheureux ! cria-t-il dans la nuit.

Cependant il s'avança et frappa à l'huis du meunier.

— Entrez ! cria une voix cassée de vieillard, qui fit tressaillir Kobus jusqu'au fond de son être.

Il ouvrit, ému comme si, au seuil d'une destinée future, il avait poussé une porte, ne sachant si c'était l'entrée d'un paradis ou d'un enfer !

Balthasar Barent assis à sa table lisait la Bible à la clarté d'une lampe. Son front blanchi brillait.

Derrière lui, l'âtre flambait tristement, d'un reste de vie.

Le meunier leva la tête; puis, les yeux écarquillés, il étendit les bras au-dessus du Livre :

— Kobus!

C'était le ciel du pardon qui accueillait l'enfant!

Le père et le fils furent longtemps embrassés. Le peintre chancela, pris de vertige au faite de ce grand bonheur. Une odeur de blé et de tabac s'exhalait des épaules de Balthasar : elle rappela Kobus aux temps où Barent le tenait petit sur ses genoux et le faisait dormir, la tête roulée sur sa poitrine.

— Père! Père! murmura-t-il.

Cette étreinte passée, Balthasar dit, dressant son doigt maigre :

— Je t'attendais, Kô. Souvent, à l'heure du repas, je posais ton couvert. Je savais bien qu'un jour la terre natale reprendrait mon fils!

Kobus était maigre; une barbe inculte croissait sur ses mâchoires, ses yeux luisaient : il tremblait de fièvre dans ses guenilles.

Le meunier le regarda :

— De quel gouffre sors-tu, mon fils? Tu es comme un damné que rejetterait l'enfer. Tu frissonnes? Ne crains rien! J'ai pleuré des nuits, il est vrai, et il m'arriva de montrer le poing à l'horizon. Que veux-tu?... Mais j'ai tout pardonné, puisque te voilà!... Fils, tu vas boire et manger!

Ce disant, Barent alla chercher du pain et du

lard dans la vieille armoire familiale ; puis il dépendit un hareng saur accroché à une solive.

— Tu ne parles pas, Kô ? On dirait que le tonnerre vient de tomber à tes pieds. Quant à moi, j'ai retrouvé déjà ma tranquillité, petit ! Les vieux sont plus habitués que les jeunes aux grands coups de la vie. Et puis, je t'attendais !

Il essuya pourtant une larme au bord de sa paupière fripée. Kobus l'aida à dresser la table : il alla chercher la salière d'étain, deux gobelets, des cuillers de bois.

— Si tu m'avais prévenu, j'aurais préparé un festin ! dit le meunier souriant. Tu viens de loin ?

— D'Amsterdam !

Kobus dut raconter son voyage.

— Pauvre garçon ! dit le père. Tu dois être fatigué ! Tiens, prends cette cruche. Il y a pour les gars une tonne emplie dans la cave. Descends avec la lampe et va chercher de la bière ! Je veux que tes joues redeviennent roses comme celles de ta jeunesse ! Il ne faut pas qu'on te voie livide et fourbu, Kô ! Car je n'ai rien dit de tes malheurs ! Je raconte que tu travailles à Amsterdam. C'est le seul mensonge de ma vie. Le Seigneur me le pardonnera ! Il me brûlait les lèvres ! Mais ne t'inquiète pas, Kô ! C'est fini ! Demain on fêtera ton retour ! Puis tu resteras ici ? demanda le vieillard tremblant.

— Oh ! oui ! s'écria le peintre, tombant à genoux devant son père, et embrassant ses mains d'artisan.

— Dieu ne m'avait pas trompé, s'écria le vieillard, levant les yeux pour remercier le Très-Haut d'avoir réalisé l'espoir qu'il avait puisé dans la lecture des textes :

— Merci! Mon Dieu!

Puis, effaré :

— Kô, tu as froid! Vite! Des bûches dans l'âtre! Mon enfant, que la maison soit joyeuse et chaude!

— Père, tu es bon!

Barent ouvrit le coffre à bois.

Bientôt, devant un feu crépissant, les deux hommes s'attablèrent. Kobus croyait sortir d'un rêve : avait-il réellement quitté le logis paternel? La chaleur du foyer l'enveloppait, le caressait. Il était assis sur son ancienne chaise de bois, il retrouvait son assiette, sa fourchette; la voix de son père résonnait comme elle avait résonné toujours, un peu voilée et traînante : Balthazar remplissait de temps en temps les verres, parlait du village, de l'hiver très dur, du maréchal ferrant, mort en octobre, de Jan Ketham, le calligraphe, qui s'était marié.

Kobus sourit.

— Avec la fille du maître d'école, raconta le meunier. Durant ses fiançailles, il envoyait chaque jour à sa promise un dessin représentant un cœur. Aujourd'hui ils se battent! Et Ketham vend les cœurs à ses clients de Dordrecht!

Puis il continua, heureux de parler :

— Mais Lisbeth, notre ancienne servante, est

très heureuse en ménage. Elle a deux enfants, une fille et un garçon!

Un peu gêné par cette nouvelle, Kobus s'informa des gens de la famille, du cousin Smits, de l'oncle dans la ferme duquel on allait dîner tous les ans.

— Ils vont bien ! Ils vont bien ! Smits s'est fait affréteur de bateaux à Flessingue. Un de ses fils, celui qui jouait de la flûte, est diguier à Westcappelle.

Ils conversèrent jusqu'à ce que l'horloge sonnât minuit.

Balthazar accompagna Kobus dans sa chambre : le lit était prêt !

— Il t'attendait aussi, dit le meunier.

Il disposa chaudement les couvertures autour du corps de son enfant, comme jadis.

— Bonsoir, père !

Kobus dormit profondément : le moulin le veillait, la maison le protégeait, maternelle ; blottis dans la nuit, les paysages aimés guettaient son réveil, compagnons d'enfance, prêts à sourire.

Le premier jour de Kobus, après son retour, fut le plus délicieux de sa vie. Les choses d'un jadis habituel reprurent, à ses yeux, leur existence coutumière : en retrouvant l'une d'elles, il réveillait un souvenir. Dans la mansarde de Lisbeth, la verte jeunesse de la servante ressuscita en une bouffée de blondeurs. Par la lucarne : la Meuse, avec les barques entre les roseaux, les lointains gris, et dans une brume, la tour de Dordrecht. Le bac du passeur

vogua au milieu du fleuve matinal, chargé d'un attelage dont les chevaux baissèrent la tête vers l'onde. Tout près, le noyer, dans les rameaux duquel Kobus se retirait en été. La fourche massive dressait ses deux branches noires : il la voyait distinctement, la verdure étant morte. Mais il ferma les yeux pour s'imaginer l'arbre couvert des fruits dorés d'octobre et des feuilles vernies, transpercées de soleil.

Soudain la pompe au bec de cuivre se prit à grincer : dans le temps, Lisbeth s'occupait de vider ainsi la citerne, à coups énergiques.

Kobus descendit l'escalier de bois, qui craquait toujours. Le tic-tac de l'horloge le salua, au bas. Il poussa la porte : la même salle, avec le bahut, qui exhala une odeur de vieillesse, les cruches, les plats bruns, et le grand van d'osier cloué à la muraille. Le chat qui guignait un bol de lait se réfugia sous la table en ronronnant. Le feu flambait, signe de joyeux accueil. Toute la chambre, cordiale, sourit dans la lumière pâle d'hiver.

Le vieux Barent arriva déjà saupoudré de farine.

— Le moulin marche, Kô ! Il chante ton retour ! Ah ! Quel ami ! Je lui disais mes espoirs et mes peines : le luron menait alors grand tapage, pour étouffer la tristesse.

Le meunier se tut, réfléchit, puis, hésitant :

— Kô ? Vas-tu reprendre l'état de meunier ? J'ai tant parlé de toi à notre moulin : il doit te connaître, t'aimer. Il t'obéira comme à moi !

Kobus sourit :

— Mais oui, je moudra le blé ! Je n'ai pas oublié ce métier ! Mais je serai peintre, aussi, en mon moulin. Jan Steen est brasseur, Goyen vend des tulipes, Van de Cappelle est teinturier ! Je ferai de la farine !

— Va ! Va ! dit le vieux Barent riant et frappant sur l'épaule de son fils.

Un pressentiment l'assurait que la vocation de peintre désormais ne ferait plus de mal à Kobus. Et il rajeunissait d'un coup.

Tout de suite, Kô reprit sa besogne au moulin et chaque jour il travailla. Il recommença à surveiller le revêtement des ailes par les toiles, à pousser avec les gars au gouvernail de bois, à dégager le cliquet au moment propice. Il grimpa aux échelles, aux escaliers givrés par la fleur de froment. Quand les chalands arrivaient, il bourrait les sacs, à grands coups de pelles en bois : les joues animées, le torse souple, son poil blond poudré, il s'entourait d'un nuage blanc, tandis que la farine tombait compacte avec un bruit sourd, au fond de la besace ouvrant sa gueule de chanvre. Puis il hissait le ballot sur ses épaules, et le descendait aux charrettes. Le matin, il était levé le premier ; s'il fallait faire une tournée de nuit dans le moulin, il assumait la corvée.

Balthazar jubilait et Kobus se sentit racheté.

Les gens du village qui venaient chez Barent poussaient des exclamations en revoyant le peintre.

— C'est devenu un homme ! affirmaient les comères.

Aux veillées, on lui fit conter des histoires sur Amsterdam, le port, ses marchandises et ses navires : tous l'écoutaient, les yeux écarquillés.

Jan Ketham se présenta. Il avait vieilli. Une large mèche de cheveux blancs argentait ses tempes. Il demanda des renseignements sur certains calligraphes « des bords de l'Amstel ». Mais son ancien élève, dégoûté par Krul des « plumes couronnées », n'avait guère fréquenté les gens de ce métier. Il ne put donner de réponse, et Ketham s'en fut assez mécontent.

Un matin, Kobus, entrant dans la grande salle de la maison, y trouva Lisbeth assise près du feu ; ignorant le retour du fils, elle attendait Balthazar et allaitait son nouveau-né qu'elle venait lui montrer, étant de passage : l'autre enfant jouait avec le chat, sous la table.

— Lisbeth !

— Monsieur Kobus !

La femme s'était levée, voilant son sein : elle avait grossi, fort hâlée par la batellerie ; des plis s'accusaient à sa gorge, très dodue, et la maternité ridait un peu son front.

Les anciens amants se regardèrent, embarrassés.

— Ce sont vos enfants, Lisbeth ?

— Oui, monsieur Kobus !

— Ils sont beaux !

— Ah ! oui !

Les yeux bleus de Lisbeth luirent doucement

sous ses cheveux blonds, qui tiraient un peu sur le roux maintenant.

— Voyez ! dit-elle.

Elle enleva les langes du poupon et le garçonnet nu se montra robuste, avec de petites épaules carrées et des roseurs de jambonneau. Son œil perlé souriait à Kobus. Lisbeth le leva dans la lueur du foyer, qui le dora.

— Un petit Jésus ! dit-elle.

Kobus embrassa le bambin sur les deux joues. Lisbeth reprenait son assurance :

— Voici ma petite fille !

Elle appela l'autre créature, qui apparut, blonde comme sa mère l'était, avec, au-dessus du front, une mèche tordue pareille à celle, également rétive, que Kobus avait souvent bouclée, au-dessus des sourcils de Lisbeth.

— Elle vous ressemble fort, Lisbeth !

— On me l'a dit souvent, monsieur Kô !

Puis, un peu hésitante, avec un regard mouillé rappelant les tendresses de jadis, et une voix câline, elle ajouta :

— Monsieur Kobus, faites un dessin d'après ma petite ! On m'a dit que vous peigniez si bien, depuis que vous avez été à Amsterdam !

— Mais quand vous le voudrez, Lisbeth, s'écria le peintre d'un air joyeux.

— Mon mari vous rapportera un cruchon de kirschenwasser, lorsque nous reviendrons du Rhin !

IV

Kobus reprit tout de suite ses anciennes habitudes ; il assista aux jeux de quilles et de boules, aux tirs à l'arbalète ; il chassa le canard sauvage, la sarcelle, le pluvier, et, de temps en temps, accompagna les chaloupiers à des ballades jusqu'à Dordrecht ou Zeerik-Zee. Un samedi, il alla comme jadis voir tuer le porc chez le fermier voisin : deux hommes maintenaient dans une auge le cochon gémissant, gorge ouverte ; la bête cherchait, par des soubresauts de sa poitrine flasque, à retenir le sang, qui jaillissait et décorait la neige d'une traînée de pourpre. Le soir Kobus prenait part aux veillées, visitait les cabarets.

En février il aida Balthazar à bêcher les plates-bandes du jardin, à tailler les arbres fruitiers. En mars, il sema les carottes, les pois, les chicorées, et boutura les groseilliers. Le grain se levait par places, vert et clair au milieu des champs bruns ; les branches des tilleuls devenaient rouges dans les avenues.

Puis le printemps dénoua les bourgeons. Kobus fut charmé par le renouveau de la nature qui se manifesta en même temps que celui de ses sens apaisés. Les matins dissipant la brume du fleuve claironnaient le réveil, auquel il assistait : des chevaux en pâturage hennissent dans les prairies vers le soleil levant, les vaches impatientes meuglent dans les étables ; près du moulin, une alouette s'élève, tout droit, en babillant avec l'azur, et un pêcheur frappe de ses rames la Meuse encore endormie et hisse sa voile blanche. On entend parfois le grelot d'une chèvre, ou le grincement d'un chariot qu'on sort de la grange. Quand il pleuvait, Kobus montait sur la digue et humait l'odeur fraîche de la terre et des feuilles.

Le soir, les troupeaux reviennent : suivis d'un berger couvert d'une peau de bique, les moutons s'attardent le long des haies, d'où les moineaux s'envolent, serrés comme les grains d'une grappe ailée. Des bateaux passent lentement le long des rives, qui se taisent. Au loin, une grue, quittant le bord d'un ruisseau, gagne l'asile caché parmi les flammes du couchant, et l'aboi des chiens de ferme met un peu d'angoisse aux moments calmes du lever de la lune. Lorsque les nuages étaient balayés au ciel qui se cuivrait, Balthazar ne manquait pas de dire :

— Fils, nous aurons beaucoup de vent demain !

Et il rentrait dans la maison, un peu las du travail du jour, jetant un dernier coup d'œil aux ailes

du moulin, et au fleuve qui, malgré les réverbérations de l'occident rose et jaune, semblait déjà mêler de la nuit à ses eaux.

Kobus suivait son père.

Depuis son arrivée, il ne cessait d'être ému, jusqu'au fond de lui-même, par ces choses qu'il retrouvait; en elles il avait déchiffré, avec ses yeux d'enfant, les premières syllabes de la vie; puis bambin il leur avait prodigué ses tendresses, et plus tard l'attention inquiète de ses éveils de garçon; enfin la flamme de son adolescence luit au milieu d'elles. Dans une sorte d'amour filial, il les avait associées au pardon de son père; et il leur était également reconnaissant de la paix descendue en lui.

Les moindres coins de verdure, d'étang, de bois l'attiraient : il les connaissait depuis des années, et cependant il avait tant de joie à les revoir qu'il croyait les découvrir pour la première fois. Il écoutait leur murmure, s'asseyait près des roseaux ou à l'ombre d'un arbre, pensif et attendri, regardant l'espace toujours mouvementé, les tourbières, les prés, et cet horizon qui, battu par les moulins, piqué par les clochers, rompu par les massifs d'ormes ou les métairies, encerclait la région humide et verte. Au bord du fleuve, Vrydam groupait ses maisons bâties en terre glaise ou en briques. Kobus contemplait longuement le hameau : un coup de soleil le faisait briller, l'ombre d'un nuage noircissait le vermillon des tuiles et les cimes des noyers; de la fumée

sortait d'un chaume, des pigeons regagnaient les colombiers. Kobus admirait cette vie et se disait :

— C'est mon village!

Aucun bourg ne lui avait parlé de la sorte. A Amsterdam, quand, aux *Trois-Cruchons*, on causait des scènes de hameau, Vrydam seul apparaissait dans son esprit. La tour, c'était toujours celle de Dordrecht, et le fleuve, la Meuse, entre les pilotis bruns, les digues et les saules argentés.

Les autres provinces, de Leyde ou de Haarlem, les autres cours d'eau, le Rhin ou l'Amstel, n'avaient pu effacer le pays : Kobus devinait vaguement qu'il était l'étoffe de ses rêves, la trame de son imagination. Il l'en aima d'une affection plus grande et plus consciente, plus complète : non seulement il adorait le grand ciel onctueux, toujours empli d'éroulements de nuages ou de puretés infinies, mais la moindre petite mesure, le bout de digue solitaire, un morceau de garigue désolé, la palissade rongée de lichen, l'émouvaient. Et chaque jour davantage il s'attacha aux rives natales et ressentit, à travers ces larges et bienfaisantes impressions, le bonheur du retour.

Kobus se prit à aimer aussi, plus que jamais, les gens de son pays : façonnés d'une chair fraternelle, ils voyaient les mêmes levers et couchers de soleil, respiraient les mêmes effluves, suivaient les mêmes chemins et ressentaient des joies et des

douleurs communes. Ensemble ils avaient grandi sur ce rivage; ensemble ils vieillissaient.

Kobus eut grand plaisir à les retrouver, l'un après l'autre. Mais il devenait triste, quand l'un d'eux se présentait, après les cinq ans d'absence, frappé d'un mal, ou blanchi par la décrépitude : le jeune homme lui parlait doucement, cherchait à le consoler.

Un jour, il prit la brouette du vieux maraîcher voisin, et la traîna longtemps sur la digue.

— Monsieur Kobus! Monsieur Kobus! criait le vieillard, ce n'est pas une besogne pour vos mains!

— Pour votre âge non plus, Pieter Tonnis! Laissez-moi vous aider!

Durant un mois il alla chez une dentellière malade, à laquelle il porta quotidiennement du secours.

— Est-ce du ciel que vous êtes revenu, monsieur Kobus! dit la femme pâle sur son grabat.

Cependant, au milieu de cette vie calme et contemplative, une vague langueur s'insinuait dans le sang du jeune homme. Des forces, auxquelles il ne pouvait donner cours, le rongeaient, et les anciennes mélancolies de son adolescence revinrent le hanter. C'est qu'il avait envie de peindre, et il craignait de chagriner son père en se réappliquant à l'art. Certes, il avait dessiné la fillette de Lisbeth, à la sanguine, en une tonalité riante et avec une gracieuse ressemblance, qui ravirent la batelière :

— C'est elle-même, monsieur Kobus! Le chien aboiera en la voyant!

Mais depuis il n'avait travaillé qu'au moulin.

Un matin Balthazar prit la main de son fils :

— Kô! Tu as les traits tirés! Je sais ce qui te manque! Tu devrais peindre!

Le jeune meunier tressaillit.

— Peindre? murmura-t-il.

Une joie immense fit de la lumière dans sa poitrine et jusque parmi les moindres replis de ses veines.

— Mais oui! dit Balthazar. T'imagines-tu que je ne sais pas pourquoi tu te morfonds! Va! Ne t'inquiète pas de moi! Je n'ai plus peur!

Kobus sauta au cou de son père.

— Allons, dit celui-ci, et tu vas peindre aujourd'hui même!

— Mais je n'ai ni pinceau, ni couleur! répondit Kobus.

— Mais si! s'écria Balthazar.

Il entraîna son fils vers un fournil abandonné : là, il lui montra des fioles emplies de poudres colorées et d'huile, des palettes, des brosses, des rouleaux de toile, quelques panneaux. Le vieillard, songeant au dénûment de ce fils revenu en guenilles, avait été lui-même acheter les objets à Dordrecht, en prenant pour leur choix conseil à Steven l'orfèvre.

— Tu vois, Kobus, dit-il, très ému, c'est comme jadis, à la Saint-Nicolas!

Les deux hommes s'embrassèrent longuement.

Juin régnait. Derrière la fenêtre, le cerisier semblait un arbre féerique, chargé de corail.

— L'été a mis des bijoux partout ! Que de beaux ornements pour tes premiers tableaux ! dit Balthazar, montrant les fruits rouges à Kobus. Allons, mon fils, travaille !

Depuis ce jour Kobus recommença à peindre. A toute heure, il partait, une toile sous le bras. Parmi les saules, sur la digue, au coin d'un pré, on aperçut, de loin, son dos courbé sur le panneau.

Très souvent Balthazar lui disait :

— Dessine donc, aujourd'hui ! Je m'occuperai du moulin !

Quand il peignait à proximité du chemin, les gens s'arrêtaient pour dire :

— Du beau temps, monsieur Barent !

En réalité ils voulaient voir ce qu'il faisait ; quand ils s'étaient penchés sur l'épaule de l'artiste, ils relevaient le nez avec des signes d'admiration.

Parfois le vent se levait : sifflant aux oreilles du peintre, il faisait trembler la toile comme un drapeau. Kobus s'enivrait de cette lutte avec les forces de l'espace et cherchait à fixer le souvenir fugitif du nuage portant un rayon d'or au flanc.

En août il dessina les moissonneurs rasant à coups de faux le blé mûr et mêlant leur sueur aux épis, dont ils foulent la paille, — puis, la grosse fille à la cueillette du houblon. Il s'installa dans une barque pour attraper le geste large du pêcheur lançant, de l'avant, son filet plombé — ou bien il cro-

quait le vieux rustre, qui coupait des roseaux au bord du fleuve, satyre décrépît cherchant les tuyaux d'une flûte!

Quand il était installé en plein air, il s'appliquait à approfondir ce vaste ciel de Hollande, que seule la fin des plaines arrête.

Il se dit devant une de ces études :

— C'est bien le ciel d'ici! Je commence à le tenir! Mais c'est toujours le ciel d'ici que j'ai fait même à Haarlem ou à Amsterdam. Je l'avais emporté avec moi! Il est si particulier, mon ciel!

Les approches de l'hiver firent rentrer l'artiste au logis. Il s'établit dans la grande salle, en bas : la lumière vivifiée par le fleuve inondait l'intérieur rustique ; elle distribuait en amie un rayon à chaque objet, prodiguait son éclat au bahut, au sol, au plafond ; afin de faire valoir sa transparence, elle réservait des coins de pénombre chaude et rousse. Pour avoir plus de jour, Kobus laissa la porte ouverte : familières, les poules vinrent, d'un croupion sans vergogne, salir les dalles rouges, jusque sous le chevalet. Une paysanne portait les casseroles au feu ; avant midi, elle décrochait le pan de lard aux solives. Balthazar rentrait, regardait la peinture :

— C'est cela ! L'horloge ! Le feu ! La fenêtre ! Ah ! Ah ! Le feu qui baise l'armoire. Ah ! Ah !

D'autres fois, Kobus s'installait au moulin. Il y surprenait les poutres, grenues comme du vieux cuir, les poulies poussiéreuses, les trappes entr'ouvertes,

l'escalier. Il étudiait les gémissantes entrailles du géant, qui, de même que l'homme, reçoit la vie du ciel. Les lucarnes, ouvrant des échappées sur la Meuse, laissaient filtrer des lueurs qui, sous les bois mal équarris, argentaient la farine.

Kobus aimait aussi à interpréter le grenier de la maison, où jadis il avait joué parmi les tas de froment et d'avoine. Un frelon lançait le long des lattes du chaume son bourdonnement qu'un choc interrompait.

Balthazar criait :

— Kô! Kô! Kô! Viens manger les fèves au lard!
C'est l'heure !

— J'arrive, père !

Et quand il apparaissait :

— Que diable, disait le meunier, peux-tu faire là-haut, chez les chouettes ?

— C'est mon ancienne niche à rêves, répondit Kô, en souriant.

Il peignit aussi la femme du passeur à son rouet. Il la trouva assise en un coin de sa cabane, par le crépuscule de décembre, au milieu des frustes ustensiles de son ménage : derrière la quenouille ses yeux se penchaient vers le rustique instrument.

L'artiste travailla en écoutant le ronronnement monotone de la roue, qui parlait comme la voix d'un pauvre. La femme portait un jupon rapiécé, d'un rouge sombre. A la muraille crépie à la chaux, tremblait la tache pâle d'une lumière vespérale, près de la cruche en grès, qui servait au passeur.

Parfois, ouvrant une porte, Kobus découvrait un tableau. Il vit ainsi la vieille dentellière à son tambour : les doigts osseux de l'ancêtre s'enlevaient sur le velours, d'un jaune de soufre, du coussinet usé et frangé de bobines.

— Oh ! Ne bougez pas ! cria Kobus en entrant.

Puis, ce fut la boulangerie, pleine de pains dorés, avec, au fond, le feu des fours, et, à l'avant-plan, l'apprenti en bonnet de laine, soufflant d'une corne sous l'auvent de l'égal. Et la boutique de l'épicier : la balance de cuivre, les cornichons dans les bocaux, les boîtes à thé, à poivre et à sel, les chapelets de pavots secs et les fromages. Derrière le comptoir, sous le plafond noir, la marchande fermait un cornet pour un petit morveux à pantalon troué.

Dans le village on appela Kobus : l'artiste ! Au cabaret les gens lui demandaient de croquer leur silhouette ; et les manants, ôtant leur pipe de la bouche, se penchèrent, curieux, sur le dessin enlevé lestement au coin d'une table.

Kobus travailla de plus en plus, cherchant à perfectionner le métier que Krul et Joris Maan lui avaient enseigné ; il serra de près la nature, comme ils le recommandaient, et il tenta d'en saisir le reflet exact sur ses toiles. Parfois il songeait à Rembrandt : alors son cœur s'exaltait, la lumière autour de lui prenait un accent sublime, tout se transfigurait : Kobus revenait en chantant et empoignait ses pinceaux comme des baguettes d'or.

L'année suivante Balthazar dit à son fils :

— Kô, tu devrais faire mon portrait! Quand je ne serai plus là, il te fera songer à ton père!

— Je n'osais te demander de poser, répondit Kobus. Mais ton souhait me rend heureux!

Il installa donc le meunier dans la pose où il l'avait surpris, le soir de son arrivée. A la lueur d'une lampe, Balthazar relevait la tête, d'un air pensif, au-dessus de la Bible ouverte devant lui.

L'œil du vieillard brillait. Kobus s'attacha à en rendre la tendresse rêveuse. Au fond de cette prunelle bleue, sous les sourcils grisonnants, il crut voir encore tout son pays, les campagnes, le fleuve, les avenues d'ormes, les fermes, comme dans une de ces boules de cristal que les Flamands et les Hollandais aiment à pendre dans leur alcôve, ou dans les réfectoires, et qui reflètent en miniature le jardin ou la rue. Il songea aussi à son arrivée d'enfant prodigue, et sa patrie le salua de l'ombre claire de cette orbite éclairée par le pardon.

Le meunier fut transporté de joie à la vue du portrait :

— Je sens que tu m'aimes! dit-il à son fils.

Quelque temps après, Kobus reçut une lettre de Frantz Krul, qui était à Amsterdam. Il demandait les nouvelles à son ancien élève, en ajoutant : « Si tu travailles encore, ce que je souhaite et espère, car tu étais doué et je t'ai bien enseigné l'art de peindre, envoie-moi à Amsterdam, où je suis fixé, quelques toiles de ta main. Je pourrai t'être utile. »

Depuis trois ans le jeune peintre habitait Vrydam. Depuis trois ans, artiste, juif ou marchand n'avait vu de ses œuvres. Au reçu de la lettre il hésita d'abord. Puis il s'enhardit, et emballa huit toiles, dont le portrait de son père. Des autres, l'une était animée par des patineurs rustiques, avec quelques marmots à trognes rouges assis sur les petits traîneaux de bois qu'ils poussent à l'aide de courts bâtons. Une troisième représentait la fuite en Égypte : la sainte famille se pressait sous les ailes d'un moulin vers le clocher d'un bourg zélandais. Puis c'étaient des intérieurs et des paysages.

Quand ces tableaux arrivèrent dans l'atelier de Krul, Rembrandt s'y trouvait. La fatalité voulait que chaque étape de la vie de Kobus fût marquée par la présence ou l'influence du maître. Il avait vieilli : ses cheveux grisonnaient, et, sous des yeux creusés, ses joues se boursouflaient. Il souriait tristement, d'une bouche édentée ; il était couvert d'un manteau usé. Cependant son œil brillait d'un éclat tel qu'il paraissait avoir conservé le feu de tous les joyaux jadis dispersés aux enchères et une fierté mélancolique l'auréolait.

Krul déroula les toiles.

— De qui, ces tableaux ? demanda van Ryn.

Krul expliqua qu'ils étaient de Kobus Barent, un de ses élèves, le jeune homme que Rembrandt avait rencontré jadis à Haarlem, un blond, assez timide.

— Oui, je me souviens, dit Rembrandt.

Le portrait de Balthazar apparut.

— Superbe ! s'écria le graveur.

Krul fronça les sourcils :

— Oui, c'est très bien, il s'est complété.

— Quel est ce vieillard ? demanda van Ryn.

— Je ne sais ! répondit Krul.

— Son père, sans aucun doute, dit Rembrandt. Vois comme c'est peint avec tendresse. Ne dirait-on pas saint Mathieu en méditation ? Et cette lueur, qui monte de l'Évangile vers le visage !

— Il t'a imité, dit Krul, d'un air pincé.

Les paysages et les intérieurs plurent beaucoup.

— Ah ! dit Rembrandt, on sent qu'il a peint chez lui, au milieu de l'effluve des choses familiales. Dans cette lumière, on entend le bruit rassurant de l'horloge, on sent le parfum du bois brûlé dans l'âtre ! Et ce paysage ? Quelle intimité ! Que les cheminées fument doucement, que les chaumes couvent bien les cabanes ! Je perçois une originalité qui se développe là-bas. C'est un rustre ! Son pays l'accouche !

— Je ne pouvais lui apprendre que le métier ! s'écria Krul. Mais tout de même il y avait une bonne nature en lui. Elle se manifeste maintenant. Jadis il ne savait au juste ce qu'il voulait ! Il était agité.

— On trouve en leur temps les choses inconnues qui inquiètent, dit Rembrandt.

— Et puis, si je lui ai appris le métier, ajouta Krul, Dirk et Siska lui ont enseigné la vie et l'exis-

tence. En rentrant chez lui, fatigué et meurtri, il aura vu son village d'un autre œil qu'avant son départ.

Krul montra les œuvres de Kobus à des marchands. Ils offrirent beaucoup de florins. Un marché fut conclu, mais Kobus ne voulut pas vendre le tableau exécuté d'après son père. On le lui renvoya, avec les sommes convenues pour les œuvres acquises.

Un midi, rentrant pour le repas, Balthazar trouva son portrait pendu à la muraille dans un cadre d'ébène.

Il s'exclama heureux :

— Je puis mourir ! Je resterai toujours ici !

Puis il s'assit à la table : son assiette était pleine de pièces d'or et d'argent.

— Le prix de mes paysages, murmura Kobus.

Encouragé par ce succès, le jeune peintre entreprit des œuvres nouvelles. Il devint un artiste apparenté à Van Ostade et à Pieter de Hooghe, et surtout au doux Nicolas Koedyk. Ses tableaux, par leur sentiment, leurs pénombres, leurs jours chauffés d'or, se ressentirent aussi de l'influence de Rembrandt : cependant ils étaient personnels et accusèrent une âme inquiète et tendre.

En général, dans les compositions de Kobus Barent, on remarquait, soit derrière les vitres d'une fenêtre, soit au fond d'un paysage, la tour de Dordrecht, ou bien un vieux moulin très brun : à ses flancs l'artiste se plaisait à faire chanter un reflet du couchant ou un coup de soleil vaporeux. Barent

ne signa pas ses tableaux et n'y apposa pas de marque.

Malgré cette modestie il fut vite connu. Un marchand de la Kalverstraat plaça un de ses « intérieurs » dans le salon du bourgmestre Six. Kobus expédia ses œuvres à La Haye, à Delft, à Rotterdam et même jusqu'à Bruxelles.

Il fut bientôt célèbre dans le monde des artistes et des amateurs : quatre ans suffirent. Il s'inscrivit, à Dordrecht, à la gilde de Saint-Luc : il en fut rapidement nommé commissaire ; plus tard il devint doyen.

Malgré les ressources que lui prodiguait son art, le jeune peintre continua l'exploitation du moulin.

Le père Barent débordait de bonheur :

— Je savais bien, mon petit, que tu serais le bâton de mes vieux ans !

Jan Ketham, converti à la peinture à l'huile, disait partout, en montrant son front maintenant recouvert d'une calotte noire :

— C'est grâce à ma science que Kobus, mon élève, est devenu grand peintre !

Mais Balthazar répondit :

— Le seul qui ait eu raison, c'est le moulin ! Car il disait à Kobus : « Ne t'occupe pas trop de moi ! Je broie de la farine : va broyer les couleurs, mon garçon ! »

V

Il y avait six ans que Kobus était rentré dans la maison paternelle.

Un dimanche, il patinait sur la Meuse, vis-à-vis de Dordrecht.

La glace balayée par le vent était lisse; le soleil resplendissait.

Joyeux, Kobus prit de l'élan, pencha le buste : redressé, il fila raide au milieu du fleuve, avec sa plume rouge au vent; il était emmitoufflé en un manteau sous lequel il cachait ses mains; les rayons arrachèrent des éclats rapides à l'acier accroché aux semelles de ses bottes jaunes.

Bariolée dans ses habits de fête, la foule envahissait la Meuse : foule gaie, babillarde, qui portait sur ses épaules le velours et la soie de Dordrecht, et rougissait de froid sous les mantes noires, roses ou vertes.

Aux rives brûlaient des réchauffoirs et s'achalandaient les cantines, sous les tentes où flottaient des drapeaux tricolores. Les traîneaux attelés de grands

chevaux blancs à grelots arrivèrent des villages; l'un d'eux était traîné à la voile.

Les patineurs pivotaient, se croisaient, coulaient leurs pieds sur la surface miroitante, s'éloignaient jusqu'à devenir petits comme des hirondelles, puis ils revenaient à grandes enjambées, étourdis par leur vitesse, pour repartir avec des gestes tournants. Certains évoluaient comme des toupies, d'autres tombaient, les pattes en l'air.

Les bateaux amarrés portaient un pavillon au sommet de leurs mâts; autour des carènes les bateliers brisèrent les glaçons à coups de haches; plus loin des pêcheurs dégrappinaient une barque. Dans une anse du fleuve, des garçons se mirent à jouer à la crosse, s'escrimant contre les boules qui filèrent à travers les glissoires. Dans le bousin des rives, les joncs morts se teignaient comme du blé mûr, tandis que, cachant quelque oiseleur à l'affût, les arbres verglacés offraient de grands bouquets de gel.

Kobus se sentit heureux au milieu de cette joie: les couleurs s'accrochèrent sur le fond nacré et lumineux de la neige et acquirent de chaudes et profondes richesses. Les verts d'une robe de jeune fille affectaient sous les dentelles les tons des scarabées et du bronze. Des jaunes çà et là éclatèrent, métalliques, et le mauve d'un corsage s'aggrava d'un peu de cendré argentin. Les gris des chapeaux et des pèlerines au contraire se violaçaient, plus aériens, comme si des reflets de jasmin eussent

joué autour d'eux. Des velours bleus s'aciérèrent : leurs plis se parsemaient aux cassures d'une poudre diamantine, tandis que les bonnets blancs prenaient, au voisinage de l'hermine pure du ciel, des nuances de soufre. Les rouges flambaient, comme des grenades, s'étalaient comme du sang frais, se fonçaient d'un peu de châtain ; dans les gammes claires, ils effeuillèrent des transparences de roses enflammées par l'aurore. Les noirs se bleutaient, comme les ailes des corbeaux, les bruns des barques empruntaient l'opulence chauffée des cuirs anciens, pendant que s'azurait l'ombre des gouvernails sur les rives éblouissantes.

De son bel œil de peintre, Kobus but ces rayonnements et ces magies. Songeant à son bonheur de vivre, vigoureux et svelte, il alla, ivre d'espace, relevant sa moustache blonde battue par le vent ; il dépassait les traîneaux dorés, les marmots aux glissades, les bourgeois réjois ; il voyait, sur les digues, fuir les moulins, les peupliers, les fermes lointaines, la tour de Dordrecht, balafrée de neige, et les baraques des marchands de beignets et de bière : là stationnaient les chevaux richement harnachés, dont les pompons allumaient des oranges de pourpre parmi la foire improvisée. Aux alentours, des enfants soufflaient dans des trompes.

Kobus s'exaltait.

Tout à coup on lui frappa sur l'épaule : le baillif De Blaer !

La moustache en croc, la bouche épanouie, le nez busqué, à peine grisonnant en sa rousseur dorée, le baillif se tenait debout sur la glace, pied ferme, une main sur la hanche. Il salua le jeune peintre :

— Quel plaisir de vous voir, cher monsieur Barent !

Depuis un an ils ne s'étaient rencontrés. Jadis Kobus, invité par la comtesse de Ravensteen, avait fait une visite à De Blaer. Depuis lors, le baillif rendait toujours affectueusement son salut au jeune homme ; il lui demandait des renseignements sur la peinture et le complimentait. Lui-même était membre honoraire de la chambre de Rhétorique « les Ceps de Vigne ». Aussi Kobus ne fut-il pas étonné de s'entendre dire :

— Il paraît, Monsieur, que vous devenez fameux par toute la Hollande !

Le patineur rougit pourtant.

— Allons ! Allons ! Ne soyez pas honteux ! continua De Blaer en prenant familièrement Kobus par le bras. Glissez à côté de moi. Je vais vous présenter à ma famille. Les jeunes filles désirent des cavaliers !

La femme du baillif se promenait sur la digue ; c'était une petite personne blonde et dodue, aux narines retroussées. Elle trottnait, quoiqu'un peu empêtrée dans une robe en soie rose-saumon, « à la comodité », exécutée d'après une nouvelle gravure parisienne : les plis, par devant, descendaient jus-

qu'à terre. Agitant un manchon bordé de fourrures, elle paraissait fière des cinq bagues glissées par-dessus ses gants blancs : toutes pareilles, enchâssées de rubis, ces précieux anneaux, ornant chacun un doigt, se rattachaient par des chaînettes.

Plusieurs jeunes filles suivaient la dame, comme des nymphes autour de Diane. A coup d'œillades et de minauderies, elles répondaient aux propos de galantins qui s'enjolivaient de beaux rubans en papillons sur leurs épaules et à leurs jarretières. L'un d'eux, pâle lymphatique à longs cheveux roux, suçait le pommeau de sa canne, assez nigaud sous la plume verte et lourde tombant sur son épaule.

Le baillif présenta Kobus à sa femme; elle inclina la tête en souriant.

— Et Gésina ! Ma fille ! dit-elle. Où est Gésina ? Vous la connaissez, monsieur Barent ?

— Oui ! Madame !

Il l'avait aperçue lors de sa première entrevue avec le baillif. Il se rappela très bien la blondinette : en robe de satin crème avec des lacets à ferrets d'argent, elle était assise sur l'escalier de pierre d'une basse-cour, à côté d'un grand chapeau de jardin en paille. Portant un léger panache en duvet blanc, piqué dans ses cheveux pâles, où se jouait le soleil matinal, elle donnait à son agneau le lait d'une écuelle. L'épagneul roux, couché à ses pieds, se précipita à l'approche de Kobus. Mais l'enfant sourit, ingénue, levant des yeux bleus où

se mirait tout le printemps. Elle lança aux visiteurs un bonjour argentin. Devant elle (Kobus se souvenait de tout!) s'étalait une mare où barboyaient des canards huppés; des poules accouraient, un dindon faisait la roue et le paon paradait sur un arbre mort, à gauche. Un domestique chauve apporta à Gésina une nichée de poussins : elle croisa ses menottes blanches comme pour la prière, en un accès de plaisir attendri.

Dans ses songeries, Kobus avait souvent revu la figure de la châtelaine débonnaire et jolie, sous les envols des pigeons blancs, chaleureusement fêtée par une cour emplumée et gloussante.

— Où est donc Gésina? continua madame De Blaer.

— La voici! la voici!

Elle arriva avec la soudaineté d'une fusée :

— Oui, me voici!

Elle courbait un peu les épaules d'un geste frileux, dans sa mante doublée d'eider, et fourrait les mains en un manchon de grèbe. Sa robe de velours était d'un bleu saphir; ses talons se relevant aux envolées sur la glace faisaient entrevoir l'éclair d'un jupon de satin jaune.

Kobus fut ravi! Sous le capuchon où se jouaient quelques folles mèches d'or, une figure lui sourit, courte, ronde, toute en blanc lacté : une bouche vive et rouge, avec une impertinente fossette au menton, un nez mignon, des yeux bleus transparents avec une arcade sourcilière indiquée par

un simple reflet blond : la douceur d'une colombe mêlée à la grâce mutine d'un chat !

— Monsieur Kobus Barent voudrait patiner avec toi, dit le baillif.

Kobus s'inclina profondément, les deux jeunes gens se regardèrent, balbutiant.

Kobus offrit la main à la belle demoiselle ; ils partirent dans l'espace ouvert devant eux.

Bientôt ils furent au milieu du fleuve. Les gens disaient :

— Le couple gracieux ! C'est monsieur Kobus, le peintre, et mademoiselle Gésina !

Ils allaient vite ; la bise leur fermait la bouche, mais Kobus trembla en pressant la main gantée de sa compagne, dont les doigts se contractaient aux moments de rapidité. Il regarda à la dérobée le visage qui s'animait et sur la fraîcheur duquel se réverbéra l'éclat de l'horizon blanc. La boucle d'argent agrafant la mante brilla comme une petite lanterne ; coquettement, les pieds, en des souliers de peau de daim à bouts carrés, coupaient le miroir de Meuse.

Les jeunes gens s'arrêtèrent. Gésina devenait essoufflée ; sa poitrine s'agita.

— Du repos, Monsieur !

Elle prit dans son manchon un mouchoir à dentelles, se frotta les yeux, rajusta une mèche.

— La bise est méchante ! dit-elle, rieuse, faisant scintiller une rangée de petites dents.

— Sans la bise, ajouta-t-elle, j'irais toujours,

toujours, toujours, jusqu'à ce que je rencontre le printemps ! Seulement je risquerais d'avoir les pieds mouillés, car le printemps est le grand ennemi des patineurs ! Il fond la glace !

Kobus galamment continua le babillage :

— Peut-être auriez-vous la chance de rencontrer une barque, avec un vieux batelier qui serait enchanteur ; il vous ferait suivre les rives pour que vous cueilliez des iris, si vous les aimez !

— Ah ! oui, je les aime !

— N'est-ce pas ? On dirait des épées en flamme !

Il y eut un moment de silence.

— Vous faites des tableaux, Monsieur, dit Gésina. Mon père en possède un, qu'il a acheté à Rotterdam. Il représente saint Nicolas. Oh ! c'est ainsi que je me représentais le grand évêque ! Et les jouets ! On se croit tout petit !... C'est un moulin, que vous habitez, monsieur Barent, n'est-ce pas ?

— Ce moulin, là-bas ! répondit Kobus, montrant deux ailes blanches, deux grandes ailes de libellule, transparentes et frémissantes, jaillissant au-dessus d'une digue lointaine.

— Un moulin ! répliqua Gésina. Les moulins sont mes amis. Je les estime comme de grandes personnes.

— Oui, les moulins vivent, répondit Kobus, ému. Si vous saviez combien mon moulin m'aime ! Je lui ai confié tous mes secrets !

— Il est riche, alors, votre trésorier ! dit la jeune

filles en riant. Mais repartons, Monsieur. Donnez-moi la main. Ah! c'est gai! cria-t-elle aux premières glissades.

Plus intimes, en patinant, ils se regardèrent avec un sourire très confiant.

Bientôt ils furent près de la famille du baillif.

On y jabotait, on riait. Le long de la berge une fillette apprenait à patiner : elle criait, apeurée, soutenue par deux jeunes gens, qui prenaient plaisir à son émoi et la tenaient à sa taille soyeuse.

Kobus et Gésina furent reçus par des exclamations de joie :

— Nous vous avons suivis du regard jusque là-bas!

Kobus fit la connaissance des jeunes gens. Ils étaient vêtus à la dernière mode, portaient les cheveux longs, tombant en perruque sur les rubans des épaules. Ils avaient des perles au bas de leurs culottes courtes, arrêtées aux genoux sur des bottes dont les larges retroussis prenaient l'air de coquilles de cuir; drapés en d'amples manteaux, sous lesquels s'accusaient leurs épées, ils appuyaient sur de hautes cannes à pommeaux de jaspe ou de lapis leur nonchalance frisée de plumes multicolores.

Gésina avait attiré le baillif à part.

— Père, invite monsieur Barent à dîner avec nous, dit-elle.

— Il t'amuse? demanda De Blaer.

— Oh! oui! Il ressemble à mon lévrier blanc.

— Soit! Je vais l'inviter.

Kobus accepta, avec un peu de regret toutefois, car le père Barent aimait chaque dimanche à partager le repas de midi avec son fils : il faisait venir de Dordrecht quelque friandise et souvent priait un vieil ami de venir à sa table.

— Midi sonnera bientôt, dit madame De Blaer.

— Ote tes patins, Gésina ! ordonna le baillif.

Gésina obéit. Les lacets de ses souliers étaient dénoués : Kobus, suivant un usage galant, plaça son chapeau sous le pied de la jolie fille pendant qu'elle les renouait.

— Vous êtes gentil, dit-elle en rougissant très fort.

On s'installa dans les carrosses, qui attendaient au milieu de la cour d'une ferme : ils emmenèrent la bande au trot des chevaux dont tintinnabulaient les clochettes.

Kobus était assis à côté de Gésina, qui lui dit le nom des métairies voisines et expliqua les qualités des hôtes de son père. Il écoutait en souriant et sa mine était à la fois confuse et ravie.

On traversa les campagnes givrées ; des irisations montaient du sol, en moissons aériennes, comme les spectres solaires des fleurs mortes ; les villages au loin somnolaient, engourdis ; Gésina poussa des cris de joie à leur aspect :

— Je les reconnais tous ! Ils ont beau se cacher sous la neige !

Les carrosses s'arrêtèrent devant un beau château : les trois tourelles en pointe piquaient le ciel

d'azur, et la neige mêlée au soleil semblait le vêtir d'or. La façade, avec ses nombreuses fenêtres, regardait hardiment l'espace.

Des valets accoururent, les chiens aboyaient.

La belle journée!

— Jamais je n'ai vu pareil midi! s'écria Gésina.

Elle était rayonnante de joie.

Kobus l'aida à descendre de voiture, et lui offrit son bras pour marcher dans le gel.

On escalada le perron.

La grande porte en chêne s'ouvrit : le vestibule en ce jour d'hiver, accueillit les invités par un salut fastueux et lucide. La grande horloge surmontée d'un Temps symbolique jetait un tic-tac argentin aux marbres roses et noirs, et aux moulures qui couraient le long des murailles. Une fine odeur d'orange et de gibier s'insinuait à travers le castel, subtilement, comme une goutte de citron dans une huître de Zélande.

Les manteaux furent ôtés des épaules. Kobus admira le riche éclat que prirent les robes de soie jaune ou crème, les habits pourpres à galon d'argent, dans l'intérieur seigneurial, sous la rampe brune de l'escalier qui décrivait en sa montée une courbe solennelle.

— Je suis bien heureuse de vous recevoir, dit madame De Blaer au peintre.

Grassouillette, elle levait les bras d'un geste légèrement empoté : son petit ventre saillit sous le satin de la jupe qu'avait raccourcie la cambrure

exagérée de son buste replet de femme mûre. Madame De Blaer avait peine à atteindre sa cape, qu'elle retira, non sans détériorer les « bouffons » de sa chevelure.

— A mon secours ! Gésina ! Me voici toute ébouriffée ! dit-elle.

— Voilà, maman !

De sa main mignonne, la jeune fille tapota les cheveux, repiqua le peigne d'aplomb ; sur son doigt fuselé elle roula une boucle folle, qui reprit sa place près de l'oreille, qu'elle avait laissée nue.

— Mère, regardez-vous !

Gésina présenta un petit miroir.

— Est-ce bien ? Champagne, le coiffeur des dames de la Cour de France, n'aurait pas fait mieux ! Maintenant, un baiser !... C'est le prix qu'il prend aux plus jolies !

— Gésina !

— Marraine le racontait au chevalier de Lysvert, l'an passé, quand nous étions à Scheveningue !

— Le dîner est prêt, vint dire un laquais.

La table était dressée dans la grande salle du château. Aux murs, dans les cadres d'ébène, pendaient les portraits de gentilshommes dont les écharpes étaient ornées de broderies embouties de palmes et de glaives. Sur la nappe damassée s'alignaient les surtouts pleins de pommes et de poires, des pots en faïence avec des pruneaux noirs, des pâtés de gibier surmontés d'un faisan empaillé.

Par les fenêtres les convives découvrirent les

étangs avec les petites cabanes dressées sur un îlot.

— Aujourd'hui, vraiment, grâce à la neige, des demeures de cygnes, fit observer un bel esprit.

Au fond du paysage s'ouvraient des trouées dans un parc hivernal, de sel et de cristaux : puis s'étendait la plaine comme un brasier de lys. Le ciel n'était qu'un amoncellement desaphirs écrasés.

Avec cérémonie on s'installa devant les couverts : ils brillaient fort, de même que les tapisseries en cuir de Cordoue et les girandoles, à cause des reflets de la nature nuptiale qui éclatait aux vitres.

Le repas fut délicatement servi. Louis De Blaer était un gourmet. Il savait ce qu'il faut mettre de thym et de liqueur dans les venaisons, et devinait quelle espèce de vin réclame chaque plat.

La compagnie se montra élégante et lettrée. Des mots fins, des compliments, des propos de belle humeur coururent sur la nappe, entre les verres à forme de liserons, les brocs et les salières d'argent.

— Nous aimons la jeunesse, dit madame De Blaer à Kobus. Nous voudrions voir toujours notre maison remplie de frimousses roses et de musique, notre parc animé par des jeux de raquette, de main chaude et de cache-cache !

De l'autre côté de la table, un jeune élégant, qui se donnait des airs de coureur de ruelles, dissertait sur les nouveaux plaisirs de Terpsichore :

— La Sarabande ? Richelieu la dansa en pantalon vert, avec des sonnettes d'argent à ses jarretières, et ce, devant la reine Anne d'Autriche. Mais aujourd'hui

d'hui, les gens de beau procédé dansent, en France, le branle, le poitou, le montivandé ou la courante!

Kobus était assis encore à côté de Gésina. Elle le fit parler de peinture et des artistes en renom. Elle raconta qu'elle dessinait dans des albums, croquant son père, ses cousins, ses amies, et même des scènes de salon et de conversation. Elle avait essayé, un jour, de peindre un goûter de fillettes dans un pré. Gésina parlait avec modestie, et enchantait Kobus par sa douceur.

Comme madame De Blaer souhaitait une prochaine naissance de bourgeons, elle interrompit :

— Mère! Mère! Tu parles du printemps! Prends garde! Tu vas enrhummer avril rien qu'en l'évoquant. Et je ne le veux pas, tu sais! Oh! Monsieur Barent, je dirai à père de vous demander un tableau représentant mon verger fleuri! Je le placerai dans ma chambre et, l'hiver, je me promènerai sous des pommiers tout blancs de pétales!

— Je veux bien, dit le baillif en badinant. Mais monsieur Barent ne fera ce tableau que le jour où tu pourras poser sous les arbres en ton costume de fiancée!

La fillette rougit.

Kobus se mordit les lèvres :

— Gésina est-elle promise?

Après le dessert, lorsque De Blaer eut bu à la santé des convives, dans sa coupe d'argent, qu'avait orfèvrée Lutma, la société envahit les boudoirs et les salons. Gésina fut priée de chanter.

Elle refusa d'abord ; puis, sans gêne, s'assit au clavecin. L'enfant réfléchit, levant son front pensif sous des cheveux finement crêpés aux tempes ; elle prit un chansonnier, relié par Magnus, avec la tranche dorée, ciselée et ornée de miniatures à la gouache ; puis elle demanda :

— Sur quel air dois-je chanter ?

— Un air français, répondit sa mère.

— Lequel ? *La Boïsvinette* ? *Le Petit Sot de Bordeaux* ?

— Non, dit madame De Blaer. Je préfère la *Belle Iris*.

— Soit ! répliqua Gésina.

Ses doigts fuselés caressaient déjà le clavier, arpégeaient des accords voilés, et un peu métalliques. La voix s'éleva, d'abord hésitante ; puis elle s'enfla, ouvrit des ailes, plana sur la mélodie : arrivée dans les hauteurs des gammes, elle descendit, avec une légèreté d'hirondelle, vers des régions plus graves. La musique était à la fois sentimentale et dansante : les invités s'empressèrent pour entendre. Un murmure de compliments accueillit la dernière phrase : tombant de la bouche de Gésina, elle fit songer Kobus, charmé, à un bouquet composé de sons en guise de fleurs. Il applaudit.

— Jamais Gésina ne chanta plus joliment, dit De Blaer. On se dirait à la saison d'amour des rossignols !

La fillette protesta vivement :

— Non ! J'ai chanté comme toujours !

Vers quatre heures Kobus se retira, promettant de retourner au château et prit le chemin de sa demeure.

La romance de Gésina vibrait encore à ses oreilles et faisait défaillir son cœur. Jamais il ne s'était senti plus heureux. La fillette avait ouvert ses albums, pleins de croquis révélant une observation spirituelle, un peu moqueuse, et une main habile à se servir de la sanguine et de la pointe d'argent. Elle avait écouté les conseils de Kobus en le contemplant en face, les yeux larges ouverts. L'artiste songeait à ce regard, en marchant à travers la neige, au milieu des villages qui s'endormaient sous l'aile d'or du couchant.

Arrivé au moulin, il raconta son aventure au vieux Barent, qui l'écouta sans rien dire en allumant la lampe : il hocha son front ridé, content au fond de lui-même, et prévit déjà, avec cette sorte de prescience que possèdent les vieillards, un changement prochain dans la vie de son fils.

— Alors, elle est bonne, cette demoiselle Gésina ? dit-il seulement.

— Bonne ! s'écria Kobus. Ah ! si tu la voyais !

— Je la verrai, sans doute, Kô, je la verrai !

Le soir Kobus s'endormit fort tard, se répétant :

— Pourquoi ai-je tant songé à cette fillette qui offrait jadis, dans une écuelle, du lait à un agneau ?

Quelque temps après, il fut encore invité chez le baillif.

— Il paraît qu'on tient à toi, là-bas ! dit Balthazar.

Kobus s'attifa avec coquetterie. Il avait acheté, depuis le jour du patinage, de jolis rubans, des dentelles pour sa chemise, des souliers à la dernière mode.

Il se rendit au château.

Des amies et des cousins de Gésina s'y trouvaient. Le peintre fut gaiement accueilli par la fillette, escortée de sa mère. Le repas, comme le précédent, s'anima, plein d'entrain. Louis De Blaer était heureux : il venait d'acheter des oignons de tulipe à des prix favorables.

— Et dire que monsieur Van Roytema, d'Amsterdam, a payé trente mille florins, trois oignons de *Semper Augustus*, et vingt-cinq mille florins un seul, du *Vice-Roi* !

Pendant le dîner, des chasseurs passèrent au fond du parc dans la plaine de neige. Leurs casaques bariolées firent chanter leurs vermillons, leurs roux dorés, leurs verts pomme, variés de jaunes, sur le linceul blanc de la terre ; avec l'éclat des trompes, l'allure désordonnée des cavaliers, et les chevaux cabrés au milieu des meutes, ils donnaient au cortège un air de carnaval.

— A Fontainebleau, il est de bon ton de s'habiller de rouge pour la chasse, fit observer quelque jeune convive d'un air pincé.

— Nous sommes à Dordrecht ! répondit De Blaer.

Et puis, la variété des couleurs est pittoresque, n'est-ce pas, monsieur Kobus?

Après le repas, on s'installa au salon, pour jouer à la main chaude et poser des charades et des devinettes. C'était simple prétexte aux légères privautés que toléraient les mœurs. A table déjà, chacun avait courtoisé un peu sa voisine : des moustaches naissantes se penchaient assez près de joues caressées par le reflet des mèches frivoles et des pendants d'oreilles. Une familiarité tendre régnait parmi les convives : aux jeux, on donnait des « gages », et l'on s'arrangeait de façon que les demoiselles fussent obligées, pour les reprendre, d'embrasser les garçons. Madame De Blaer présida, rieuse, à ces galants enfantillages.

Le hasard (qui est souvent l'allié de Cupidon, déclara le jeune précieux) fit que Gésina déposa un baiser sur la joue droite de Kobus.

Elles'avança vers lui, un peu honteuse, hésitante comme une jeune nymphe qui va plonger son pied dans l'eau et redoute à la fois le frisson du froid et le regard de l'indiscret embusqué derrière les ramées. Les amies battant des mains crièrent :

— Allons! Allons! C'est pour le flacon à parfum donné en gage!

Alors elle s'enhardit, posa la bouche près de l'oreille du peintre et s'enfuit à sa place, si bouleversée qu'elle faillit s'asseoir à côté de sa chaise. Kobus conserva longtemps la sensation de ces lèvres vierges sur sa peau : il regarda même le soir, dans

un miroir, à la lueur d'une chandelle, si la trace n'en était pas visible, tant l'impression avait été délicate et profonde.

VI

Le printemps revint.

Il n'opéra pas sur Gésina son miracle habituel de joie. Les cerisiers fleurirent, en feu rosé dans l'or fluide des matins, sans que l'espoir de leurs fruits amenât des rougeurs gourmandes sur les lèvres un peu pâles de la jeune fille. Les tulipes, ces reines de son jardin, que toute petite elle avait appris à connaître par leurs noms, entr'ouvrirent leurs calices : elle n'étendit pas la main pour les cueillir. Elle oublia à son lever de jeter du grain à ses pigeons blancs.

— Je ne sais ce qu'a notre fille, dit madame De Blaer. Son tulipier n'est pas encore garni ! Les autres années elle était si impatiente qu'elle coupait les boutons avant qu'ils fussent ouverts ! Elle ne sort plus de sa chambre ! Mauvaise habitude à son âge ! Je l'ai surprise pleurant devant le tableau de saint Nicolas. Elle m'a dit qu'elle était dans ses jours de mélancolie ! Ses jours de mélancolie ! Je vous demande où elle a trouvé cette fantaisie nouvelle !

— Écoute, Louis, reprit la dame en se penchant vers son mari, je crois utile de faire appeler le docteur Moïbus. J'ai donné ce matin à Gésina une infusion de gentiane; malgré cela, elle n'a pas touché à l'aile de poulet qu'on lui a servie ce midi. C'est à peine si elle a trempé une mouillette dans l'œuf de sa poule, la huppée !

Le baillif secoua la tête; il dit que le médecin viendrait le lendemain.

— Mais Gésina n'est pas bien malade, ajouta-t-il.

Il sortit; sa fille, le voyant passer sous ses fenêtres, jeta un bonjour câlin et retomba dans sa méditation, fixant les yeux sur les ailes d'un moulin à vent, qui apparaissaient et disparaissaient.

Le jour suivant, l'aube pâlit la lueur de la veilleuse en faïence qui, mettant à côté des sommeils de Gésina un astre voilé, la protégeait contre les terreurs des réveils nocturnes. Katje, l'ancienne nourrice de la demoiselle, devenue sa chambrière, fit glisser les rideaux de damas bleu clair, à envers de satin blanc, qui faisaient du lit de la jeune fille une chapelle de madone plutôt qu'un lit de repos.

Gésina apparut : sa blondeur fut frôlée par les reflets satinés de la chambre virginale.

Elle sommeillait; mais dans le sourire des lèvres et le froncement des cils d'or s'annonçait déjà le réveil.

Elle leva ses paupières.

— Bonjour, Katje !

— Bonjour, mademoiselle Gésina!

— Il fait beau, Katje ?

— Un temps de paradis, Mademoiselle !

— Donne-moi ma robe, Katje, que je me lève !

— Pas aujourd'hui, Mademoiselle, répondit la domestique.

Elle expliqua que le docteur Moïbus allait venir. Gésina devait l'attendre au lit ; la vieille répara le désordre neigeux des draps, plongea ses bras nus sous les couvertures.

— Oh ! c'est chagrinant ! dit l'enfant. J'avais envie de me promener ce matin sur les digues de Meuse. Et me voilà retenue ! Mais je n'ai rien, Katje, je n'ai rien !

— Que voulez-vous, Mademoiselle ? C'est Monsieur le baillif qui le veut. Mais demain, nous ferons un grand tour !

— Au bord du fleuve, n'est-ce pas, Katje ?

Elle rajusta pudiquement sa toilette de nuit, rejeta en arrière la dentelle de sa coiffure : charmante dans les blancheurs douillettes de son lit d'enfant, qui semblait avoir gardé le moelleux d'un berceau.

Katje recula sans bruit la chaise de cuir à clous dorés, sur laquelle reposait un corsage ; puis elle mit, sur la table, couverte d'un tapis de Smyrne, une carafe en cristal. Elle ferma la Bible, restée ouverte.

— Est-il bien nécessaire que le docteur vienne ? demanda encore Gésina.

— Mais oui, ma biche vénérée, répondit la vieille. Vos parents le veulent absolument. Ils sont inquiets. Et d'ailleurs le voici !

Deux roquets, sur le palier, poussaient des cris aigus.

Katje sourit : le médecin entra, suivi des chiens, qui voulaient le happer aux mollets. Il fit une courbette, se redressa, solennel et comique.

— La science accourt dès que la beauté l'appelle ! dit-il d'un ton grave.

De son long manteau noir émergeait, sarcastique, une figure à barbe grise et pointue, posée sur les plis fripés d'une collerette de toile blanche, et coiffée d'un haut chapeau roussi par les averses. Les bas du savant, mal serrés aux genoux, se plissaient sur ses mollets maigres.

Moïbus, d'abord inquiet (car il aimait Gésina, qu'il avait mise au monde), prit un air malicieux, dès qu'il eut tâté le pouls à la malade.

— Montrez la langue ! ordonna-t-il.

Gésina, entre ses dents de perle, glissa une petite langue rose de chatte gourmande.

— Mais elle est pure et fraîche comme l'aurore ! s'écria le docteur.

— Cependant, Mademoiselle a des tristesses et des vapeurs, répondit Katje.

— Je vais guérir cela tout de suite ! dit le médecin. J'ai dans ma poche le rayon de soleil qui dissipera les brumes.

Son œil pétilla de joie.

— Nous allons revenir, dit-il.

Il sortit, faisant signe à Katje de le suivre.

Il revint bientôt, caressant son nez busqué et sa barbiche. Hochant la tête, il regarda la fillette : un peu dolente, elle appuyait son visage sur l'oreiller et se donnait l'air d'avoir la fièvre.

— Oui, mignonne, je vais vous guérir ! Vous pourrez sauter à la corde, dès cet après-midi, si cela vous convient !

— Mais je n'ai rien, monsieur Moïbus ! murmura la malade, qui se dressa sur le séant, inquiète du remède qu'on allait lui servir.

— Oh ! Si ! Vous souffrez d'une chose que je sais !

La fillette rougit.

Moïbus se disait :

— Ce que l'amour vient vite aux filles ! Ah ! Katje est fine et devine juste ! La petite sournoise ! Je vais lui jouer un tour de ma façon ! Elle sera guérie de ses vapeurs ! En même temps nous dirons un petit mot qui lui rassure le cœur et ramène la gaieté envolée.

Katje réapparut, avec un coquemar plein d'eau tiède, et un pot de miel.

— C'est pour moi tout cela ! s'écria Gésina.

— Oui, Mademoiselle ! répondit le médecin en saluant.

Katje prit trois cuillerées de miel. Elle prépara une mixture, la remua doucement. Pour faire rire Gésina, qu'elle voyait très honteuse devant ces

apprêts, elle plongea le doigt dans le vase de cuivre, le suçà et dit :

— C'est dommage d'avalier par là bas une sauce si délicieuse !

Pendant ces préparatifs, le médecin alla lestement rassurer le baillif et sa femme.

— Le printemps ! Le printemps ! dit-il.

Il montra au dehors les fleurs qui, elles aussi, étaient pâles et un peu embrumées.

Quand il rentra dans la chambre de Gésina, il déposa ses gants crasseux dans son chapeau ; puis, après s'être frotté les mains, il les fit disparaître dans ses vastes poches : de l'une de celles-ci, il retira ses lunettes, de l'autre, une seringue d'argent.

— Voilà monsieur Moïbus armé ! dit Katje.

— Non, je ne veux pas ! s'écria Gésina.

— Mais ce n'est rien, Mademoiselle ! C'est moins que la piqûre d'un cousin, dit le docteur.

Il plongea l'instrument pointu dans la mixture préparée, et en tira le piston. On entendit une sorte d'avalement prolongé. Tout était prêt.

La pauvre Gésina avait tourné le visage vers la ruelle du lit, tremblante. A ce moment, elle eût volontiers grimpé sur les peupliers du parc pour prouver sa parfaite santé.

Mais Katje, s'étant approchée du lit, se retira : dans un cadre de linge fin apparurent les plus belles roses de chair que Moïbus eût jamais regardées en face.

Aussi dit-il du ton rassurant d'un père en admiration devant son œuvre :

— Mademoiselle Gésina, vous avez profité joliment depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois !

Prestement, avec l'habileté d'un arquebusier qui ne rate jamais le milieu de la cible, il avait introduit le clystère entre les appétissantes joues d'ange qui se présentaient à lui. L'opérée jeta un cri et Katje rabattit les draps pudiquement, en disant :

— Mon mari, qui était grand buveur, n'engloutissait pas plus vite un verre de bière !

— Oh ! Katje ! s'exclama Moïbus, d'un air scandalisé.

Puis il ajouta :

— Ceci chassera les vapeurs. Quant à l'autre mal, plus profond, que je devine, ah ! ah ! cela ira !

Gésina comprit ces paroles ; elles lui causèrent un grand plaisir : mais elle enfonça de plus en plus sa figure dans l'édredon.

— Au revoir, Mademoiselle ! dit Moïbus.

Alors Gésina regarda doucement le docteur : le teint de la fillette déjà s'éclaircissait, car elle était heureuse de voir son secret accueilli avec tant d'indulgence par ces deux braves gens, qui l'aimaient.

— Au revoir, docteur !

Moïbus partit. En faisant un dernier signe d'adieu, il trébucha sur les roquets, qui se flairaient sous la queue, près de la porte, et se prirent à hurler.

VII

Quelques jours plus tard, Kobus et Gésina se promenaient seuls dans le labyrinthe du parc.

Le soleil frissonnait le long des murailles de buis : circulaires, elles traçaient de trompeuses allées, qui aboutissaient, au centre, à un kiosque où l'on trouvait le buste de Messaline en marbre. Les premiers papillons voletaient parmi les détours du dédale. Au-dessus des haies rondes, quelques fusains bourgeonnaient en vert tendre. Le ciel élevait un dôme léger, lavé par les récentes averses. Il faisait clair comme au fond d'une pierre précieuse.

— La route d'émeraude ! dit Kobus.

Et il pensa que c'était la route aux couleurs d'espérance, pavoisée de lumière, qu'il avait prise, onze ans plus tôt, en partant pour l'atelier de Krul : jadis le moulin la lui indiquait, à chaque aube, du bout de son aile : aujourd'hui le chemin transparent conduisait l'artiste à cette fillette si blanche et si rose qu'elle semblait exhaler les rayons du jour.

— Nous allons nous perdre dans le labyrinthe, monsieur Kobus!

Gésina s'avança légère et douce : sa grande collerette en dentelle, sa robe jaune à broderie d'argent, sa nuque blonde, sa gorge avivée, ses narines frémissantes : tout était soleil : la verdure pâlit autour de ses pas.

Ils marchèrent un peu, sans rien dire. Kobus se laissait ensorceler par l'épanouissement de cette enfant, qui se faisait femme. Il eut la sensation qu'un grand bouquet de roses brûlait, sans fumée, à ses côtés, tant la vie et la jeunesse émanaient de sa compagne, tant le parfum de cette adolescence féminine le grisa! Car Gésina personnifiait tout le printemps : elle en possédait la fraîcheur, la grâce, la blancheur, et le charme enivrant. Elle devenait une petite souveraine des prés candides, des jardins et du fleuve, une reine savoureuse de ce pays, aimé de Kobus, et dont elle incarnait la blondeur des lumières dans ses cheveux et ses gestes, et les azurs profonds dans ses yeux.

Kobus sentit son cœur défaillir. Le frou-frou soyeux de la robe de Gésina suscita des frissons au fond de sa poitrine. L'amour, qui, pendant tout l'hiver, avait couvé en lui, s'éveillait aux premiers rayons de mai, lui donnait le vertige. Tout son être était ébloui, exultait, vibrait. Sa vue se troubla; poussé par une force secrète, il murmura d'une voix étranglée :

— Mademoiselle Gésina, j'ai une chose grave à vous dire!

Il s'était arrêté, ôtant machinalement son chapeau, dont la plume orangée frôla le gravier de la sente.

— Mademoiselle Gésina?

— Oh! Monsieur! s'écria la demoiselle, effarouchée par l'accent de l'aveu et tremblant à la manifestation de cet amour qu'elle avait deviné depuis plusieurs mois, et qui la ravissait, sans qu'elle sût pourquoi. Oh! Monsieur! Partons vers l'étang! Voir les cygnes! Ils accoureront à grands coups d'ailes en faisant des vagues sur l'eau!

Au fond elle avait envie de bondir de joie. Elle se pressa, troussant sa robe, pour trotter à l'aise. Ses joues devinrent rouges; sa main frôlait au passage les feuilles luisantes des buis.

Kobus suivit, éperdu, murmurant encore :

— Mademoiselle Gésina!

Il serrait son feutre sur son gilet, un peu maladroit, embarrassé. Les jeunes gens, quittant le labyrinthe, parvinrent aux prairies.

— Il neige des fleurs! dit Gésina. Voyez!

Un léger vent secouait les grands poiriers au bois noir et rugueux que l'hiver avait somptueusement vêtus du velours de ses mousses, et qu'avril pomponnait de bouquets virginaux. Leurs grandes branches, hier sinistrement tordues, semblaient ainsi parées secouer toutes les fleurs de la vie sur les deux jeunes têtes blondes qui passaient, un peu

folles. Le verger célébrait le mystère des sèves. Les abeilles, inconscientes messagères d'amour, portaient le pollen fécondant au cœur des calices entr'ouverts, en même temps que leur susurrement psalmodiait la messe nuptiale, à laquelle répondaient les oiseaux chanteurs.

— Cela sent bon, dit Gésina, passant sous les pommiers qui arrondissaient des boutons roses.

La nature prolongeait sa jeunesse, en changeant de toilette chaque matin. Les pruniers, seuls, étaient fanés : ces risque-tout avaient laissé choir leur colerette dans le frisson d'une gelée tardive : de leur mousseline de Pâques restaient quelques étamines tremblant, parmi le timide feuillage, comme des antennes d'insectes morts.

Les amoureux se dirigèrent du côté de l'étang. Mais, au coin d'une allée, la métairie les arrêta.

— Ah ! s'écria Gésina étourdie, voilà ma vache blanche ! Quand mon père me l'a donnée, elle n'était pas plus haute qu'une chèvre ; moi pas plus haute que cela !

Attachée au tronc lisse d'un grand cerisier dont les fleurs transparentes se balançaient au bout de longs pédoncules verts, la vache broutait l'herbe ; une servante, assise sur un escabeau de bois, la trayait.

À l'approche de Gésina, la bête releva les cornes en meuglant, sans se soucier de la main qui caressait son pis d'un mouvement rythmique. À chaque pression, les jets du lait cinglaient le cuivre du

seau, avec un bruit d'essaim qui cherche une ruche.

— Bonjour, Gertruit! s'écria Gésina.

— Bonjour, Mademoiselle! répondit la servante.

Gésina flatta du bout des doigts le col de la vache. Puis elle s'esquiva et reparut avec deux tasses en porcelaine de Delft. Gertruit se leva, prit dans ses mains rougies le seau de cuivre étincelant : il illumina sa mine de paysanne comme l'eût fait une lanterne; doucement elle emplit les fins bols, qui devinrent opaques jusqu'au bord.

— A votre santé, monsieur Kobus!

— A votre beauté, Mademoiselle!

Kobus et Gésina burent d'un coup : la demoiselle ramena du bout de sa langue rose un pétale tombé dans le lait.

Au fond, malgré ces ébats folâtres, les deux échappés du labyrinthe étaient très inquiets. Gésina se demandait si Kobus allait encore parler de cette chose qu'elle redoutait et désirait à la fois. Le peintre se disait : « Retrouverai-je le courage de lui déclarer mon amour? »

Mais le printemps vint à son aide. Sous les pommiers brillaient des fleurs.

— Des renoncules! s'écria Gésina. Monsieur Kobus, cueillez-m'en un bouquet, je vous prie!

Gravement le jeune homme répondit :

— Volontiers, Mademoiselle!

Il se pencha vers le gazon :

— Mais ce que je voudrais vous offrir, Mademoi-

selle Gésina, c'est un bouquet de fleurs de romarin !

C'était en Hollande la fleur des fiancés. La fillette connaissait le symbole. Elle rougit très fort :

— Vous êtes bien galant, monsieur Kobus ! répondit-elle.

Son accent ému trahit une joie profonde, qui se manifesta malgré elle.

Mais après cette audace ils n'osèrent plus se regarder. Lentement ils gagnèrent l'étang, tout bleu, où [les cygnes promenaient comme des vases de lumière au col sublime. A l'entour, les tilleuls, les bouleaux, les saules ouvraient le feu vert de leurs branches.

Tout devenait sourire et fête.

Ce que Kobus n'osait dire, une fleur l'avait exprimé. L'aveu était fait. Le cœur de l'amoureux triompha dans la nature claire, dans les noces liliales des arbres, dans l'étincellement de l'espace. Son bonheur, une alouette le chantait, les cygnes le portaient entre leurs ailes, les feuilles se le confiaient dans leur frisselis. Une autre vie entra en lui, pure, séraphique, rayonnante comme l'ardent éclat d'un tourbillon d'anges. Prodige ! De simples paroles, prononcées par une fillette à la voix timide, enlevaient Kobus, le subtilisaient, l'enthousiasmaient. Jamais la lumière de sa terre natale ne lui avait paru plus onctueuse, plus idéale, plus palpitante de ces grands frissons qui forment la respiration des nues. Jamais il n'avait senti les frondaisons aussi débordantes de sève, les oiseaux aussi

musiciens, l'éther aussi grouillant de murmures. Jamais son pays ne s'était levé en un pareil chant vers le ciel.

— Eh bien! Eh bien! On vous cherche! D'où venez-vous?

C'est madame De Blaer.

— Nous allons faire une partie de barque, continue-t-elle. Et à midi nous mangerons sur l'eau. Cela vous plaît-il, monsieur Kobus?

— Oui, Madame! répondit Kobus, distrait.

Il écoutait, au loin, des harpes invisibles et son esprit n'osait redescendre sur terre.

Quelques jours plus tard, Kobus parla de son amour au baillif, qui prit un air grave et se réserva plusieurs jours de réflexion. Il consulta sa fille. Gésina, à la demande en mariage, baissa les paupières et répondit simplement :

— Oui!

Et elle partit, laissant son père, qui riait; mais sa mère dit :

— C'est dommage que monsieur Kobus ne possède ni titre, ni fortune! Avons-nous sagement agi en l'attirant? Il me plaît, certes! Il est brave et bon. Mais le mariage est chose sérieuse!

— O femme! répondit la baillif, nous nous sommes toujours promis que le cœur de Gésina, dès qu'il prendrait essor de sa poitrine, serait aussi libre que l'oisillon qui s'échappe du nid. Eh! les petits

pinsons, qui prennent leur volée, savent d'instinct quelle branche ils doivent choisir pour recevoir toute la chaleur de la nature. Gésina est de bonne souche; nul grain de folie dans ses veines! Elle est plus réfléchie qu'on ne le pense. Laissons-la faire! Kobus a beaucoup de talent et de bonnes mœurs. Le père Barent est renommé pour sa probité. A défaut de fortune et de titres, Kobus apporte des qualités qui ne se fondent pas, comme l'or, au feu des calamités, et qui ne rendent pas orgueilleux, comme les quartiers de noblesse!

Ainsi fut discuté le mariage de Kobus.

Le baillif alla lui-même porter la bonne nouvelle chez Barent. Il partit à pied, une belle matinée, le long de la Meuse. Appuyé sur une canne, il s'arrêtait pour voir passer les flibots, et il chantonnait sur la berge, car son âme était en fête.

De son côté, Kobus avait avoué son amour au vieux Barent, racontant l'accueil qu'il recevait auprès de Gésina, sa démarche chez le baillif.

— Cela ira! Cela ira! dit le vieillard. Voilà trois fois que des cigognes passent au-dessus de notre toit!

Mais son fils errait dans la maison, à travers le jardin, au bord de l'eau. Tout parlait de Gésina: le bleu du ciel, la coquetterie des ailes du moulin, le gazouillis d'une hirondelle revenue, les fleurs jaunes des faux-ébéniers qui s'ouvraient par grappes, comme les pendants d'oreilles en or, les marronniers, dont les thyrses roses et nobles faisaient songer aux ra-

mages de belles soies pompeuses. Anxieux, Kobus tremblait quand un oiseau prenait l'essor dans un bocage; lorsqu'il s'asseyait au bord de l'eau, un sourire blond planait à côté des premières libellules, fuyait parmi les moirures de l'onde.

— Tu devras bientôt quitter le moulin, Kobus, dit le meunier. Tu ne peux faire une meunière d'une fillette couverte de bijoux! Mais je n'ai plus de crainte! Tu n'emporteras pas, cette fois, le meilleur oreiller de mes sommeils!

— Attendons! Attendons! répondit Kobus. Rien n'est encore accompli! Les chimères sont de beaux oiseaux. Mais, la plupart du temps, elles n'ont pas plus de plumes, de force et de sang que les cerfs-volants qui, la ficelle cassée, tombent au fond des étangs!

Et il rêvait, triste. Il fut ébloui comme par un éclair, quand il aperçut, à travers la fenêtre, De Blaer, arrivant avec un sourire sous la moustache. Kobus était sauvé. Le ciel allait entrer chez lui! A cet instant, il crut entendre de la musique dans les vieux ormes, où il grimpait, enfant; il lui sembla qu'il pleuvait des fleurs de romarins et de myrte; il se cramponna, pour ne pas tomber, au coin d'une table.

Les fiançailles furent bientôt annoncées. Frantz Krul, qui avait été, depuis longtemps, invité par Barent, vint à Vrydam. Il avait vieilli; son nez rougissait; quand il levait un verre, sa main trem-

blait un peu. Cependant il parlait toujours haut et se vantait de sa durable verdeur.

— Te voilà célèbre, Kobus, dit-il; tu vois comme on se forme à l'atelier de Frantz Krul! Il n'est qu'un maître dans toute la Hollande!

La comtesse de Ravesteen arriva en berline, pour les fiançailles de sa filleule.

— Ma chère, dit-elle à madame De Blaer, vous donnez votre fille à ce freluquet! Vous n'y songez donc pas! C'est un prince qu'il fallait à ma filleule!

Puis, prenant à part le baillif, elle lui dit, en jouant nerveusement avec la poire à parfum suspendue sur sa poitrine à un « demi-ceint » de perles :

— C'est un heureux temps pour les croquants qui voient leurs fils épouser nos filles. Quand j'étais jeune (et il n'y a pas si longtemps que je ne m'en souviens!), nous étions pestes et galantes! Mais nous mettions un peu d'espagnol vermillon sur nos joues pour nous garder de ces rougeurs de petite fille, qui mènent à de sots mariages! Ah! S'il nous arrivait de friponner, c'était sous nos voiles, et avec des gens de bel air et doux-fleurant!

— Mais, dit le baillif goguenard, c'est vous, chère cousine, qui avez fait ce mariage!

La vieille tressauta.

— Certes, continua De Blaer. N'avez-vous pas envoyé ici monsieur Kobus?

— Ah! oui! Votre futur gendre broyait alors les couleurs de mon portrait pour Frantz Krul!

Kobus en ce moment entrait avec Gésina. Il vint saluer la comtesse, qui affecta de le complimenter sur sa bonne mine. Puis elle ajouta d'un air pincé :

— Vraiment, monsieur Barent, on dirait que vous êtes de la bonne compagnie. On assure d'ailleurs que vous avez beaucoup de talent. Cela peut rapprocher les distances.

Puis elle dit à Frantz Krul :

— Le portrait que vous fîtes de moi, Monsieur, commence seulement à devenir ressemblant, à ce qu'on dit. Il y a onze ans qu'il est peint ! Vraiment vous ne mêlez pas d'eau de Jouvence à vos couleurs !

Un jour on se rendit au moulin du père Barent. La comtesse de Raveste en se dit malade pour ne pas être de la visite. Ce fut gai et tendre. Gésina embrassa cordialement son beau-père. Elle s'amusa du tic-tac du moulin ; avisant la Bible, elle voulut en voir les gravures.

Balthazar ouvrit le gros livre, très ému :

— C'est lui qui a révélé à Kobus sa vocation, dit-il ; c'est lui qui m'a éclairé quand je doutais de l'avenir de mon fils. Ah ! l'on peut dire que la carrière de Kobus a été tracée par Dieu même, et dès lors je ne doute pas de son bonheur.

Le soir Krul dit à son élève :

— Je songeais, à ceci, cher disciple ! Ton sort a

été le même que celui de ton pays. Ton enfance a rêvé par les marais, le long des fleuves, sous les saules, dans une vie rustique. Ensuite tu as lutté contre une étrangère, l'Espagne, qui t'a mis en péril. La paix signée, tu deviens artiste, et bientôt riche bourgeois! Kobus, tu me résumes l'histoire de la Hollande!

Au château du baillif, se célébrait une fête perpétuelle. Lorsque le repas réunissait beaucoup de convives, De Blaer aimait que la fiancée portât une couronne tressée de fleurs blanches et parsemée de perles. Ainsi elle avait l'air de la reine des pâquerettes et des lys, qui, sortant de sa retraite embaumée, s'asseyait riieuse au banquet des mortels.



